

# POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE  
DIRETTA DA

F.T. MARINETTI

Anno V.

MILANO REDAZIONE  
VIA SENATO, 2

ALBERTO  
MARTINI  
1902

Febbraio-Marzo

N. 1-2

1909

# L'abbonamento a "POESIA,, rimborsoato

L'abbonamento annuo a "Poesia,, (Lire 10 per l'Italia, 15 per l'Estero) è interamente rimborsato dal dono di quattro opere da scegliere fra le edizioni della Rivista.

## EDIZIONI DI "POESIA,,

- L'Esilio** Romanzo di **Paolo Buzzi**, vincitore del 1.º Concorso di "Poesia,, — Parte Prima: VERSO IL BALENO; elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti). . . L. 2,—
- Parte Seconda: SU L'ALI DEL NEMBO (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) . . . » 2,—
- Parte Terza: VERSO LA FOLGORE (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di E. Sacchetti) » 2,—
- L'incubo velato** Versi di **Enrico Cavacchioli**, vincitore del II.º Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano, con copertina a colori di Romolo Romani) . . . » 3,50
- Bianco Amore** Poema di **Guido Verona** (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano) . . . » 3,50
- Giovanni Pascoli** Studio critico di **Emilio Zanette**, vincitore del III.º Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume con maschera disegnata da Romolo Romani) . . . » 3,50
- La leggenda della vita** Versi di **Federico De Maria** (elegantissimo volume su carta di lusso) . . . » 3,—
- Il verso libero** (Parte I) — Studio critico di **Gian Pietro Lucini** (elegantissimo volume di 700 pagine, con acquaforte di Carlo Agazzi) . . . » 6,—
- Il Carme di Angoscia e di Speranza** di **Gian Pietro Lucini**. (Esaurito a beneficio dei danneggiati dal terremoto di Calabria e Sicilia) . . . » 1,—
- Le Ranocchie turchine** Versi di **Enrico Cavacchioli**, vincitore del II.º concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume, con copertina a colori di U. Valeri) . . . » 3,50

## D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE

- Enquête internationale sur le Vers libre** (Elegante volume su carta di lusso). . . » 3,50
- Revolverate** Versi liberi di **Gian Pietro Lucini** (elegantissimo volume di circa 400 pagine) . . . » 4,—
- Versi liberi** di **Paolo Buzzi**, vincitore del I.º concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume di 300 pagine) » 3,50

---

Abonnement annuel à "POESIA,,: 10 frs. en Italie; 15 frs. à l'Etranger.  
Prix de chaque numéro: 1 fr. en Italie; 1 fr. 50 à l'Etranger.

# Fondation et Manifeste du FUTURISME

Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautant, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Po débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis! Partons! Enfin la Mytologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous!... Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre!... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Cà et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves!...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la Mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui filait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maîtresse idéale dressant sa taille jusqu'aux nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus en bagues byzantines!... Rien pour mourir si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre trop pesant courage!

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me dévançait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondolement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui! Pouah!... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan! — cul par-dessus tête, dans un fossé...

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse! Fossé d'usine! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise!

Comme je dressai mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtilonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le réveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la plainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes *vivants* de la terre:

## Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace*.
5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.

7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'oeuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'Absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le grand marché des brocanteurs. Nous voulons la débarrasser des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières!... Identiques vraiment dans leur sinistre coudolement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres hais ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an... Nous pouvons bien l'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas!... Voulez-vous donc vous empoisonner? Voulez-vous donc pourrir?

Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve?

Admirer un vieux tableau c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?

En vérité la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés!..) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour de jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un

baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes!*

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! Les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées!... Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses! A vous les pioches et les marteaux!.. sapez les fondements des villes vénérables!

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans; nous avons donc au moins dix ans pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!.. Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants, déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos avions trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et tous exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine!..

Regardez-nous! Nous ne sommes pas essouffés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse!... Ça vous étonne? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu! — Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Vos objections? Assez! Assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. — Peut-être! Soit!... Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

*F. T. Marinetti.*

# Fondazione e Manifesto

del

## FUTURISMO

Avevamo vegliato tutta la notte - i miei amici ed io - sotto lampade di moschea dalle cupole di ottone traforato, stellate come le nostre anime, perchè come queste irradiate dal chiuso fulgore di un cuore elettrico. Avevamo lungamente calpestata su opulenti tappeti orientali la nostra atavica accidia, discutendo davanti ai confini estremi della logica ed annerendo molta carta di frenetiche scritture.

Un immenso orgoglio gonfiava i nostri petti, poichè ci sentivamo soli, in quell'ora, ad esser desti e ritti, come fari superbi o come sentinelle avanzate, di fronte all'esercito delle stelle nemiche, occhieggianti dai loro celesti accampamenti. Soli coi fuochisti che s'agitano davanti ai forni infernali delle grandi navi, soli coi neri fantasmi che frugano nelle pance arroventate delle locomotive lanciate a pazza corsa, soli cogli ubbriachi annaspanti, con un incerto batter d'ali, lungo i muri della città.

Sussultammo ad un tratto, all'udire il romore formidabile degli enormi tramvai a due piani, che passano sobbalzando, risplendenti di luci multicolori, come i villaggi in festa che il Po straripato squassa e sradica d'improvviso, per trascinarli fino al mare, sulle cascate e attraverso i gorghi di un diluvio.

Poi, il silenzio divenne più cupo. Ma, mentre ascoltavamo l'estenuato borbottio di preghiere del vecchio canale e lo scricchiolar dell'ossa dei palazzi moribondi sulle loro barbe di umida verdura, noi udimmo subitamente ruggire, sotto le finestre, gli automobili famelici.

— Andiamo diss'io; andiamo, amici! Partiamo! Finalmente, la mitologia e l'ideale mistico sono superati. Noi stiamo per assistere alla nascita del Centauro e presto vedremo volare i primi Angeli!... Bisognerà scuotere le porte della vita, per provarne i cardini e i chiavistelli!... Partiamo! Ecco, sulla terra, la primissima aurora! Non v'è cosa che agguagli lo splendore della rossa spada del sole, che schermeggia per la prima volta nelle nostre tenebre millenarie!...

Ci avvicinammo alle tre belve sbuffanti, per palparne amorosamente i torridi petti. Io mi stesi sulla mia macchina come un cadavere nella bara, ma subito risuscitai sotto il volante, lama di ghigliottina che minacciava il mio stomaco.

La furente scopa della pazzia ci strappò a noi stessi e ci cacciò attraverso le vie, scoscese e profonde come letti di torrenti. Qua e là, una lampada malata, dietro i vetri d'una finestra, c'insegnava a disprezzare la fallace matematica dei nostri occhi perituri.

Io gridai: — Il fiuto, il fiuto solo, basta alle belve!...

E noi, come giovani leoni, inseguivamo la Morte, dal pelame nero maculato di pallide croci, che correva via pel vasto cielo violaceo, vivo e palpitante.

Eppure, non avevamo un'Amante ideale che ergesse fino alle nuvole la sua sublime figura, nè una Regina crudele a cui offrire le nostre salme, contorte a guisa di anelli bizantini! Nulla, per voler morire, se non il desiderio di liberarci finalmente dal nostro coraggio troppo pesante!

E noi correvamo, schiacciando su le soglie delle case i cani da guardia, che si arrotondavano, sotto i nostri pneumatici scottanti, come solini sotto il ferro da stirare. La Morte, addomesticata, mi sorpassava ad ogni svolta, per porgermi la zampa con grazia, e a quando a quando si stendeva a terra, con un rumore di mascelle stridenti, mandandomi, da ogni pozzanghera, sguardi vellutati e carezzevoli.

— Usciamo dalla saggezza come da un orribile guscio, e gettiamoci, come frutti pimentati d'orgoglio, entro la bocca immensa e tórta del vento!... Diamoci in pasto all'Ignoto, non già per disperazione, ma soltanto per colmare i profondi pozzi dell'Assurdo!

Avevo appena pronunciate queste parole, quando girai bruscamente su mè stesso, con la stessa ebrietà folle dei cani che voglion mordersi la coda, ed ecco ad un tratto venirmi incontro due ciclisti, che mi diedero torto, titubando davanti a me come due ragionamenti, entrambi persuasivi e nondimeno contraddittorii. Il loro stupido dilemma discuteva sul mio terreno... Che noia! Auff!... Tagliai corto, e, pel disgusto, mi scaraventai colle ruote all'aria in un fossato....

Oh! materno fossato, quasi pieno di un'acqua fangosa! Bel fossato d'officina! Io gustai avidamente la tua melma fortificante, che mi ricordò la santa mammella nera della mia nutrice sudanese... Quando mi sollevai — cencio sozzo e puzzolente — di sotto la macchina capovolta, io mi sentii attraversare il cuore, deliziosamente, dal ferro arroventato della gioia!

Una folla di pescatori armati di lenza e di naturalisti podagrosi tumultuava già intorno al prodigio. Con cura paziente e meticolosa quella gente dispose alte armature ed enormi reti di ferro, per pescare il mio automobile, simile ad un grande pescecanne arenato. La macchina emerse lentamente dal fosso, abbandonando nel fondo, come squame, la sua pesante carrozzeria di buon senso e le sue morbide imbottiture di comodità.

Credevano che fosse morto, il mio bel pescecanne, ma una mia carezza bastò a rianimarlo, ed eccolo risuscitato, eccolo in corsa, di nuovo, sulle sue pinne possenti!

Allora, col volto coperto della buona melma delle officine — impasto di scorie metalliche, di sudori inutili, di fuliggini celesti — noi, contusi e fasciate le braccia, ma impavidi, dettammo le nostre prime volontà a tutti gli uomini *vivi* della terra:

## Manifesto del Futurismo

1. Noi vogliamo cantare l'amor del pericolo, l'abitudine all'energia ed alla temerità.
2. Il coraggio, l'audacia, la ribellione, saranno elementi essenziali della nostra poesia.
3. La letteratura esaltò, fino ad oggi, l'immobilità pensosa, l'estasi e il sonno. Noi vogliamo esaltare il movimento aggressivo, l'insonnia febbrile, il passo di corsa, il salto mortale, lo schiaffo ed il pugno.
4. Noi affermiamo che la magnificenza del mondo si è arricchita di una bellezza nuova: la bellezza della velocità. Un automobile da corsa, col suo cofano adorno di grossi tubi simili a serpenti dall'alito esplosivo... un automobile ruggente, che sembra correre sulla mitraglia, è più bello della *Vittoria di Samotracia*.
5. Noi vogliamo inneggiare all'uomo che tiene il volante, la cui asta ideale attraversa la Terra, lanciata a corsa, essa pure, sul circuito della sua orbita.



6. Bisogna che il poeta si prodighi, con ardore, sfarzo e munificenza, per aumentare l'entusiastico fervore degli elementi primordiali.

7. Non v'è più bellezza, se non nella lotta. Nessuna opera che non abbia un carattere aggressivo può essere un capolavoro. La poesia deve essere concepita come un violento assalto contro le forze ignote, per ridurle a prostrarsi davanti all'uomo.

8. Noi siamo sul promontorio estremo dei secoli!... Perchè dovremmo guardarci alle spalle, se vogliamo sfondare le misteriose porte dell'Impossibile? Il Tempo e lo Spazio morirono ieri. Noi viviamo già nell'Assoluto, poichè abbiamo già creata l'eterna velocità onnipresente.

9. Noi vogliamo glorificare la guerra — sola igiene del mondo — il militarismo, il patriottismo, il gesto distruttore dei libertari, le belle Idee per cui si muore e il disprezzo della donna.

10. Noi vogliamo distruggere i musei, le biblioteche, le accademie d'ogni specie, e combattere contro il moralismo, il femminismo e contro ogni viltà opportunistica o utilitaria.

11. Noi canteremo le grandi folle agitate dal lavoro, dal piacere o dalla sommossa; canteremo le maree multicolori e polifoniche delle rivoluzioni nelle capitali moderne; canteremo il vibrante fervore notturno degli arsenali e dei cantieri incendiati da violente lune elettriche; le stazioni ingorde, divoratrici di serpi che fumano; le officine appese alle nuvole pei contorti fili dei loro fumi; i ponti simili a ginnasti giganti che scavalcano i fumi, balenanti al sole con un luccichio di coltelli; i piroscafi avventurosi che fiutano l'orizzonte; le locomotive dall'ampio petto, che scalpitano sulle rotaie, come enormi cavalli d'acciaio imbrigliati di tubi, e il volo scivolante degli aeroplani, la cui elica garrisce al vento come una bandiera e sembra applaudire come una folla entusiasta.

E' dall'Italia, che noi lanciamo pel mondo questo nostro manifesto di violenza travolgente e incendiaria, col quale fondiamo oggi il « *Futurismo* », perchè vogliamo liberare questo paese dalla sua fetida cancrena di professori, d'archeologi, di ciceroni e d'antiquarii.

Già per troppo tempo l'Italia è stata un mercato di rigattieri. Noi vogliamo liberarla dagli innumerevoli musei, che la coprono tutta di cimiteri innumerevoli.

Musei: cimiteri!... Identici, veramente, per la sinistra promiscuità di tanti corpi che non si conoscono. Musei: dormitorii pubblici in cui si riposa per sempre accanto ad esseri odiati o ignoti! Musei: assurdi macelli di pittori e scultori che vanno trucidandosi ferocemente a colpi di colori e di linee, lungo pareti contese!

Che vi si vada in pellegrinaggio, una volta all'anno, come si va al camposanto nel Giorno dei morti... ve lo concedo. Che una volta all'anno sia deposto un omaggio di fiori davanti alla *Gioconda*, ve lo concedo... Ma non ammetto che si conducano quotidianamente a passeggio per i musei le nostre tristezze, il nostro fragile coraggio, la nostra morbosa inquietudine. Perchè volersi avvelenare? Perchè volere imputridire?

E che mai si può vedere, in un vecchio quadro, se non la faticosa contorsione dell'artista, che si sforzò di infrangere le insuperabili barriere opposte al suo desiderio di esprimere interamente il suo sogno?... Ammirare un quadro antico equivale a versare la nostra sensibilità in un'urna funeraria, invece di proiettarla lontano, in violenti getti di creazione e di azione.

Volete dunque sprecare tutte le vostre forze migliori, in questa eterna ed inutile ammirazione del passato, da cui uscite fatalmente esausti, diminuiti e calpesti?

In verità io vi dichiaro che la frequentazione quotidiana dei musei, delle biblioteche e delle accademie (cimiteri di sforzi vani, calvarii di sogni crocifissi, registri di slanci troncati!...) è per gli artisti altrettanto dannosa che la tutela prolungata dei parenti per certi giovani ebbri del loro ingegno e della loro volontà ambiziosa. Per i moribondi, per gl'infermi, pei prigionieri, sia pure: —

l'ammirabile passato è forse un balsamo ai loro mali, poichè per essi l'avvenire è sbarrato... Ma noi, non vogliamo più saperne, del passato, noi, giovani e forti *futuristi!*

E vengano dunque, gli allegri incendiarii dalle dita carbonizzate!... Eccoli! Eccoli!... Suvvia! date fuoco agli scaffali delle biblioteche!... Sviatelo il corso dei canali, per inondare i musei!... Oh, la gioia di veder galleggiare alla deriva, lacere e stinte su quelle acque, le vecchie tele gloriose!... Impugnate i picconi, le scuri, i martelli, e demolite, demolite senza pietà le città venerate!

I più anziani fra noi non hanno ancora trent'anni; ci rimane dunque almeno un decennio, per compier l'opera nostra. Quando avremo quarant'anni, altri uomini più giovani e più validi di noi, ci gettino pure nel cestino, come manoscritti inutili. — Noi lo desideriamo!

Verranno contro di noi, i nostri successori; verranno di lontano, da ogni parte, danzando su la cadenza alata dei loro primi canti, protendendo dita adunche di predatori, e fiutando caninamente, alle porte delle accademie, il buon odore delle nostre menti in putrefazione, già promesse alle catacombe delle biblioteche.

Ma noi non saremo là... Essi ci troveranno infine — una notte d'inverno — in aperta campagna, sotto una triste tettoia tamburellata da una pioggia monotona, e ci vedranno accoccolati, accanto ai nostri aeroplani trepidanti e nell'atto di scaldarci le mani al fuocherello meschino che daranno i nostri libri d'oggi, fiammeggiando sotto il volo delle nostre immagini.

Essi tumultueranno intorno a noi, ansando per angoscia e per dispetto, e tutti, esasperati dal nostro superbo, instancabile ardore, si avventeranno per ucciderci, spinti da un odio tanto più implacabile inquantochè i loro cuori saranno ebbri di amore e di ammirazione per noi.

La forte e sana Ingiustizia scoppierà radiosa nei loro occhi. — L'arte, infatti, non può essere che violenza, crudeltà ed ingiustizia!

I più anziani fra noi non hanno ancora trent'anni; eppure, noi abbiamo già sperperati tesori, mille tesori di forza, di amore, d'audacia, d'astuzia e di rude volontà; li abbiamo gettati via impazientemente, in furia, senza contare, senza mai esitare, senza riposarci mai, a perdifiato... Guardateci! Non siamo ancora spossati! I nostri cuori non sentono alcuna stanchezza, poichè sono nutriti di fuoco, di odio e di velocità!... Ve ne stupite?... È logico, poichè voi non vi ricordate nemmeno di aver vissuto! — Ritti sulla cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora, la nostra sfida alle stelle!

Ci opponete delle obiezioni?... Basta! Basta! Le conosciamo... Abbiamo capito!... La nostra bella e mendace intelligenza ci afferma che noi siamo il riassunto e il prolungamento degli avi nostri. — Forse!... Sia pure!... Ma che importa? Non vogliamo intendere!... Guai a chi ci ripeterà queste parole infami!...

Alzate la testa!...

Ritti su la cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora, la nostra sfida alle stelle!...

*F. T. Marinetti.*

# La donna è mobile

mio dramma in 3 atti  
 fu clamorosamente **fischiato** dal pubblico del Teatro Alfieri  
 di Torino,  
 al quale, dalla ribalta, risposi con queste parole:

*“ Ringrazio gli organizzatori di questa fischiata,  
 che mi onora profondamente. ”*

Parole di legittimo disprezzo, che confermo con piacere,  
 dopo aver letto  
 ben 468 articoli di commento e di critica al mio gesto.

## Invito

i fischiatori di Torino al Théâtre de l'Œuvre, a Parigi,  
 per la imminente prima rappresentazione del mio

# Roi Bombance.

F. T. MARINETTI.

POESIA

# CORRADO GOVONI

e la sua opera poetica

## Viaggio nell'Azzurro

ALL'AMICO E FRATELLO G. P. LUCINI



(Disegno di UGO VALERI)

CORRADO GOVONI

### LE FINESTRE

Sulle finestre nelle pentole  
i garofani e le malve intonano  
la loro polka rossa,  
sbocciano lungo il triste ciel argente  
dei vetri le caduche nebulose  
dei gelsomini,  
s'arrampican leggeri  
gli esili rosari di campane  
dei convolvoli turchini.  
Sulle finestre posan le colombe  
come dolci isole di neve,  
i gatti bianchi e neri  
al sole fan la siesta  
i giorni di festa.  
Alle finestre sventolano  
i cenci tesi ad asciugare  
sopra fili di ferro  
come dei fazzoletti colorati  
agitati  
in segno d'addio  
verso i passanti.

Sulle finestre il sole mattutino stende  
 il suo bianco drappo,  
 la luna vaga come un pallido fantasma  
 nella lunga camicia delle tende.  
 Alle finestre i deboli convalescenti  
 protendono con infantile gioia  
 le loro dissanguate mani  
 nella refrigerante pioggia:  
 guardan con meraviglia  
 i fiori che hanno l'aria,  
 sotto l'acqua, di donne scapigliate.  
 Sotto le finestre vegliano  
 i tristi nemi dei fanali.  
 Dalle finestre piovon nelle vie  
 bucce d'oro d'aranci  
 come schegge d'astri infranti.  
 Dalle finestre si fa una piccola  
 elemosina di rame ossidato  
 che risuona tristemente sul selciato.

## PER UNA CANZONETTA

AD UNA PICCOLA CANZONETTISTA

O tu che canti, non cantare  
 più! E' troppo triste il tuo canto.  
 Vorrebbe esser riso: è pianto.

Ha detto il medico che si dovrà sfogliare  
 quando le prime foglie  
 cadranno sulle soglie.

Povera sorellina!  
 Ed il male cammina! ed il male cammina!

Oh cessa di cantare!  
 E' troppo triste quel fanciullo  
 ingenuo, là, che raccoglie  
 nel suo orto brullo  
 sulla neve silenziosa le povere foglie  
 perchè la cara sorellina  
 non possa più morire,  
 (oh quell'eterna tossina  
 che la fa così impallidire!):  
 tutte le povere foglie morte  
 che cadono contro le porte.

## I TETTI

Dolci pendii dei tetti!  
 Rosei taluni come dei guanciali  
 su cui le diafane nubi  
 abbiano impresso le tenere gote,  
 altri sanguigni come torchi  
 di tramonti e d'aurore,  
 come ceppi per le serali  
 decapitazioni del sole,  
 altri nerastri come letti  
 della funebre notte,  
 altri madreperlacci come  
 se la chiocciola della luna  
 v'abbia lasciato la sua scia luminosa.  
 Vecchie vele tignose  
 conciate dal sole e dall'intemperie,  
 in secca in un canale senza uscita,  
 valanghe immobili di neve, nell'inverno,  
 lividi sgocciolatoi  
 del pianto tedioso  
 della pioggia autunnale,  
 logori asciugatoi  
 dei crepuscoli violetti.  
 Con le loro ventarole di latta,  
 con i loro galletti inverniciati  
 che montano la guardia giorno e notte,  
 con le indorate baionette  
 inastate dei parafulmini,  
 coi loro bianchi e grigi campanili  
 che sbucan qua e là sottili  
 paracarri di mistici confini:  
 incombono i bigi tetti.  
 Una verde speranza d'edera  
 s'ostina su una gronda;  
 un glicine dispone lungo un muro  
 la sua solitaria uva gioconda.  
 Alla sera, sui tegoli rossi,  
 a due a due come suore  
 fanno la loro scalza passeggiata  
 le colombe, soffuse di pallore;  
 mentre sopra i leggii degli abbaini  
 i gatti scorticano l'acrobatica  
 musica delle stelle  
 con i loro epilettici violini.

## LE STAGIONI

ALLA MIA DILETTA SPOSA

Io canto te, o dolce primavera,  
 giovinezza del mondo,  
 con le tue rondini che arrivano dal mare  
 un mattino di marzo,  
 con il tuo timido sereno  
 di violette lungo i fossi,  
 coi tuoi brevi crepuscoli di peschi  
 nell'orto fioribondo,  
 col tuo cuculo che va d'albero in albero  
 e non sa dove attaccar la sua pendola beffarda,  
 con le tue rose che arrossiscono  
 ai baci ardenti del sole,  
 con i tuoi puri gigli  
 che si portano in processione  
 come un bianco miracolo,  
 con il tuo verde pane  
 che matura tra gli alberi tranquilli,  
 con i tuoi acquazzoni repentini  
 simili ad improvvisi pianti  
 senza causa di bambini,  
 col tuo magico arcobaleno  
 ch'è la tua cintura di festa,  
 con le tue belle nuvole pompose  
 che sono i tuoi molli divani,  
 con i tuoi limpidi canali  
 che specchiano in andare  
 tante dolci e triste cose:  
 l'afflizione scapigliata  
 dei salici piangenti,  
 il diniego dei pioppi solitari,  
 le malve rosse a le finestre nelle pentole.  
 e le bianche facciate delle case;  
 con i tuoi pozzi freschi  
 sparsi per la pianura,  
 con i tuoi chiari tramonti  
 in cui scopri i lontani monti  
 simili a enormi cavalloni,  
 con le tue aurore d'oro  
 quando tuonano le campane  
 e i galli cantano nelle lontane  
 cascine l'avemaria.

✿

Canto anche te, o ardente estate,  
 con il tuo frumento biondo  
 entro cui brillano i papaveri  
 come garibaldini nascosti  
 con il tuo verde ed odoroso oceano di canepa,  
 col tuo torrido caldo  
 che fa cercar con voluttà  
 la frigida acqua dei fossi:  
 vengono a galla stupiti  
 i lunghi lucci, le biscie acquaiole  
 inseguono i ranocchi paurosi.  
 Oh nelle notti languide  
 le verdi fiaccolate delle lucciole  
 e gli usignuoli avveniristi  
 che si contentan degli applausi delle rane!  
 Nei prati i cumuli di fieno  
 son come un accampamento d'odore.  
 I lunghi pioppi vigilano la pianura.  
 Nei maceri e nei pozzi i rospi  
 fan sentire la loro voce di fagotto.  
 E la civetta nei cimiteri  
 dichiara orgogliosamente:  
 « Tutto è mio! tutto è mio! »

✿

Canto anche te, o grave autunno,  
 con la tua frutta squisita  
 che pende dai rami brulli  
 come una felicità compita,  
 con le tue tristezze finali:  
 le monotone piogge  
 che rigano le gote dei pallidi vetri  
 e intirizziscon l'anime,  
 le implacabili nebbie  
 che sfumano come un inodoro incenso  
 e restringono intorno a noi il mondo,  
 e i nobili corvi  
 sempre vestiti a lutto stretto,  
 i poveri camposanti  
 pieni di corone variopinte,  
 tristi girandole di fiori sulle tombe.

Oh lungo le spogliate siepi  
 il triste campanellino del pettirosso,  
 come se da mane a sera  
 si porti il viatico a qualcuno!  
 È la fine, la dolce fine prevista.  
 Senza rimpianti cadono le foglie.  
 Sonnacchia il sole  
 sulle deserte soglie.  
 Ma perchè il cuore si duole?  
 Perchè l'anima si rattrista?

✿

Ma vieni tu, o inverno, padre putativo  
 delle stagioni, a celebrare  
 le bianche nozze della neve,  
 a coprire tutte le macchie  
 col tuo bianco collettivo,  
 a riempire le povere vetrate  
 di felci complicate e palme fragili,  
 a frangiare le gronde  
 di stalattiti lamentose di ghiacciuoli,  
 a imbacuccare gli esili camini,  
 a riempire di sfingi i giardini,  
 a mettere su tutti i davanzali  
 dei bianchi appoggiateoi,  
 come per una processione di comunicanti,  
 a cingere il collo delle statue  
 di bianchi boa.  
 I pioppi sparsi per la campagna  
 sembrano enormi rocche cariche di neve.  
 Tutte le peste nei sentieri sono monde,  
 sembran fatte da angeli lievi.  
 ed ogni casa è buona come un presepe.  
 E in una notte radiosa  
 in cui scivolano le stelle  
 nel ghiacciaio del celo  
 sui loro lunghi pattini d'argento,  
 dal fantastico fondo dei paesi,  
 dal più profondo dell'infanzia  
 credula e innocente sale  
 a riunirsi nel vostro torbido cuore soave  
 il divino conclave  
 delle campane di Natale.

## AUTUNNO

O triste vento!  
 Volteggiano come volani  
 i frutti alati delle samare.  
 Tra gli alberi il frumento  
 si stende lontano lontano  
 come una verde nevicata d'astri.  
 Le oche, in triangolo, vanno  
 in numero pari  
 verso le paludi.  
 Addio belle nubi kleksografiche!  
 Addio bei tramonti di cinabro!  
 Scricchiolano sotto i piedi  
 i piccoli obici delle ghiande.  
 Pensate al figliuol prodigo.  
 Un triste ritornello  
 fischia sul labbro.  
 Addio belle notti crittografiche!  
 E il sonno che non viene più....  
 Oh quando ci sarai tu  
 e metterai nelle lenzuola  
 dei mazzetti odorosi di lavanda!

## FIGURINE DI MAIOLICA

Una mascherina di zucchero rosa.  
 Dei fiammiferi azzurri.  
 Una rana che suona un organetto rosso.  
 Un quarto di luna d'un cocomero bianco.  
 Un gallo elmato come un guerriero  
 che canta a squarciagola l'inno di vittoria.  
 Un piccolo cariglione rotondo  
 simile ad un mulino di suoni.  
 Un fungo simile ad un parasole per i fiori.  
 Una marionetta nera che piange.  
 Una tartaruga simile a un piccolo  
 blasone di bronzo.  
 Un Pierotto infarinato di neve, che ride.  
 Una civetta che legge il foglio con gli occhiali.  
 Un angelo che giuoca al cerchio con la luna.  
 Un piccolo spazzacamino che spazza  
 un camino del paradiso pieno di stelle.  
 Un pagliaccio che si fa una cravatta  
 con l'arcobaleno.

## ANIMA

Oh quel verde di menta glaciale!  
 Oh quel rosso recidivo!  
 Oh quell'azzurro tonico dell'anima!  
 Nella sua bara di cristallo blù,  
 piccola come una bomboniera,  
 piccola come una scatola di cerini,  
 piccola come una tabacchiera,  
 giace il cadaverino impube dell'anima  
 simile a quei puttini di sapone roseo  
 che si vendono nelle fiere.  
 Un pettine d'ambra pieno di rose?  
 Un fresco pozzo di mercurio  
 simile a un gran termometro?  
 Un osso di reliquia legato in argento?  
 Un arcobaleno sotto vetro?  
 Una chiara maschera sorridente  
 sul volto cereo d'un malato?  
 Un'elemosina tepente  
 di sole sopra la deserta soglia?  
 Una pallida rosa in un bicchiere  
 che sopra il davanzale si sfoglia?  
 Uno specchio come una cella frigorifera?  
 Oh quelle campane,  
 dolci pillole domenicali  
 per l'anima stitica e malinconica!

## ALBA

I rossi galli sparsi a le cascine  
 cantan la loro diana puntuale;  
 un lontano pavone grida  
 il suo fiero disprezzo coniugale.

Sull'aie ancora, le maciulle  
 che hanno forma di strane ghigliottine  
 pettinano le grandi chiome grulle  
 di streghe centenarie della canepa.

Vanno e vengon le bianche rogazioni  
 dei pacifici bovi pei filari;

s'agitan divorate dall'insonnia  
 le scope nevrasteniche dei pioppi solitari.

Nel giardino rosseggiano le melagrane,  
 piccoli vulcanici mondi  
 l'ultime rose autunnali  
 hanno perduto i loro bei riflessi biondi.

Oh quelle chiocciole sempre bocconi  
 davanti a qualche cosa  
 come degli umili ambasciatori  
 orientali davanti impassibili troni!

Fumano all'aria del mattino i tetti  
 come piccoli campi dalla terra bruna,  
 arati a solchi lunghi e stretti  
 dall'aratro d'argento della luna.

## SERA

Anima secca e amara come resta  
 d'aglio, rana galvanica,  
 non senti le campane magnetiche  
 che rimbombano a festa?

Calamite della fede e del bene  
 chiaman gli audaci pensieri  
 a inchinarsi davanti ai misteri  
 alla bontà delle preci serene.

Biancheggia un pozzo in un giardino,  
 fresco paradiso della sete;  
 sui muri, come chiazze di sfumino  
 passan l'ombre delle nuvole liete.

La sua intestinale gioia  
 divulga un'organo di Barberia;  
 dei fiori sotto una rialzata stuoia  
 annuiscono contro la via.

Verso estuarî di sogni languidi  
 si perde il placido canale;  
 fluttua nella sera malinconica  
 la gran pace cereale.

## TRISTE ADAGIO

Oh che triste adagio  
 sul tuo addolorato violoncello  
 tu suoni, o tragico ceco in piedi sul limitare  
 della tua povera casa galante  
 che porta un bel garofano fiammante  
 all'occhiello!  
 Sembra il tuo strumento  
 una macabra idropica persona  
 stranamente abbozzata  
 che col sottile moncherino  
 del suo unico braccio  
 solletica fino al tormento  
 i suoi secchi intestini messi a nudo.

E quel monotono ritornello  
 che non si stanca  
 che non si stanca mai di ritornare!  
 Che cosa spera di trovare?  
 Ma è buio impenetrabile per tutto!  
 Egli può ascendere e discendere  
 tutte le scale,  
 può spalancare tutte le finestre.  
 Fuori non ruggie che un infuriato mare,  
 un mar di pianto e di singhiozzi.  
 S'illude forse rallentando,  
 d'incontrare un'ignota mano  
 che lo conduca fuori  
 su su in un abbaino  
 sfolgorante di sole?  
 Tanto è inutile, o povero ceco!  
 Quel debole ed instabile barlume  
 che ti sembra di scorgere da vicino  
 e ti fa indugiare  
 non è che una tua lacrima cocente  
 che ti spunta negli occhi  
 infiammati e scompare.  
 Chè sempre più d'intorno a te la sera  
 si fa rigida e nera.  
 E sul tuo reumatico violoncello  
 o disgraziato ceco  
 muor come un'eco  
 che invano si ricerca,  
 il triste ritornello.

## GLI ASTR

Fiumi tortuosi di refrigerante  
mercurio con delti di sereno,  
smeraldine paludi di veleno,  
dirupati Imalaia di diamante.

Vulcani squallidi cicatrizzati,  
abbaini d'inferno, rocce brune  
di calamita coperte di lune  
diafane e di soli congelati,

Oceani di sangue, mari morti  
d'inchiostro, neviccate cilestrine,  
vasti Sahara candidi di sale,

e valanghe d'arcobaleni attorti,  
cateratte di stelle solferine,  
inaccessibili ghiacciai d'opale.

## GIARDINO ANTICO

Sopra il muro decrepito di cinta,  
o vecchie statue, che cosa aspettate?  
tu con la tua spuntata falce, estate?  
tu, primavera formosa e discinta?

Silenzio e oblio. Sul tetto col suo ganzo  
una colomba dall'azzurra gola  
si pavoneggia, fa la civettuola.  
Oh il monotono idillio da romanzo!

S'alza e s'abbassa nel giardino il getto  
come un fresco ventaglio di diamanti  
iridati che s'apre e che si chiude.

Giacciono al sole come sopra un letto  
di porpora, ebbre d'abbracci strazianti,  
le rose scandalosamente ignude.

## TUTTO QUELLO CHE PASSA IN UNA VIA

Passa con la sua fascinetta sotto il braccio  
il povero spazzacamino tutto nero  
che getta il suo grido acuto e triste  
pieno di nostalgia, che fa pensare  
a un Natale tra i monti  
e a tante cose bianche e malinconiche;  
il filosofo cenciaiuolo  
che si ferma a frugare col bastone  
nell'immondizie accumulate  
ai canti delle case,  
passa l'imbacuccata cerinaia,  
poverina! che ha tanto freddo e porta  
tanto fuoco con sè  
da incendiare tutta la città;  
passano i mendicanti campagnoli  
che si ferman di porta in porta  
a chiedere la carità;  
passan le grigie squadre d'Orsoline  
che vanno a passeggiare sulle mura  
nel pomeriggio di domenica  
ed i neri seminaristi  
che si spargon tra gli alberi forensi  
come corvi a pasturarsi,  
reclute del paradiso;  
passan le coppie degli amanti preoccupati,  
passan le coppie pallide degli sposi,  
passano i vecchi stanchi,  
passano i poveri morti  
che vanno all'ultima dimora;  
passano i girovaghi  
con la lor musica a tracolla  
che non è buona che di piangere  
o gli organi di Barberia  
che ridon piangono per pochi soldi  
come i pagliacci;  
passano i curvi pellegrini stranieri  
che domandano il cammino di Roma.

## NOVEMBRE

Tutto il giorno le gronde sui selciati  
or fanno le lor leste digestioni:  
s'odono lungo i flebili bastioni  
le sonore chiarine dei soldati.

L'ultime rose senza leggiadria  
muoion nei stereotipi giardini;  
nel ciel spiegano gli altissimi camini  
lunghe cravatte di malinconia.

E dalle pioppe con cartacei pianti  
cadon le foglie senza interruzione  
lungo il viale che se ne inquieta,

dove col lor fruscio ai tristi amanti  
che le calpestanto dàn l'illusione  
di portare degli abiti di seta.

## VALSE

A MIECIO

Fragilissimi portici d'opale  
s'allungan nel crepuscolo, infiniti,  
sotto il magico ascender dei tuoi diti,  
come un'eco che muore, esili scale

di brillanti prismatici se scendi  
scendono a un tetro mare di cantaride  
e i giardini d'Armida oscuri e l'aride  
spiagge letée s'aprono e inferni orrendi.

Tu sostì: e si sprofondano verdi pozzi  
da cui s'alzano flebili singhiozzi  
come di vergine che si trucidi.

E delle maschere si guardano, bianche,  
sorrider tristemente in specchî, stanche  
di pensare a impossibili suicidî.



## IL GIARDINO DI PROSERPINA

Perpetuo ciel di piombo incandescente,  
o Proserpina, sui tuoi fiori grava,  
che il tuo triste pianto indarno lava  
mentre gusti il tuo frutto deiscente.

Nel verdastro canal che Lete inquina,  
non le ninfee idrofile ed i cigni;  
e le aiuole han papaveri sanguigni  
come rosse campane di morfina.

E mai qui dentro ai fiori non arriva  
un po' di gioia dell'azzurro esterno.  
Sol, maturate al fuoco dell'inferno,

per le scale, dintorno alle fontane,  
ovunque scoppiano le melagrane  
la lor dolce mitraglia inoffensiva.

## GLI AIRONI

Laggiù s'allunga livido e fetente  
lo stagno all'infinito dentro un nimbo  
crepuscolare come un grigio limbo  
sopra cui piove piove eternamente.

Oh la vecchia acqua tutta scaglie e rughe  
come l'orribil pelle d'un lebbroso,  
e quei cipressi che suggon uggioso  
pianto dal celo, come sanguisughe!

Nella pioggia gli aironi impermeabili  
con sotto l'ala le lor grandi forbici  
del mestiere, guazzano instancabili.

Sembran malati uccelli senza gambe  
che si strascican nello stagno torbido,  
lagnandosi, su lunghe grucce strambe.

## NEL GIARDINO

*Una rosa accerita.* — Dio mio che sole!  
E non c'è neanche un qualche ventaglio  
di seta di farfalla per farmi un po' vento.

*Il gelsomino.* — Io sono un piccolo  
firmamento caduco per bambole.

*Le meraviglie.* — Noi sbocciamo solo di  
notte come le stelle.

*La mimosa.* — Io sono pudica: non toc-  
catemi nè parlatemi d'amore! chè svengo  
come una vergine.

*La gaggia.* — I miei fiorellini sono i  
piumini per la cipria d'oro delle belle far-  
falle azzurre.

*I begli uomini.* — Noi siamo begli uo-  
mini, benchè le rose a cui facciamo una  
corte spietata non ci degnino neanche di  
uno sguardo.

*I garofani.* — Noi siamo simili a piccoli  
razzì accesi.

*Le celosie.* — Noi siamo un esercito di  
guerrieri francesi che passa in rivista il re  
sole.

*Un glicine fiorito.* — Io sono il sereno:  
non vedete come sono azzurro?

*I giaggioli.* — Certo ci è caduto addosso  
l'arcobaleno. Non sentite che odor di pa-  
radiso?

*Le campanule dei convolvoli.* — Benchè  
siamo anche noi campane e non suoniamo  
doppî od avemarie, pure facciamo una dol-  
cissima musica di colori.

Intanto la vecchia diligenza d'una chio-  
ciola abbandona il giardino e va per l'orto  
cercando di evitare i paracarri degli asparagi.

## IL PALAZZO

### delle principesse Salamandre

Nella pallida reggia d'amianto  
le principesse salamandre apire  
ridono alle finestre nelle spire  
del fuoco, ignude sotto un lungo manto.

Vanno e vengono come spettri a un tratto;  
e il palazzo fiammeggia di lozanghe  
or d'azzurro o di bianco di valanghe,  
d'un verde di legumi o di scarlatto.

Nulla. E nell'ombra piena di misteri  
s'alzan rumori riterati e secchi  
di nacchere squassate da una Furia.

Sono i fantastici trampolieri  
che sforbiciano coi lor lunghi becchi  
nella palude d'un color d'anguria.

## L'USIGNUOLO

Tetre ruine: suppurazioni  
acri, lembi di mura scorticate,  
moncherini di torri massaccate,  
pilastri divorati da flemmoni,

in riva d'una incartapecorita  
palude dalla faccia di megera;  
ma intorno è una gioconda primavera  
di fiori nella gran pace allibita.

E confessa la sua dolce follia  
e le continue veglie tormentose  
l'usignuolo alla bella tra le belle

in un sobborgo soffice di rose.  
Si perde l'ineffabile elegia  
nell'Alhambra d'argento delle stelle.

*Corrado Govoni.*

# “IL VERSO LIBERO,,

di GIAN PIETRO LUCINI

(EDIZIONE DI “POESIA”.)

Non scioglierò su queste pagine un nuovo ditirambo al Romito di Varazze e di Breglia. So che Gian Pietro Lucini odia le esaltazioni.

Egli (l'anima più formidabilmente critica apparsa nella letteratura italiana dopo il Carducci) sa ciò che vale la sua mente, ciò che significa la sua opera: e.... (cosa più tragica per noi) ciò che valgono e significhino quei pochi che azzardano parlare di lui, mettere le mani nell'opera sua.

Io, dunque, solo dirò — rapidamente — l'impressione che questo libro, così nuovo ed eroico per l'Italia, ha suscitato nell'anima mia.

E non farò che additarlo ai giovani ingegni, i quali sono molti, oggi, che anelano bere ad una fontana di pura idealità indigena.

Parlare con diffusione e con precisione, oggi, di questo Libro è impossibile. Su queste colonne, con questa penna mia, improprio.

Altri dovrà portare alto il nome del Poeta ed il significato dell'opera sua, se la letteratura italiana non è veramente morta in Italia. È un dovere per la classe intellettuale della Patria (se esiste) discutere ed assimilare queste pagine piene di tutte le correnti ideali di due secoli: il XIX consumato, il XX che avanza e che l'Artefice mirabile dell'idea e del verbo intuisce in tutti i suoi corsi con titanico potere di profezia.

Che cosa è mai questa specie di bibbia letteraria medievale e, insieme, futurista?

La prima parte di due altre a venire.

Lasciamo la parola ad uno scatto confidente dell'Autore:

« Questa che può piacere a molti anche per l'impeto polemico, è la più facile. È, in fatto, la ragion critica. Tutte le ragioni critiche hanno ragioni. Così trionfò quella di Emanuele Kant: quando è necessario costruire, quando interviene, per logica plastica, la ragion pratica, tutti i demiurghi si stancano e sbagliano: come Odino, Gehova, Huizilopotli ed Emanuele Kant. Farò io stesso così coll'applicazione alla Proposta. »

Non credo, Maestro.

Il vostro impeto polemico porterà il vostro ideale fino al suo giusto segno planetare. Non è possibile, leggendo le vostre pagine, trovare il minimo indice d'una dinamica la quale stia per perdere il suo tono di fuoco. Voi non avete età. Siete come l'aria stessa della Patria in cui i Poeti, che voi fustigate o incoraggiate, respirano.

Nè vi stancherete, nè sbaglierete. Avremo — con l'Accademia perfetta, — l'Opera perfetta di Libertà e d'Amore, quella che proietterà sull'avvenire tutte le luci che sono giunte fino al vostro Culmine umano, dalle Cime incalcolabili del passato.

Noi vi siamo grati perchè avete gettato, in queste pagine, il testamento meraviglioso della vostra anima di pensatore e di poeta: perchè nessun Libro, in paese, mai, è apparso, da anni, così pregno d'idee, così lucido di dottrine, così fresco di suoni, così genuino di verità, così italiano di razza.

E di un Libro simile è a sperare che molto l'Italia, riscossa dal lutto dell'atroce cataclisma meridionale, abbia da avvedersi e da inorgogliersi.

Sono tempi di miserie carnali ed ideali questi. Non per nulla provincie intere di nostra terra si tramutano in cimiteri.

Il simbolo non avrebbe potuto essere più atrocemente ammonitore.

Voi date la prima squilla della diana.

Sia come volete voi! È l'augurio che vi mando in questa pestifera aurora dell'anno! Sorga il volo dell'aquila futurista su queste macerie d'upupa! La bandiera dell'arte che adoriamo nessun cataclisma la scuote. Bisogna che gli avversari trovino già spiegate a battaglia le schiere e le passino in rassegna, formidabili, nella vigilia d'armi. Sia come volete voi, Maestro!

Si scorra il volume, adunque, in questo freddissimo inverno mortale! È pieno di fiamme.

Strano cervello, questo, d'una spaventevole massa di coltura e d'una incantevole fosforescenza di genialità.

Ripeto, il libro è medievale: presume un circolo d'anacoreti, un cenacolo d'anime elette, un convento di spiriti renunziatori che facciano, dell'arte e della ragion d'arte, quasi l'oggetto contemplativo e la celebrazione scenica d'un Mito.

È un libro che non è fatto per gli occhi degli uomini che incontriamo dovunque. È fatto per le menti che estendono l'arco del loro volo sopra le distese della Natura e della Storia. Per queste pagine, l'ora è l'anno, l'anno il decennio; ed il libro, nell'insieme, non è che una grande specola secolare. Bisogna affrontarne il blocco a poco a poco.

Quando dalla massa rupestre zampilla l'acqua della vita, bevetevela a sorsi se volete che i sorsi vi vadano al sangue, se volete che l'anima, senza poli, proceda orientata ed invigorisca ne' suoi giri di conquista!

Poi che il libro, è, più che altro, un prodigioso ininterrotto giuoco di giri mentali intorno all'universo, o, per meglio dire, *agli universi* delle idee.

Talora, la ruota cerebrale ha movimenti così vasti e così rapidi e così complessi che, anche il più intento lettore, minaccia di restare come preso da una vertigine. Così, non di rado, passato l'attimo d'obnubilamento psichico e fisico, nasce fervido l'istinto di misurare con noi stessi, la miracolosa architettura aerea del paradosso. La turbina agisce velocissima e vorrebbe travolgerci, quasi tirannica. Questi cervelli d'anarchia sono tanto più adorati quanto più tentano esercitare, sopra le nostre mentalità, il loro impero autocratico.

Dolcissima e fortissima cosa è tentare di vincere la stessa terribile simpatica corrente rapinatrice!

Molto spesso il Maestro ammalia. Ma lo spirito del discepolo, ammalia, vuole dominare il medesimo incanto, spezzarne l'arcano, trovare la ragion critica tutta sua: e, se non irridere, eludere scettica del grande scetticismo appreso alla stessa sua scuola, la disciplina imperatoria del nuovo Demiurgo.

Magnifico libro, adunque, anche per gli strani fenomeni soggettivi e suggestivi che stuzzica e scatena dentro di noi, intorno a noi, così, come per un potere elettrico d'indefinibile presa.

Gli ignoranti letterati dicono: — *Scrivo sbrodando, alla Sbarbaro. Non è ancora morto lo stile delle "Forche Caudine!"*,

E allora può scoppiare una battaglia.

E l'artista che pensa e crea e spasima solitario leva, affilando l'armi, un'elegia di gratitudine a questo Eroe del lavoro ideale che scaglia lampi ed oracoli di rivoluzione per l'oscuro cielo vigliacco delle lettere italiane.

Analizzate l'opera di Gian Pietro Lucini, se siete capaci!

È un'ammasso di materie ignivome che va accolto così come

piomba dall'infinito degli spazi cerebrali. È un libro di critica? è un libro d'estetica? è un sistema di fatti? è un sistema d'idee? È la confessione di un figlio di due secoli: questa mi pare. E mi pare che la figura letteraria di Gian Pietro Lucini ne esca in una dimensione morale che non può sopportare confronti.

Come il Baumgarten, egli vede quanto i precetti che ci possono dare i trattatisti intorno al *si può* e al *non si può* nella letteratura e nell'arte debbano dedurre direttamente dalla filosofia. Lucini è il filosofo che sa indicarvi perchè si nasca poeti e come si giunga a creare la Poesia.

Ricordate Platone che nell'*Ippia Maggiore* introduce un sofista il quale s'inoltra con arroganza per dimostrare a Socrate in che cosa consista l'essenza del bello?

Lucini ha la arroganza magnifica del dimostratore e l'intensità ascoltativa del dimostratorio: Lucini, il demoniaco, l'essere imbevuto di tutti i più pirici filtri umani, colui che ricorda la definizione platonica del *Fedro* e ne fa il canone principe di tutto il suo sistema estetico morale: *il bello è il raggio dell'essenza divina manifestato nel mondo visibile*.

Ma Gian Pietro Lucini non è solamente l'uomo che, come gli antichi filosofi (e i filosofi di tutti i tempi) preferisca, in fondo, al fare il *ragionarci su*. Lucini è anche l'uomo che crea dal nulla. Certe sue pagine, oltre che lucidamente dimostrative, sono profondamente emotive e ci ricordano che l'Autore del *Verso Libero* è l'Autore delle *Figurazioni terrene*, e del *Carme d'Angoscia e di Speranza*, e del *Giampietro da Core*, cioè un filosofo che ha scritto e scriverà le pagine più significativamente barbare della genialità italiana.

Nessuno, forse, mai in Italia (oggi è Giovanni Papini che tenta) ebbe la virtù di saper riconoscere il carattere scientifico del bello e, insieme, di sentirne tutto il puro splendore estetico, e di crearne il sistema bellissimo di prova.

Locke in Inghilterra, Leibnitz in Germania, e ancora, altrove, Hegel, Hogart, Elvezius, Diderot, D'Alembert, Lessing, Kant medesimi non si può dire che conoscessero tutti radicalmente il valore delle opere d'arte alle quali andavano decretando l'onore della così detta bellezza scientifica.

Lucini è paragonabile, in questo senso, a Schiller per l'eloquenza espositiva della sua dottrina sul bello e per la sua poesia possente, nata, si può dire, sulla stessa turrata rocca della *ragion poetica*.

Nè la critica estetica di Gian Pietro Lucini ha a che fare con quel genere empirico il quale fu di moda un tempo e più che mai lo è presso i moderni: critica che riduce il possibile al reale, che prende quanto fu fatto per misura di ciò che potrà farsi, che

si riduce a condannare tutto, a non riconoscere, principalmente, forme di bellezza nuova. E neppure è una di quelle critiche impressioniste a un tanto la linea che si limitano a descrivere le emozioni prodotte dalle opere della fantasia; una di quelle critiche che considerano come bellezze assolute certe bellezze relative al carattere individuale o nazionale dell'artista, ai pregiudizi, agli usi della sua epoca e a mille altre circostanze egualmente variabili e secondarie. Ma una critica, ripeto, di essenzial metodo filosofico: che comincia con lo stabilire nitide teorie sull'essenza e sulle condizioni del bello nell'arte della parola: e nel vagliare i mezzi adottati per realizzare la bellezza è tollerante, progressiva, illuminata quant'altre mai. È una critica che, (miracolo stupefacente!) sa capire come un'opera nuova soddisfi, in fine, a un modo nuovo, a un nuovo bisogno, a una già conosciuta e preparata disposizione dell'anima individuale e collettiva; e, prendendo talvolta un atteggiamento d'iniziativa, può, essa medesima, riuscir guida al genio, il quale possa trovar vie nuove, creare nuove bellezze.

Che Gian Pietro Lucini vi parli di *purismo*, di *classicismo*, di *naturalismo*, di *spiritualismo*, di *simbolismo*, sempre si sente come egli, posta una bronzea dimostrazione del bello e fattane, a più riprese, una conveniente applicazione, sia di coloro che non credono alla effettiva importanza di quelle parole le quali solo hanno un vero valore quando possano garrire come bandiere in un vento di battaglia e sopra un quadrato d'eroi dai fuochi micidiali. Una parola non fa Gian Pietro Lucini, nel suo Libro: *Futurismo*. Ma, pure, questa parola si direbbe creata dal suo libro. Essa, comunque, è nata con lui, se non da lui. E risponde alla stessa norma genetica naturale. La letteratura vuole, oggi, innalzarsi sull'ecatombe a volo d'aeroplano.

Tutti i profili del massimo e del minimo interesse letterario sono passati in rassegna da questo Demiurgo atroce e pensoso che si direbbe impugni la fiaccola, nella mano manca, per meglio accendere la giusta carneficina che, con la destra armata di spada, infaticabilmente consuma.

La lettura di questo enorme volume materiato di tumulti ideali è quanto di più incantevole e di più ginnico oggi si potesse, a pascolo d'anime, desiderare. Vi si entra assetati: se ne esce quasi agoniaci della troppo onda bevuta. E quanta cultura che vi assimilate! Quanti poteri mnemonici e comprensivi che vi andate afforzando e conquistando! Quanta sicurezza di criterio, quanta logistica, quanta meccanica, quanta elettricità di fatti e di idee andate incontrando ed infondendo in voi stessi ai mille contatti antipodici ed antitetici di questo latino atleta del fenomeno letterario universale!

Basta consultare l'indice strabocchevole delle opere, lettere, e pubblicazioni varie citate, ovvero scorrere quello ancora più suggestivo dei nomi d'autore per farsi un'idea della vastità del campo impresso ad arare dal solitario di Breglia e di Varazze, per misurare la profondità delle fondamenta ch'egli ha dato, si può dire, col cemento del suo stesso sangue e col materiale della sua stessa vita, alla mole del suo tempio ideale.

È la sintesi di venti anni di lavoro continuo e sereno che ci si trova di fronte e ci proietta fasci di luce futurista sulla strada in avanti. Qui si divaga platonicamente e socraticamente s'incorre per i meandri della Critica, dell'Arte e della Vita. Qui si succedono le competenze, i motivi e la premessa della *Ragion Poetica* propria all'Autore. Verranno, poi, la propedeutica e l'ermeneutica di una storia e di una filosofia intorno al Simbolismo. In fine, si avranno le sospirate ragioni storiche ed evolutive del *Verso Libero*. Tutta l'Arte Poetica nuova ed eterna, insomma: il canone dell'eterno essere e divenire, per la bellezza, per la libertà.

Poi che cosa altro è questo *Verso Libero*, se non l'onda medesima della Vita che seguita a rampollare sulla macerie catastrofica fatta con l'innunerevole detrito delle ossa o delle idee umane falciate e precipitate, nell'abisso del tempo, dal gesto della Dea misteriosa?

Paolo Buzzi.

DI PROSSIMA PUBBLICAZIONE NELLE EDIZIONI DI "POESIA",

# REVOLVERATE

Versi liberi di GIAN PIETRO LUCINI

# “ LA LEGGENDA DELLA VITA ,”

di FEDERICO DE MARIA

(EDIZIONE DI “ POESIA ,”)

Come il libro mi ha colpito, ho chiesto, ad amici, notizie sulla vita e sulla preparazione artistica del poeta. E non credo di aver fatto male. Il critico che voglia fare seriamente il suo dovere è come il clinico che esamina, per la prima volta, un malato: ha bisogno di conoscere tutti i precedenti del soggetto: il quadro anamnestico è ciò che più gli preme. Ecco le notizie degli amici:

Federico de Maria è ancora assai giovane (nacque nel 1883), e pure la sua arte può già chiamarsi evoluta. Una precocità strana, tutta meridionale, ha aperto la sua anima ai venti della vita. Dicono che fin da fanciullo egli fosse un artista: a sette anni sbalordiva nella declamazione e nella recitazione dei versi — tanto che i giornali del suo paese (*Il giornale di Sicilia, Il Corriere dell'Isola, La Patria, L'amico del popolo*, di Palermo) nel 1890, nel 91 nel 93, nel 94, parlavano di lui come di un *enfant prodige*. — La solitudine in cui trascorse quasi tutta la sua infanzia alimentò in lui questi germi, i quali crebbero, fin che, a undici anni, egli cominciò a scriver versi: versi, naturalmente, d'imitazione e di stento, simili a quelli di tutti i ragazzi che cominciano.

La lettura di libri fantastici, di storie avventurose, sviluppò la sua immaginazione: ed egli si diede anche a far romanzi. Per qualche tempo ebbe una passione sfrenata per la vita del marinaio, e le sue giornate passavano al porto, dopo aver salata la scuola, dinanzi al mare, tra il pulsare gigantesco delle grandi navi, tra il movimento vasto su i moli.

A quindici anni, nel 1898, pubblicò il suo primo libro: una novella orientale, esuberante di coloriti, romantica e pagana ad un tempo, sfoggiante un'erudizione alquanto imparaticcia di fanciullo presuntuoso, che pure gli valse i primi elogi, da parte anche di giornali e di riviste serie, come l'allora rinomatissima *Gazzetta letteraria*, il *Fracassa*, la *Bohème*, il *Fanfulla* ecc.

Non aveva che diciott'anni quando il suo spirito irrequieto lo spinge a compire una *tournee* letteraria per l'Italia, in onore di Victor Hugo, del quale ricorreva il centenario della nascita

(1902). Egli si proponeva di raccogliere in un album autografi dei principali letterati e scrittori nostri, per farne poi dono alla città di Parigi. Partì, infatti, di nascosto de' suoi, e andò a Catania, Messina, Napoli, Roma, tenendo in ognuna di queste città delle conferenze su lo scopo veramente nobile e simpatico del suo viaggio. Riuscì, così a raccogliere autografi di Rapisardi, Pascoli, Cannizzaro, Bracco, Verga, Capuana, Bernardini, Pierantoni-Mancini, Cesareo, D'Ancona, e di molti altri illustri. Ma, arrivato a Pisa, le forze, o meglio... i quattrini, gli vennero meno e, dopo un telegramma d'appello disperato a casa sua, si vide arrivare l'irato genitore in persona, che ricondusse, per un'orecchio, a casa e a scuola il figliuol prodigo....

Di là a due anni, egli pubblicava il primo libro di versi: *Voci*, che ampollosamente chiamava: *poema della Natura*. Il poeta adolescente fu accolto con grande benignità dalla critica, che riconosceva in questi canti un vigore ed una ricchezza di sentimento e di colorito non comuni. Egli si presentava audacemente, in posa balda e quasi temeraria, rompendola fin da allora con le tradizioni e, più, con la moda poetica dei tempi quasi tutta intonata sul D'Annunzio e sul Pascoli. Francesco Pastonchi ebbe per lui sul *Corriere della sera* del 6 ottobre 1903 delle parole calde, quali il biondo critico di Grugliasco non suol prodigare spesso ai giovani. Scrissero anche di questo primo libro del De Maria, presentandolo come una vera rivelazione, Sfinge, Jolanda, Sacheri, O. Fava, M. Pilo, ecc. Un articolo entusiastico pubblicò *Il Fanfulla della Domenica*; e un altro *La Settimana*, di Matilde Serao. Nella *Rivista d'Italia*, anche, G. Picciola se ne occupò diffusamente.

Ma il suo successo più bello ebbe Federico de Maria, due anni dopo, con *Le Canzoni rosse*, un libro che, conteneva audaci e geniali saggi di rinnovamento metrico, di rinnovamento stilistico, diciamo anche di rinnovamento etico. *Le Canzoni Rosse* furono esaltate e vituperate, come tutte le cose forti: un'anima nuova vi si rivelava, un tratto di mondo moderno vi s'intravedeva di

scorcio, ma disegnato con abilità e con potere suggestivo. Pochi libri di poeti ventenni furono più discussi di questo. Luigi Capuana, nella *Nuova parola*, gli dedicò un lungo articolo pieno di simpatia e di calore, Luigi Pirandello, pur essendo vivace avversario dei rinnovamenti metrici, lo considerò con seria attenzione nella *Nuova Antologia*; Maurizio Muret, in Francia, ne scriveva nel *Journal des Débats* come di una delle pubblicazioni più interessanti dell'annata; Edoardo Rod applaudiva all'arte del poeta *qui garde une franchise d'allure qui fait plaisir*.

Nel 1907 il De Maria pubblicò un piccolo *Interludio classico*, risposta un po' bizzosa a quanti dei suoi critici avevano insinuato ch'egli non fosse capace di trattare i metri chiusi. Ma pure in questi egli affermava vittoriosamente il suo talento e la sua genialità, riuscendo ad esser personale anche in argomenti e in metri già triti, e meritandosi magnifiche parole di lode da critici austeri come il Cesareo e G. S. Gargano, il quale nel *Marzocco* lo chiamò *uno dei temperamenti più originali fra i giovani*.

Adesso, finalmente, il De Maria si presenta con *La leggenda della Vita*.

Dico subito che, nel miserrimo campo della moderna poesia italiana, questo è un fiore tanto bello quanto generoso.

Vi è il tentativo di allargare la portata della propria arte, di estendere il volo dell'anima, di abbracciare l'universo cosmico ed umano che rivela subito l'ingegno non consueto, lo spirito che della Poesia non fa un semplice passatempo ma l'espressione di uno spasimo, la nota d'una musica interiore, l'atto d'una conquista e, insieme, d'una liberazione ideale.

È poesia, insomma, questa del De Maria: e tutt'altro che poesia comune.

L'autore voleva darci il Poema novissimo. Se non vi è completamente riuscito, potrebbe riuscirvi assai presto.

Certo, in questa *Leggenda della Vita* vi sono ancora troppe rime e vecchi ritmi riconoscibili. Credo che, salvo fatta qualche eccezione d'ardire, — la quale è per me una assai significativa promessa, — il De Maria stesso non abbia ancora voluto in questo libro romperla assolutamente con quelle forme della poesia tradizionale alle quali egli stesso seppe strappare delle gemme e il suo nome deve pur qualcosa,

Nella sua prefazione notevole e discutibile quanto la sua poesia, il De Maria si manifesta portato all'*individualismo espressivo* che è appunto la prima ragion poetica del Verso Libero.

E poeti liberi sono, per lui, in fondo, tutti i grandi Poeti della Storia: Dante che fa sonetti diversi di quelli che furono i sonetti di Guido Cavalcanti e che saranno, poi, i sonetti del Petrarca; Chiabrera che fa canzoni dissimili da quelle di Lorenzo

de' Medici; Ariosto che ottaveggia vario dal Tasso; Parini che scrive versi brevi e tenaci come ferro; Foscolo che temprava endecasillabi sciolti larghi come esametri, accentuandone alcuni in modo particolare; Manzoni che versa un'onda di melodia infinita ne' suoi inni; Leopardi che dà la canzone libera; Carducci che ritenta i metri barbari.

E il De Maria afferma un principio estetico di grande verità:

« *Tutti i poeti che per la concezione, l'espressione, la versificazione si somigliano tra loro sono i mediocri, quelli che non daranno mai un palpito nuovo, quelli che non rivelano, che hanno una debole individualità.* »

*Il poeta veramente grande, come se rivelasse delle verità nuove, afferma simpaticamente in gran numero d'uomini le sue espressioni, la sua versificazione.* »

E Federico De Maria confessa di aver tentato, pure ammettendo che egli stesso non sa veramente cosa possa essere o sembrare il suo libro.

Io dico — un bel libro, abbastanza originale, di poesia italiana. — Ed è già al giorno d'oggi, un gran merito. Liriche come *la Vecchia* (pagina 123) e specialmente come *il Bimbo* (pagina 127) sono notevolissime e rivelano, di per sè sole, la potenza artistica, sia pure non rivoluzionaria, del giovane Poeta siciliano.

Io credo una cosa del tutto diversa il meccanismo metrico della versificazione libera che si dovrebbe inaugurare, con un bel gesto, fosse pur detto anarchico, nel Paese delle terzine e dei sonetti. Certe forme intermedie, caro e valoroso De Maria, non hanno, forse, tutto il merito innovatorio che vi figurate. Poichè in questo genere di battaglie non è ammesso che si militi al centro. Bisogna stare o ad un'ala o ad un'altra.

Il *futurismo* di cui le diane già squillano ci chiama ben oltre, e voi siete ben degno d'inoltrare!

*Il Vento*, ad esempio è una lirica che, pure richiamando qua e là, qualche influenza metrica latina (l'esametro come l'endecasillabo sono dei grandi compromettitori della ispirazione poetica liberista) riesce a dare una misura evidentissima del valore musicale di questo Poeta e, spesso, porta quegli elementi polifonici che sono essenziali in una Poesia la quale non deve essere più Canto, intendiamoci bene, ma Sinfonia.

Il De Maria è un musicista, oltre che un Poeta? Questo non lo saprei ben dire, ancora.

La *Leggenda della Vita* è spesso più scultura e pittura che non musica.

Non ho ancora bene capito se quest'Uomo sappia anche come e perchè si ragioni e si parli col linguaggio dei suoni. Se

non lo sapesse con precisione, ben difficilmente egli potrebbe divenire il *Poeta libero* ideale.

Tuttavia, questo suo primo sforzo non è privo di bellezza e di eroismo: e noi dobbiamo essergli profondamente grati.

Non sempre necessario che una ispirazione poetica ci venga da un gorgo strumentale di Brahms o di De Bussy. Basta *una buona fanciulla che se ne vada, per sempre:*

Ecco, e quest'è l'ultimo giorno. Guardami  
negli occhi, fissamente  
senza turbarti: diciamoci  
addio guardandoci negli occhi.  
Il tuo inconsapevole *amore*,  
la fiamma che t'arde in fondo del *cuore*  
ignota a te stessa, lontano  
da me s'estinguerà, forse,  
senza violento *dolore*  
Addio. Come sei *bella!*  
come sei mite! La mia  
passione che ieri  
era estinta, rinasce con un impeto  
di dolcezza *novella*  
ora.... oh sì, solo ora!  
.....  
Tu forse andrai sposa

ad un giovanotto a la buona  
che qualche volta ti farà rimpiangere  
i sogni tuoi di fanciulla....

Vedete la tendenza al rimare?

Istintiva, comprendo. Ma, forse, da evitare. E il tono del componimento pieno di verità. Ma io preferisco, allora, le forme schiave di *Nostalgia d'oriente*, di *Le pampas*, di *Tigre della Gungla*, nello stesso Volume. Se la forma libera non è sostenuta da un altissimo concetto e giustificata di un'esplosione magnifica di spasimi, minaccia di far apparire sciatto e comune il componimento.

Questo è il mio parere, senza *preconcetti* di persone e di scuole.

A Federico De Maria un saluto ed un augurio.

La sua Sicilia, la sua isola sacra, ha perduto migliaia e migliaia dei fortissimi figli.

Egli rimane a riassumere ciò che di una terra, per sfacelo di cataclismi, non giunge a morire.

Lo spirito pervigile, la bellezza del Canto e dell'Idea.

Grande simbolo, grandissima luce in cima al cammino.

O Poeta di Sicilia, ascendete la vostra Etna senza titubare!

*Paolo Buzzi.*

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE NELLE EDIZIONI DI "POESIA",:

# LE RANOCCHIE TURCHINE

di ENRICO CAVACCHIOLI

col Manifesto del Futurismo

L. 3,50

# ENQUÊTE INTERNATIONALE SUR LE VERS LIBRE

et Manifeste du Futurisme

3 fr. 50



(Disegno di UGO VALERI)

## ROBERTO BRACCO

È anche poeta.

Di versi ne ha scritti molti in vernacolo napoletano, e tra breve, raccogliendoli in volume, li ridarà in patrimonio ai suoi concittadini, che non hanno ancora dimenticato le strofe appassionate di *Comme te voglio amà*, ed altre canzonette, ove lo scoppietto vivido dell'arguzia illumina a sprazzi certe ali di pensiero che ci passano sopra fugaci. Artista essenzialmente soggettivo e aristocratico, egli, più che dar vita ideale a sentimenti di popolo, esercita nei suoi versi vernacoli l'ironia ed il motteggio di una *canaille* tutta personale, o — non di rado — li contorce tra le tenaglie di un raziocinio sottilmente paradossale. In lingua italiana ha scritto ultimamente un poemetto eroicomico per musica: "*Pulcinella innamorato*,, in cui pur non manca qualche ottava ben tornita. Ma non per ciò ho detto poeta Roberto Bracco. Di questo e di quelli egli ride, consapevole che ben altro gli dà diritto all'altissimo nome.

Se nobilmente sentire e nobilmente i sentimenti manifestare in finzioni d'arte, se trarre dalla realtà quotidiana immagini di bellezza che trascendano i limiti di ciò che si è convenuto chiamare verità, se esprimere dall'anima e dal cervello creature di vita, che vibrino in tutte le umane fibre idealità di pensieri e di affetti, se la maternità, l'abnegazione, il sacrificio corporale e spirituale sono ancora e sempre saranno la poesia della vita e la vita della poesia, Roberto Bracco è indiscutibilmente poeta.

Qualità che la critica gazzettiera gli ha troppo a lungo negata, ma che credo sia ormai tempo di rendergli, perché gli è dovuta.



Spirito naturalmente beffardo, caustico, mordace, ironico, umorista, paradossale, egli, novellatore e *causeur* e critico già sperimentato e approvato, all'inizio della carriera teatrale parve indugiarsi con compiacimento in un genere di commedia brillante e satirica, comica nell'espressione e fustigatrice spietata di umane debolezze nell'essenza, in cui il paradosso è veste che cela verità brucianti e il sarcasmo è spesso spuntato da un sorriso di umana indulgenza. Di quel tempo ci resta un capolavoro: *Infedele*, che unanimità di giudizio a ragione ritiene commedia tra le più belle e vitali del teatro contemporaneo, e che, non meno a ragione, credo il Bracco debba odiare per aver la fama luminosa di quella lasciato nell'ombra altre sue opere, che rivelano più nutrite virtù di pensatore e di poeta.

In quella sua giovinezza ancora scomposta e disorientata egli fu un nomade dell'arte — " Il sistema è un limite alla verità, un vincolo alla libertà „ — avea sentenziato giustamente Ferdinando Martini. Roberto Bracco non volle seguire alcun sistema, non volle appartenere a nessuna scuola, confutazione vivente a coloro che si ostinano a voler guidare gli artisti per l'unico sentiero di salvezza che vede la lor miopia ereditaria. Non volle essere nè classico nè romantico, nè verista, nè simbolista; ma fece ad ora ad ora delle punte negli orti conclusi del simbolismo e del classicismo e delle escursioni più o meno lunghe nei regni vasti del romanticismo e del verismo. Andò innanzi, senza guida, ma non senza meta, un po' sbandato ma sempre consapevole del proprio vagabondaggio e vigile su le proprie intenzioni, come a provare ed esercitare le forze alla prossima ardua fatica. Fu un bene, fu un male? Fu un bene: egli uscì fortificato da questo allenamento e più sicuro di sé: il tempo perduto nell'esercizio salutare seppe ben presto riguadagnarli in spazio su la via che presto trovò essere la sua.

Volle, così, e seppe essere un innovatore. Dopo gli ultimi fornicamenti del più rancido romanticismo con la più grottesca franceseria sardouiana, tra i primi palpiti vitali — e vigorosamente vitali — del verismo, egli, sollevando gli occhi alla vasta ombra titanica, che dagli orizzonti polari si ergeva di contro al sole meridiano, volle e seppe innovare da noi il dramma di idee (*Il diritto di vivere*, ecc.) Logico sottile e penetrante, paradossale e profondo, creatore meditativo, egli lanciò dalla ribalta nella platea la scintilla della discussione, e, na-

scosto dietro le quinte, giocondamente si compiacque al vampeggiar dell'incendio.

Ho coniugato i verbi al passato remoto, potrei coniugarli al presente. La discussione vivace, animata, tempestosa talora, è natural corollario a tutte le opere del Bracco. Egli prosegue per la diritta via, ormai sua, con giovenil lena immutata e con più sicura padronanza dei propri mezzi. S'ingannerebbe chi volesse vedere, negli ultimi anni, una deviazione nell'opera e nell'ingegno di Roberto Bracco. Non è deviazione; è soltanto un atteggiamento diverso, direi quasi un più ampio e necessario svolgimento del suo complesso temperamento d'artista: artista di pensiero e di sentimento. Così il dramma di idee, senza cessar di esser tale, s'è approfondito e slargato e spiritualizzato in dramma d'anime: d'anime muliebri in singolar modo, che l'autore fa vivere in un atmosfera superiore di verità e di ideale. Roberto Bracco ha fraternizzato con Maurice Donnay.

Dramma di idee e dramma di anime si fondono insieme nelle opere ultime del Bracco, son la stessa cosa. Egli scende nel mistero dell'anima, ne svolge tutte le pieghe, ne sconvolge gli strati remoti, vi penetra dentro, con insistenza che è febbre, con tenacia che è spasimo, ne trae profondità di affetti e idealizzandoli nel suo congegno cerebrale li rivela alla folla del teatro nelle loro essenza e forma più che umane. E però certa critica ha chiamato creature d'eccezione le persone del teatro di Roberto Bracco. La critica ha in ogni tempo un patrimonio di frasi, in parte ereditato, in parte acquistato di proprio; anzi il suo valore può commisurarsi su la ricchezza di tal patrimonio: la su riferita è frase acquistata oggi. Ma chi saprebbe dire qual'è, nella vita, la regola?

E non è forse verità l'ideale? E non è forse vita la poesia? Poeta è Roberto Bracco, poeta quando esprime dal cuore limpidi rivoli di sentimento, poeta quando punta nell'azzurro le aspre solitarie vette del pensiero, poeta quando penetra negli abissi delle anime; allor che ci stringe la gola in un singhiozzo alla tristezza preveggen- te e all'abbandono di Nunzio, il cieco suonator di violino, (espressione fisica e simbolica del dolore che non ha sollievo di lacrime e della miseria che non ha lenimento di amore), allor che ci trae a meditazione su la follia materna di Claudia di Montefranco, su l'olocausto di Giulia Astunni, su l'esulcerazione e la perfidia vendicatrice di Nellina; e quando scrive *Tragedie dell'anima* e *La piccola fonte* —

questa, a parer mio, l'opera meglio sentita del Bracco, quella l'espressione più perfetta o compiuta dell'arte sua — e quando scrive *il Trionfo*, commedia che culmina solitaria nella linea ascensionale dell'opera bracciana: lavoro, nella essenza, di alta poesia che per sua virtù inalza a maggior nobiltà di stile la forma, qui più che altrove studiata; poesia di verità e di umanità, poesia di amore e della giovinezza, un inno alla vita, che Nora e Giovanni cantano a coro concorde, che il buon Ziegler sospira in rassegnazione, e che alla fine anche Lucio è tratto a cantare, Lucio, il sognatore della comunione spirituale, l'utopista dell'irrealizzabile.

\*  
\*\*

L'autore di queste tre opere di pensiero e di sentimento, di verità e di poesia, è ancora giovane. Giovane di corpo e d'animo, egli porta nella vita e nell'arte, nell'azione e nella meditazione, tutto l'entusiasmo, tutto l'impeto gagliardo, tutta la passione degli anni primi. Ai giorni di vigilia e di ansia e di segreto tormento, parrebbe che il trionfo avesse dovuto sostituire una serenità calma; invece questo spirito irrequieto ama ancora ritemprarsi nella lotta. Lotta di odii e di amori.

Molte cose odia Roberto Bracco. Odia la consorzeria letteraria. Mentre l'opera ferve nella metropoli lombarda, ove vaneggia la febbre della modernità e i petti ansimano di notorietà e di guadagno, di fama intellettuale e di speculazione mercantile, egli si apparta solitario nella vasta indolente città meridionale, e pertinacemente lavora in conspetto a questo perenne riso di cielo e di mare, che meglio consiglia la improvvisazione gioconda e scapigliata del ditirambo, anzi che la meditazione silenziosa e laboriosa.

Odia il giogo della platea. Mentre l'odierno artefice di teatro, attratto, riluttante o condiscente, nel gorgo micidiale dell'affarismo, piega il suo ingegno a vil lusinga e a basso solleticamento dei gusti plateali, il Bracco vuol dominare, non esser dominato. L'Italia del nord è coalizzata contro di lui? Egli vuole imporsi all'Italia del nord. Milano gli fischia i *Fantasmi*? Egli vuol trionfare di Milano con *Nellina*. Ma il trionfo non è ancora pieno. Altre opere occorrono per infrenare le bizzarrie di un pubblico così recalcitrante che lo ammira e lo fischia, lo proclama primo commediografo d'Italia su le riviste ed aspramente lo attacca sui quotidiani. Egli prepara nel silenzio altre opere.

Odia l'*auto-réclame*. Al bel costume di annunciare i propri lavori quando ancora sono nel primo periodo di gestazione, di gridarle compiute quando si è pensato a pena il titolo, di sbrandellarle a scene su per le gazette, subito che cominciano le prove in teatro, Roberto Bracco non sa adattarsi. La prima rappresentazione di un suo dramma non è preceduta da nessuna processione di soffiotti chierichetti, che reggono la torcia innanzi all'idolo di argento o di cartapesta. Giunge così improvvisa, ma febbrilmente attesa. Con tale austera dignitosa scaltrezza l'autor drammatico riesce a meglio far convergere su la propria persona lo sguardo avido del pubblico.

Ma anche molte cose ama Roberto Bracco. Ama l'arte sua, ama la nobiltà e la austerità del lavoro, ama le virtù e le aspirazioni e i diritti della donna, che hanno in lui il più simpatico e convinto assertore, ama i giovani.

E i giovani lo amano e lo seguono. La via, che egli ha segnato di un solco profondo, è sparsa, sul principio, di molte ed ampie orme giovanili.

*Libero Ausonio.*

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

# N E L L I N A

di ROBERTO BRACCO

*Nel terzo atto di questo dramma, Roberto Bracco ha concentrata la sua idea coi mezzi ch'egli predilige.*

*GIGETTA, la madre di NELLINA, vive la sua ultima ora — la sua ultima ora di strazio e di vergogna — in una mala casa. Ella ha chiamata a sè NELLINA, che, concepita involontariamente per la violenza d'un bruto, era stata da lei gettata via e poi invano adorata in un pentimento timido, silenzioso, tardivo e inefficace. NELLINA, come la sua madre ignorata e maledetta, ha trovato in un uomo abietto, personificazione di tutti gli egoismi maschili, la forza malefica della dominazione corruttrice e spietata. Ma la piccola donna, che una madre brutalizzata dalla mascolinità violenta ha abbandonata alla medesima cupida ed esiziale mascolinità, credendosi capace d'elevarsi a simbolo della vendetta femminile, s'è messa a compiere questa ipotetica missione contro gli uomini che ha incontrati sulla sua strada. Ella ha voluto, per una inconscia gentilezza nascosta nel suo animo inasprito, risparmiare GIACOMO, il giovane purissimo, l'uomo eccezionale, che sognava di redimerla e di condurla verso la virtù; e intanto, per risparmiarlo, si è crudelmente distaccata da lui costringendolo a soffrire e facendone una vittima: l'unica vittima, forse, della sua vana esaltazione vendicatrice.*

*(I pochi uomini che amano d'un amore nobile scon-*

*tano i peccati e le turpitudini degli altri. Questo è il concetto dell'autore.)*

*GIGETTA, nella casa bieca, dove il turbine della sua vita l'ha trascinato, vuole mostrare a NELLINA l'orribile agonia. La sua estrema speranza è che questo pauroso spettacolo possa farla indietreggiare e possa convincerla della inanità di quei ribelli tentativi di vendetta. Ella vagheggia di rivelarle finalmente d'essere sua madre per morire perdonata. Ella vagheggia di poterla affidare a GIACOMO, che ancora l'ama e l'aspetta. Nella casa bieca, si uniranno in una sola figurazione scenica la vita di GIGETTA e la vita di NELLINA, le quali, insieme, si sottrarranno alle ombre della nauseante e funesta cupidigia maschile. A traverso un'altra piccola corrotta, a traverso un'altra piccola femmina disgraziata — ESTER —, nella casa bieca riappare il fantasma del Maschio. Non è il fantasma d'un individuo: è il fantasma d'un tipo: è il fantasma dell'avvelenatore: è il fantasma della brutalità maschile che impresse la marca della prostituzione nell'anima di GIGETTA e in quella di NELLINA.*

*Questo terzo atto è, dunque, la sintesi poetica della significazione del dramma. È fatto di segni e di trasparenze, che possono sfuggire all'occhio dello spettatore e di cui raramente il palcoscenico italiano consente la riproduzione esatta.*

N. d. R.

## ATTO TERZO

È una stanza di aspetto squallido: piccola, polverosa, male ammobbigliata, con le pareti di un colore piuttosto fosco. I mobili — un cassettone, un armadietto, un lavamano — son roba vecchia. C'è, a destra, un letto umile. Qualche altra sedia qua e là. — Una poltrona sdrucita, quasi nel mezzo della stanza. — Verso il lato sinistro, un tavolino con sopra un po' di carta, un calamaio, una penna e un lume a petrolio. Sul cassettone, qualche fiala, qualche pannolino. — Alle pareti, qualche oleografia sbiadita. — Due porte nella parete di fondo, a molta distanza l'una dall'altra. Tutt'e due queste porte danno in un corridoio oscuro. Alla parete sinistra, una finestra chiusa. E' notte. Il lume è acceso.

## SCENA PRIMA

Gigetta, poi Ester.

GIGETTA — *(in una modesta vestaglia bianca, è adagiata nella poltrona, col capo arrovesciato sulla spalliera.)*  
*(Un orologio interno suona le cinque.)*

GIGETTA — *(seguendo i rintocchi, li conta:)* Uno... due... tre... quattro... cinque... *(Pausa.)* Non viene! *(Pausa.)* Se potessi mandarle un'altra lettera... un'altra lettera più chiara, più urgente... *(Si leva. È diventata sottile, diafana. Ha il viso magro e bianchissimo, gli occhi più grandi nelle orbite disseccate. Cammina come una sonnambula. — Giunge al tavolino. Siede. Prende e intinge la penna, e su di un pezzo di carta che è lassù, la fa scorrere lentamente, pronunziando, lievi, le parole che sente e che scrive:)* « Non ritardare più, Nellina... Tra qualche ora, sarà l'alba... Pensa che sono in una trista casa, dove... anche la morte... non vuole entrare che di notte... Pensa che se ritardi ancora, essa arriverà prima di te... e io morirò sola sola. Capisco che il trovarmi già finita... non ti impedirebbe di darmi un bacio... Ma io... non me ne accorgerei... e non ne avrei nessuna gioia... » *(Le dita restano inerti. La penna cade sulla carta. Ella, con le braccia penzoloni, gli sguardi nel vuoto pronunzia queste altre parole che il suo cuore le suggerisce e che la sua penna non deve scrivere:)* « Vieni a mamma tua, Nellina... Io ti aspetto per dirtelo, in questa notte di addio, che sono la tua mamma... Vieni a saperlo... Vieni a perdonarmi... »  
LA VOCE DI ESTER — *(con falsa infantilità scherzosa e rumorosa)* Zia Fanny, zia Fanny! Io me ne scappo!...

UN'ALTRA VOCE FEMMINILE — *(un po' vecchigna e comicamente autorevole)* Ester! Non ti muovere di qua, ti dico!

LA VOCE DI ESTER — È pazzo! È pazzo!... Io ho paura dei pazzi!

L'ALTRA VOCE — Ma dove porti la pelliccia e il cappello del signore? Sono scherzi di maleducata! Hai inteso?

ESTER — *(entra dalla porta a sinistra. È una donna giovanetta, che ha le guance e le labbra tinte di rossetto, i capelli arricciati e pettinati con soverchia ricercatezza. Indossa una vestaglia cilestre piuttosto sciatta e breve, che lascia scoperti i piedi, stretti nelle scarpine di pelle colorata. Porta sopra un braccio una pelliccia maschile e in una mano un elegante cappello duro da uomo. Ella è, evidentemente, un po' brilla. Ha gli occhi scintillanti. Le parole le sdruciolano dalla bocca. Entra ridendo:)* Ah ah ah ah!... Com'è ridicolo! Se tu vedessi, Gigettona!... Trema dal capo ai piedi... Non si regge più sulle gambe... E poi, appena Elviruccia e io gli facciamo l'occholino, si elettrizza e farnetica che sembra davvero un pazzo!... Elviruccia lo ha chiamato: « Vecchio lupo rammollito!... » *(Ride)* Intanto, ohè, il lupo rammollito... è spendereccio... *(Col pollice e con l'indice di una mano accenna ai quattrini.)* Ha perfino fatto comperare una bottiglia di « Cognac Tre Stelle »... E come beve!... Ma, saperlotte!... ha voluto per forza darne a bere anche a me... e sono diventata... alquanto rammollita anch'io!... *(Le si accosta molto e abbassa la voce:)* Vuoi che te ne porti un bicchierino di nascosto?

GIGETTA — *(l'ha sogguardata sinora con uno smarrimento malinconico e pietoso. Ma, all'avvicinarsi di lei, ha una sensazione tra di nausea e di spavento. Le risponde, nondimeno, con bontà:)* No... ti prego... lasciami stare...

ESTER — Ma perchè?!... Sono venuta apposta per farti distrarre... Guarda, guarda che copricapo forastiero!... *(Mostra, a rovescio, il cappello che ha una nitida fodera bianca.)* Guarda che sfarzo di pelliccia!... Aspetta che me la voglio godere un po'... *(Mette il cappello a terra e infila la pelliccia)* Nei nostri paraggi ignobili, non era mai comparso un animale con questo bellissimo pelo indosso. *(Cacciando le mani nelle saccocce, le dice in confidenza:)* Fu un am-

miratore di Zia Fanny quando lei faceva la mima nel ballo "Amor,, e se la intendeva con Adamo... Epoca remota!... Adesso, poveraccia,... se non avesse inventate delle nipotine... addio Adamo!... (*Cavando da una saccoccia un grosso portasigari di terso metallo bianco e pesandolo sulla palma della mano*) Saperlotte, che valigetta d'argento! (*Lo apre e ne tira fuori un'avana dalla fascetta lucente.*) Gigettona, ne avrai visti tu, ai tuoi tempi, di questi sigari di prezzo! (*Glielo mostra con ammirazione.*)

LA VOCE DI ZIA FANNY — (*più severa di prima*) Ester! Ester!...

ESTER — (*senza gridare, come se la sedicente zia le stesse davanti*) Impiccati!

LA VOCE — Ma, insomma, che stai macchinando in quel corridoio oscuro?

ESTER — (*con una mano affettuosamente posata sulla spalla di GIGETTA e con la testa voltata verso la porta per farsi sentire*) Non sono nel corridoio... Tengo compagnia alla nostra... (*Interrompendosi e abbassando il tono*) Diavolo!... Stavo per fare una brioche! (*Piano a GIGETTA:*) La zia non lo dice a nessuno che ha affittata una stanza a te... Capirai che se si venisse a sapere che in casa c'è un'ammalata...

LA VOCE DI ZIA FANNY — Subito qua. Obbedisci!

ESTER — Pronti! (*Si ficca il sigaro in un angolo della bocca. Piglia da terra il cappello e se lo mette in testa, calcandolo sopra un orecchio. E con addosso la pelliccia, il sigaro in bocca, il cappello messo a sghimbescio, si avvia quasi vacillando.*) È curioso che il rammollimento comincia a prendermi le gambe come a quell'ometto lì... Ma, con la buona volontà, si va avanti lo stesso! (*Ella esce, e si ode che rauccamente grida:*) Cognac!... Absinthe!... Whisky!... (*Giunge, attenuato dalla lontananza, un prorompere di risa femminili.*)

LA VOCE DI ZIA FANNY — (*risonante di compiacenza*) Boietta! Boietta, che non sei altro!

(*Poi, silenzio.*)

GIGETTA — (*ha continuato a guardare ESTER, non più con smarrimento e commiserazione, bensì in una tetra impassibilità. Ed ora, di nuovo sola, ritorna, estatica, al suo pensiero. Rivolge lo sguardo alla*

*carta scritta e rilegge:*) " Non ritardare più, Nellina... Fra qualche ora sarà l'alba... Pensa che... (*S'interrompe. Trasalisce. Mormora:*) Una carrozza... (*Animandosi*) È lei! È lei! Deve essere lei! (*Con una energia prodigiosa, vince la debolezza del corpo. Si alza, e, protendendo le braccia, correndo alla porta a destra, oltrepassando la soglia, con un'ansia incalzante, prima a bassa voce, poi un po' più forte, chiama:*) Nellina! Nellina! Nellina!... Nellina! (*E nel buio del corridoio, si aggrappa a lei fortemente.*)

## SCENA SECONDA

Gigetta e Nellina.

GIGETTA — (*rientra lasciandosi reggere da Nellina.*)

NELLINA — (*indossa un ricchissimo mantello di ermellino. Ha nei capelli un qualche smagliante fiore. Sulla testa un velo. Di sotto al mantello in disordine, si scorge la ricchezza bizzarra dell'abito e la nudità delle spalle e del petto. Ella adagia GIGETTA sulla poltrona, avvolgendola nel suo sguardo.*) Finalmente... Finalmente ti ritrovo...

GIGETTA — Non parlare, te ne supplico prima di aver chiuso quelle porte!

NELLINA — (*chiude le due porte, getta via il velo e si slancia a riabbracciare Gigetta.*) Gigetta mia cara, Gigetta mia cara! Quando verso le quattro sono tornata a casa e ho lette le poche parole con cui tu mi chiamavi, m'è parso che, nelle ore passate stanotte fra la solita spensieratezza mentre tu mi aspettavi a mia insaputa, io avessi commesso il mio più cattivo peccato! Che odio ho avuto per me, Gigetta, e, anche, come ti ho rimproverata di esserti nascosta per tanto tempo! Io non avevo più a chi rivolgermi, non sapevo più dove cercarti!... Tu eri sparita da un momento all'altro, senza lasciare traccia di te, come sparisce un'ombra... Perché, perché ti sei nascosta così?

GIGETTA — Non te l'avevo forse avvertito che mi sarei nascosta se mi fossi ridotta al punto di non poter rifiutare i tuoi soccorsi?

NELLINA — La più incomprensibile, la più strana di tutte le cose strane che mi hai sempre dette!

GIGETTA — Io dovevo evitare a qualunque costo la tentazione di lasciarmi soccorrere da te; e credo che poche donne, nelle condizioni mie, non avrebbero sentito lo stesso dovere. Ma... a quali atrocità mi sono piegata!... Non parlarti, non udirti, non vederti più... ed essere costretta a insozzare il mio dolore strisciando ancora, con la morte alle spalle, nella muffa del vizio! Che cosa funesta, Nellina! Che abiezione! Che orrore!

NELLINA — (*stringendosi a lei*) No, non pensarci, non pensarci, ora! E non farmici pensare! Mi metti addosso come dei vermi!

GIGETTA — Tu non puoi immaginare neppure vagamente ciò che io ho provato! Del male che mi prendeva il petto io mi vergognavo non meno di quanto ne soffrissi, perchè capivo che la consunzione mi rendeva ogni giorno più misera, ogni giorno più brutta... E mi rifugiavo nel buio della notte... E la luce dell'alba mi avvilita anche più dell'offesa che era passata sulle rovine della mia persona!

NELLINA — (*stringendosi sempre più a lei, dolorosamente*) Ed io ero nel lusso, Gigetta, e ridevo, ridevo, ridevo...

GIGETTA — Ridevi, come ho riso io alla tua età!

NELLINA — Ma io avrò il coraggio del suicidio se da questi medesimi tormenti inauditi sarò minacciata! (*Si allontana un poco, tutta vibrante, e siede, guardando ancora con la mente il quadro orrido che ella s'è visto comporre dinanzi*)

GIGETTA — (*con riluttante dolcezza*) E stato più grande, credimi, il coraggio... di non voler morire. E questo coraggio io l'ho avuto... (*indugiando nella reticenza*)... per te.

NELLINA — (*si leva con una scossa di sorpresa. Poi, attonita, le chiede;*) Per me?!

GIGETTA — (*nell'alternativa della speranza e del timore di essere indovinata*) Di che ti meravigli?

NELLINA — (*trasognata*) Non so... Stanotte, più che mai, mi sembra che ci sia qualche cosa di straordinario, qualche cosa di prodigioso in tutto quello che accade tra noi. E il pensiero che per me tu non ti sei stancata di vivere nella più crudele mortificazione mentre perfino m'impedivi di soccorrerti,

mi trasporta addirittura fuori della vita... Io ti vedo come in un mistero, come in un sogno.

GIGETTA — (*sovraeccitandosi*) Ma io, al contrario, voglio che questa notte tu mi veda nella realtà di una colpa, che non hai mai sospettata! Nulla di prodigioso! Nulla! Nulla! Non illuderti più, Nellina! In tutto quello che accade tra noi due non c'è che un rimorso: un rimorso perenne, un rimorso crescente: il mio rimorso!

NELLINA — (*spaventata e teneramente soccorrevole*) Il rimorso di che, Gigetta? Spiegati!

GIGETTA — (*levandosi freneticamente*) Io sono stata una di quelle madri mostruose che meriterebbero di essere bruciate vive!

NELLINA — (*vivamente perplessa*) Tu avesti una creatura?!

GIGETTA — Sì, ebbi una creatura.

NELLINA — E che ne facesti?! Di', parla: che ne facesti?!

GIGETTA — ... Avevo ceduto alla violenza feroce di un vile... Quando la bambina mi nacque, io era una piccola belva, senza amore, senza coscienza... Non l'amavo, non mi pareva mia...

NELLINA — (*interrompendola con un accento di furore orribilmente minaccioso*) E tu l'abbandonasti?! Tu fosti capace di questo delitto che è il più iniquo dei delitti?!

GIGETTA — (*atterrita da quell'ira inesorabile*) No... Ascoltami... Ascoltami...

NELLINA — (*con un grido selvaggio*) Toglierla dal mondo, piuttosto che abbandonarla!

GIGETTA — (*spalanca gli occhi in un terrore di istantanea chiaroveggenza. Poi chinando la fronte, con ribrezzo e raccapriccio, stentatamente balbetta*) ... Io... difatti... la tolsi dal mondo. (*Come abbattuta da un peso enorme, cade sopra una sedia.*)

(Breve pausa).

NELLINA — (*accigliata, cupa, truce, ma placata*)... In tal caso la tua coscienza — è vero — non può non essere divorata dal rimorso, ma lei, intanto,... fu messa in salvo.

GIGETTA — No, perchè io l'ho sempre riveduta nella tua persona... Dinanzi ai miei occhi, ella rivive in te. (*Scendendo in ginocchio*) Calpestami, schiacciarmi, maledicimi... Fammi tutto quello che mi faresti se tu sentissi di essere lei!

NELLINA — (*sopraffatta dalle sensazioni più diverse, invasa da una commozione complicata*) Ma che dici?! Che dici?! Alzati subito! (*La prende, la solleva, la mantiene serrata fra le braccia.*) Ti pare possibile che io voglia maledirti? Ti pare possibile che io voglia giudicarti?!.. Questa tua allucinazione di madre, che dura da tanto tempo e che mi spiega la tua tenerezza, la tua umiltà, i tuoi scrupoli, i tuoi sacrifici, mi ha fatto per lo meno comprendere che anche una donna come noi può alimentarsi di bontà e di amore. Tu hai carezzato il mio cuore come si carezza un bambino sordo e muto e, facendo così, gli hai dato, a poco a poco, l'udito e la parola. Io ti sono riconoscente, Gigetta, io ti copro di benedizioni, e, giacché tu rivedi in me la figlia che volesti perdere, ciò che io ti dico dovrebbe bastare, se non altro, a liberarti dal tuo cilicio.

GIGETTA — Non basta, non basta! La tua indulgenza è un dono generoso che tu mi fai, e io me lo prendo con devozione... Ma non ho ancora ottenuto lo scopo per il quale volli avere la forza di vivere... e non posso ancora morire tranquillamente vicino a lei... e vicino a te. (*Si distacca e ricasca sulla sedia.*)

(*Un silenzio.*)

NELLINA — (*sedendole accanto, le si curva all'orecchio amorosamente*) Che altro vorresti che io ti dicessi?...

GIGETTA — (*la contempla, la osserva, la carezza, trattene le lagrime*)... Queste perle che hai al collo... Questo ricco mantello... (*Poi, ritira la mano e abbassa il capo scoraggiata.*)

NELLINA — (*Si drizza con lentezza e, cautamente, alle spalle di lei, si toglie il filo di perle e il mantello e fa scivolare l'uno e l'altro sopra una sedia. Indi si turba per la nudità audace del seno. Prende il velo che aveva sul capo, vi si avvolge per nasconderla e resta tuttora indietro in atto di trepida umiltà.*)

GIGETTA — (*chiamandola ad un tratto, paurosamente:*) Nellina! (*Erge il torace, contrae le linee della fronte, dilata gli occhi resta in ascolto.*)

NELLINA — (*avanzandosi*) Che hai, Gigetta?!

GIGETTA — Non senti?

NELLINA — (*per rassicurarla*)... Un rumore di passi... Qualche voce... Saranno le persone di casa.

GIGETTA — (*misteriosamente*) Lo sai che casa è questa?

NELLINA — E che temi?

GIGETTA — Di là... c'è un uomo orribile...

NELLINA — Ma tu non devi temerne.

GIGETTA — (*con gli occhi straordinariamente aperti e fissi*)... Egli... si trascina fra quelle donne... Ha le mani tremanti, che offrono... Ha le labbra livide, che chiedono... Ti cerca, Nellina! Ti scorge... Ti vuole... (*Con un grido*) Viene a prenderti! (*Afferandola tutta rapidamente e difendendola, quasi che, difatti, l'uomo fosse entrato avido e rapace*) Ah no: questa no! (*Pausa*) (*Indi, tenendola ancora stretta*) Si allontana... Giunge alla porta di scala... (*Pausa*) Se n'è andato.

(*Si ode nel silenzio il rumore di una porta che si chiude pesantemente.*)

NELLINA — (*ha un sussulto.*)

GIGETTA — Hai visto che ti ho difesa?

NELLINA — (*come convinta*) Ho visto. (*Si drizza e resta immota, in un atteggiamento d'ipnotizzata, con sul volto i segni di una veggenza estatica.*)

GIGETTA — (*in un tono segreto di paura e di ambascia incalzante*) Ma quando, tra breve, io non potrò più difenderti, egli ritornerà.. E ritorneranno gli altri che sono come lui... E tu non vorrai respingerli, e continuerai a credere di compiere così la tua vendetta, continuerai a non vedere che essa ricade sulla tua testa, continuerai a ridere, a ridere, a ridere..... (*Scoppia in singhiozzi.*)

NELLINA — (*in una profonda crisi di lacrime*) Non riderò più, Gigetta!

GIGETTA — (*irritandosi*) Tu?!

NELLINA — Sì, io piango, io piango! Per la prima volta piango, perchè con te mi addoloro, con te mi pento, con te, oramai, non desidero e non cerco che un poco di riposo.

GIGETTA — (*in una suprema emozione di giubilo che esaurisce le sue forze*) Io lo trovo, finalmente! Io lo trovo in questo tuo pianto, che ho voluto aspettare e che è, per te, il principio di una vita purificata!

NELLINA — (*piangendo*) Di un'altra vita infelice! Di un'altra vita senza rifugio!

GIGETTA — *(sfinita)* Non è vero. T'indicherò io... il rifugio... e forse..... la felicità. *(Ha un gesto di sosta).* Adagiarmi sul letto... e dammi dell'aria...

NELLINA — *(la sorregge fino al letto e ve l'adagia delicatamente. Poi apre la finestra).*

*(I primi riverberi dell'alba invadono la stanzetta).*

GIGETTA — Anche l'alba?... *(Ravvivandosi)* Tutte le grazie, Nellina! È la nostra festa, è la nostra festa, e diremo ancora tante cose belle! Vieni qua, vieni qua.....

NELLINA — *(smorza il lume, raccoglie il mantello, e si accinge a stenderlo sul corpo di GIGETTA.)*

GIGETTA — No, non coprirmi con questo mantello!...

NELLINA — *(si arresta, ha un brivido, lascia cadere il mantello a terra.)*

GIGETTA — *(per dissimulare il significato del suo rifiuto)* Non ho freddo, *(E implora:)* Accostati...

NELLINA — *(si accosta al capezzale, s'inginocchia, posa una guancia sui cuscini, sicchè la sua testa sfiora quella di GIGETTA).*

GIGETTA — *(si volta tutta dal lato dov'è NELLINA e, con soave intimità, le susurra:)* Hai più avuto notizie... di Giacomo?

NELLINA — Notizie di Giacomo?!.... No.

GIGETTA — Io sì, perchè... un giorno... mi recai da lui.

NELLINA — ... Era lontano?

GIGETTA — Non troppo lontano.

NELLINA — Era... solo?

GIGETTA — Tutto solo, in una casetta di campagna.

NELLINA — Ti ricevette male?

GIGETTA — Io m'inginocchiai sulla soglia... e lui mi sollevò fra le sue braccia... come tu hai fatto poc'anzi.

*(La voce di GIGETTA si va spegnendo.)*

*(NELLINA ha la bocca chiusa che quasi combacia con la bocca di GIGETTA e ne respira l'alito.)*

NELLINA — E poi?

GIGETTA — Poi... parliamo di te.

NELLINA — *(subito)* Che disse?

GIGETTA — Le sue prime parole... furono queste: “ Quando voi, Gigetta,... avete bussato .. alla mia porta, .. io... non so perchè,... ho creduto che fosse Nellina... ,,

NELLINA — *(si abbandona nuovamente al pianto: a un pianto sommesso di dolce effusione.)*

GIGETTA — “ Qui... in questa pace — egli soggiunse —... io,... qualche volta,... la chiamo a nome, sottovoce,... come se ella fosse.. nella stanza accanto..... ,, E mi disse di più..... Mi disse... *(Il languore vince la sua voce; ma il suo pensiero continua a parlare.)*

*(Si odono appena, in un ritmo piano, i singulti di NELLINA.)*

.....

IL SIPARIO CADE LENTAMENTE.

*Roberto Bracco.*

NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.

POESIA ne publie que de l'inédit.



# L'ÉMOTION NOUVELLE

## PROPOS DE FEMMES

POUR CYRILLE BESSET

Lisbé pensive: si mon agresseur était revenu, je l'aurais fait écharper. Il n'est pas revenu, j'y songe.



La vanité de l'homme est d'une candeur charmante. Quel malheur de la défriser et de leur dire: « on n'a certainement que les femmes que tout le monde peut avoir ».



Chez les abeilles, les reines n'ont pas de rois, et chez nous, on n'a que les demi-femmes.



Je n'ai pas connu d'homme dont je n'aurais pu faire quelque chose, mais ceux qui sont faits pour m'entendre, sont ceux qui se passent de moi.



La seule bonne foi féminine qui vaille: maintenir l'insécurité.



Ils devraient bien nous épargner d'avoir à leur at-  
tester des froideurs dont on est si peu sûre.



Entre les heureux et les malheureux je sais enfin qu'il ne faut plus voir même une nuance.



Les escrocs, ceux qui m'envient! Ils me volent l'é-  
motion qui m'est dûe, la seule gloire dont je veuille.



Qu'ils sont injustes ceux qui ne nous aiment pas!  
Sont-ils même polis?



Je suis le sourd qui chante pour s'entendre.



En art, on ne part du bon pied, qu'en quittant ce qui plaît.

✿  
 Il y a les beaux livres que j'aime et les beaux livres  
 que je n'aime pas. Je ne sais lesquels je préfère; je  
 reviens à ceux que je n'aime pas.

✿  
 J'écris pour l'homme ce qu'il lui faut savoir de nous;  
 mais il ne le reconnaît pas.

✿  
 Les femmes ne sont pas de mon côté. Elles ne  
 sentent pas le prix que je leur rends, par mes différences  
 hargneuses.

✿  
 Ceux qui me donneront la joie d'aimer mon dernier  
 livre, ne l'auront pas compris.

✿  
 Je n'aime que les ennemis de mon esprit. En art,  
 c'est à dire en amour, c'est la colère qui donne.

✿  
 Entre les amis et les ennemis, qu'on me montre  
 une différence.

✿  
*Propos de Lui ou d'Elle:* Moi seul suis écrasé de  
 tâches. Qu'est-ce que le voisin a jamais eu à faire?

✿  
 Tout écrivain à qui j'offre mon livre, me donne  
 envie de l'avoir écrit, autrement.

✿  
 Un seul écoute ou deux: ceux qui n'importent pas.  
 Et cependant, ailleurs, il y a de grands curieux....  
 Ailleurs.

✿  
 Oui, mais voyager, quelle moisissure, quand on ne  
 laisse rien qu'on aime.

✿  
 Un grand artiste ne sait pas mieux parler à la  
 femme qu'un autre, mais il la froisse en des paroles,  
 un peu plus incurablement.

✽

Par leur souci de se faire admettre, il n'est plus qu'une espèce d'hommes qui retrouve le ton de la conversation : il n'est peut-être plus que l'homme un peu déchu pour être tout à fait charmant.

✽

Combien le public est docile ! Pourquoi ne lui jette-t-on que des croûtes ? Je vous jure qu'il enfournerait tout, et surtout la beauté.

✽

Je ne demande pas à voir naître un Censeur de la critique ; son métier serait trop facile.

✽

Ce que nous aimons tant dans la louange, c'est qu'elle « *descend* » qui la donne.

✽

Je ne me reconnais qu'un don littéraire : c'est un manque absolu de mémoire.

✽

Que c'est difficile à faire, l'amitié !

✽

Le mariage est un crime, car il lèse deux êtres de partout. Dès lors il reprend son beau prestige cruel, qu'en secret il a toujours eu. S'il est un crime, alors commettons-le.

✽

Faisant ce que je dois, c'est à dire bien plus, je meurs de n'avoir pas fait aussi le contraire.

✽

Quel grand souci de moins qu'un bonheur poursuivi qui devient impossible !

✽

Le meilleur des amours ne console personne ; ceci posé, rien ne peut plus nous décevoir.

*Aurel.*

# IL TERREMOTO

(FRAMMENTI DEL « CARME DI ANGOSCIA E DI SPERANZA » PUBBLICATO NELLE EDIZIONI DI « POESIA »)

(Additiamo ai nostri lettori questo meraviglioso canto di GIAN PIETRO LUCINI come *uno dei primi capolavori del verso libero in Italia e come l'unica grande manifestazione del genio poetico italiano di fronte all'immane disastro nazionale*).

## VI.

Dove si arresta l'ascosa bufera,  
se smantella i pilastri monoliti,  
se fonde i graniti, se storce  
le volte millenarie,  
se abbatte le arenarie in suo cammino,  
e penetra e sconvolge e si dibatte,  
tra strato e strato composto e compresso,  
dalla diuturna fatica delli Evi?

Si riavvoltola e rota la caligine,  
s'affolta all'aquilone;  
traspare il ghigno del Dio-Terrore  
dalle membrane incrunate, lacere della Notte  
tremulo a luccicare, indi s'inghiotte,  
sformato e sgangherato,  
come un osceno sbadiglio;  
scompare, si spegne cachinno lugubre  
tra cilio e cilio, delle nuvole negre.

S'innalzano trincee; s'improvvisan fossati;  
fuma esausta la fonte  
rimbucata nel monte;  
zampilla una fontana d'acqua medica  
in mezzo al selciato:  
s'incendiano i roveti nelle forre;  
schioppettano i sarmenti raggomitolati,  
si storcono allo strazio le rame delli ulivi.

Danzan, sobbalzan le piazze;  
dondolano la torre, il campanile, i comignoli;  
si sgretola il muro, discorre  
sopra sè stesso obliquo,  
degrada, scivola liquido torrente di pietre;  
estua l'alluvione del brecciamme;  
si sfondano i tetti in un tonfo,  
ricopron le sale, i tuguri, i tesori, lo strame.

Torte ringhiere disalveolate  
vacillano sospese;  
lastre di marmo aeree

rafferman desiderii di salvezza,  
miracolo alla statica;  
s'incunean le pareti,  
risolvono impensate ragion d'ingegneria,  
mareggiano e procombono;  
rimbalza il pietrame e si sfascia.  
Tutto si rotola al bujo,  
dentro un'asfissia di polvere.

Urla, lamenti, tormenti,  
l'epilessia dell'irrefrenato,  
spasimo de' giacenti,  
panico pazzo: fuggire!  
Dal fondo preistorico, risorge il troglodita;  
è il selvaggio impotente che ripara all'inferno,  
spoglio, nudo, coperto e difeso dai semplici istinti.

Ed, ecco, in alto, quel frutto-uomo  
di cui si incinse la trave di ferro;  
s'aggrappa coll'ugne scarnate,  
penzola al vento, ludibrio alla piovra e lo sferza;  
balla col vento che va, suppliziato  
dalla speranza;... ma allenta le braccia;  
si schiaccia... il gorgo ciottoloso lo maciulla.

Ancora una volta, Meteora-Tifone  
balena intermesso Iddio-Terrore;  
arcua le lacche, ghigna, sbadiglia,  
s'immelma di sangue e fanghiglia.  
Perchè il fondo del Mare si solleva,  
rovescia l'immane marata  
scoscende la cresta spumosa ed occhiata,  
come il viscido corpo del Pitone,  
sublima ed affonda navigli e tartane;  
dilaga, travolge, confonde ed uguaglia,  
risale per fiumi improvvisi alli assalti  
innaturali di alture, racchiuso  
da dighe e da spalti scheggiati;  
rotola, ruba, ritirasi, raschia,  
ripiomba nell'alveo lasciato.  
Tutto ha con sè dalla piuma al cadavere,  
dal frusto di pane al giojello.

Gavazza la Terra e dimena il trescone,  
orribile a viver l'amore.

-- « *Io ti posseggo per sempre mia  
Principessa - Figliuola - Sicilia,  
ed esclusivamente, e in allegria;  
godi l'amor di tua Madre,  
o troppo adorata dagli Uomini ladri.  
Io ti riassorbo nella Teogonia;  
ciò che la Terra abbozza  
perfezionano l'Acqua e il Fuoco,  
valletti, a richiesta, di razza, perfetti. »*

Ma serbansi le umili cose,  
resiste il fiore.  
Le siepi di gerani vivono ancora;  
slabrano tra le frappe,  
colle boccucchie rosse,  
confortano di porpora serena,  
insistenza alla vita.  
Si sradicano i cedri e le quercie;  
ma turgide poma d'oro,  
nelli orti e nei parchi, tondeggiano,  
placide. natalizie,  
silvestre strenna a bionde puerizie;  
frutti d'intatti aranceti,  
sopra la distruzione, sarcasmo innocente,  
miti, invitanti e spavaldi.

VII.

La coppia, che dormiva il buon riposo,  
dopo il lavoro e l'amore,  
la sposa affidata allo sposo,  
ora, dorme la morte.

Il bimbo, che sognava  
côrre ai primi tepori, il domane,  
per le ajuole, narcisi e violette,  
ha colto, ne' pugnetti irrigiditi, pietrame.

L'avola pargoleggiava,  
nel breve sogno, coll'ultimo nepote:  
balocchi nuovi, desiderati  
porgeva ridendo e provocando,  
tra le graziette imperiose,  
la cara stizza al bambino:  
ella stende col braccio spezzato e il capo fesso,  
scheggia di trave ai Lemuri,  
lombi macchiati di stoffe.

Aveva vagheggiato, commossa, la fidanzata,  
tra uno sguardo compreso e una promessa,  
e vi aveva assegnato, tra il frascheggiar d'un giardino

e un poggiolo proteso come la sua fede,  
qui, la sua breve casa,  
qui, nido fresco, imbottito  
pe' baci ed i piccoli a nascere.  
Caverna d'improvviso spalancasi e s'infosca;  
la racchiude mal viva nella cripta,  
suppliziata di fame, sepolta.

Stringeva le ugne l'avaro  
farneticando favole miliardarie,  
inganni astuti e chiusi,  
fraudi sapienti e tenaci,  
spilorcerie ridicole,...  
l'ebbrezza di un bagno nell'oro,  
nudo sentire sul corpo pulsante  
le mille lingue fredde delle monete a lambirlo,  
immerso tutto, sino alla gola;...  
precipita, sprofonda;...  
il forziere si squarcia su di lui;  
soperchia il denaro, l'innonda;  
soffoca, si contorce sotto la propria avarizia,  
ne guarda la dovizia colla morte.

Cinico arguto il pezzente,  
dentro l'androne non suo. assolveva,  
tra i cenci del giaciglio, all'illusione un groviglio,  
ozii, palazzi e festini,  
abbondanza di cibi e di vini:  
mordono i denti lunghi  
mota di chiavica e sterco,  
bocconi, rotto, schiacciato.

E un vagito a rispondere a un grido:  
sugge alla mamma un pargolo  
l'ultima stilla di latte.  
Ella si schiva e si dibatte,  
rantola nell'agonia, ne aborre il contatto:....  
le labra, innocenti mignatte,  
non lasciano il capezzolo freddo e martoriato.

Per quali speranze si apriva  
il cuore in tumulto de' giovani?  
Amore. desiderii, battaglie e vittorie,  
piegare all'ingegno materia,  
foggiarne utilità;  
spronati, emularsi, la gloria  
sorprender dai lunghi capelli,  
rizzarsi, Eroi, sopra l'umanità.

Scavate picozze e picconi,  
s'immergano le pale dentro le macerie;  
zappi l'uncino dall'erpice,  
rifrugi a fondo la vanga, larga alabarda pacifica;

calcolate alla leva d'acciajo la soma,  
 bilichi al fulcro il masso e lo sollevi;  
 mordete coll'ugna e coi denti  
 sul cumulo che palpita;  
 cercate nuove agonie;...  
 codesti giovani forti,  
 questo calmo scienziato,  
 l'infermo protetto da un tetto fortuito, miracolato,  
 la cortigiana bellissima, lussuria generosa,  
 la monaca spirata coi diti in sul rosario;...  
 tutta la folla di questa città;  
 la folla delle mani che fanno, accarezzano, pregano,  
 spiegano, additano, negano;...  
 delle bocche, delli occhi; parlarono, risero,  
 mentirono, vivi, testè:....  
 la folla delle membra e de' pensieri  
 diversi, inimici, uguagliati  
 dentro l'inevitabile, promiscuo cimitero.

Eccone le pupille dilatate  
 scernere da spiragli, sotto le ciglia arruffate;  
 occhi non più umani;  
 globi emersi dall'orbita,  
 frutti viscosi e vitrei, pedunculati al cranio,  
 occhi revulsi dell'appiccato;  
 occhi disciolti in lagrime,  
 occhi vuoti e spenti,  
 occhi bruciati dal fuoco;  
 occhi che insistono nell'ultima preghiera,  
 chiamano ancora, gemono;  
 occhi pietà disilluse,  
 occhi violacei singhiozzi,  
 occhi divini, e non soffrono più, isterici, rapiti;  
 occhi di spose, di vergini, di bimbi;  
 occhi di prostituta ed impazziti;  
 occhi pervinche e asfodeli  
 calpestati sui cespiti,  
 all'alba, e svelti di sulli steli;  
 e l'occhio del vegliardo che seppe molte cose;  
 e tutti li occhi miserandi e pesti,  
 anonimi, in folla, a guardare  
 spalancati, o velati, o feriti, o sconciati;  
 e ciascun d'essi, non morto, a respirare.

E vagellar, così, come per l'uragano,  
 arbori torti al refolo in vortice —  
 le braccia infangate di sangue,;  
 dita divaricate, cianotiche foliole,  
 anular fidanzato, mignolo ingiojellato,  
 palme escoriate, convulse,  
 resto di tutto un uomo,  
 indice di una sepolta:  
 chiamano, si dimenano,

s'aggrappano alla ragna,  
 al fuscello, ad un soffio di vento,  
 all'acquazzone che scroscia e stempera la mota,  
 all'ultima illusione.

« *Morire, morire insensati!* »  
 Recusa la pigra natura:  
 testarda succhia dalla rovina  
 costanza — o radice maligna? —  
 nutrimento a sè stessa e si ostina:  
 vivere vile, feroce, insaziato;  
 vivere agonizzando, il tremendo peccato!  
 « *Bere, morire!* » singulta e mormora  
 il ferito impotente a trascinarsi;  
 morire è dono imparadisato,  
 per non soffrire più!

Ma vive il superstite ch'ode  
 respirar sotto i piedi il parente?  
 Ma vive, se chiede dimentico  
 pane pel ventre sacro ed ignobile?  
 ed acqua all'arsura? Pane!.... Un tesoro.  
 La prossima fonte è scomparsa.  
 Vivono? Fantasime!

Hanno paura di vivere.  
 — Nè vivi i fratelli rimasti,  
 ch'insidia la pazzia,  
 che l'egoismo abbrutisce,  
 che si combatton tra loro;  
 galoppiano, s'arrestano e nitriscono,  
 come cavalli all'assillo!  
 Son cenci insanguinati,  
 membra spezzate e commiste  
 tra la pietra e le incastra;  
 materia che vi si agglutina  
 di belletta, di carne e cervella.

Questo si chiama vivere,  
 se ancora si respira,  
 quando la Terra carnivora,  
 vuole amare Sè-stessa, baciando  
 nell'incesto mortale, Sicilia.  
 E queste l'ombre pallide,  
 tra l'ombre opache ed immobili,  
 larve scomposte ed urlanti,  
 apparizioni fantastiche;  
 fluttuare di camici lacerati e flosci,  
 brandelli, cuori vivi, esposti dietro le costole,  
 cuori che si svuotano, rovesciati in gola,  
 squarci, che osceni boccheggiano,  
 singulto che rompesi in bocca. —  
 Quale delirio il ritrovarsi,

sorelle madri, mariti,  
in traccia, sui ruderi scossi,  
piangere, finalmente, riuniti!  
La carogna fetente già appesta ed avvelena.

Vien la Rapina co suoi Predoni;  
fescenna e determina,  
sull'orror di natura,  
meticolosamente l'orrore dell'uomo.  
Passa la notte.

Vagheggia il suo dominio incontrastato,  
angela distituita,  
polluta d'ogni mano e d'ogni sesso,  
se ne compiace, Vampiro - Disperazione.  
Turbinano voli intorno di corvi, e gracchiano  
dentro la nebbia, su l'acque immonde,  
sopra ai roghi mal spenti:  
chiamanosi al pasto in mezzo ai carnai,  
contendono ai cani vaganti  
lacerti e putride anatomie.

Come in sua rocca forte  
convita la Morte sorella;  
accorre e ne inchioda le porte a chi bussa.  
Prefica inefficace, la Commiserazione  
ne batte colle nocche pie l'uscio.  
*« Ritorna: ... venisti assai tarda,  
lasciaci al nostro piacere silenzioso ed accorto. »*  
Scioglie i voti prolissi di cenere,  
e sorride Augusta beffarda.

VIII.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
Terra d'Italia,  
Terra precaria ed instabile,  
Terra di fuoco, avvampa:  
scuotiti, apriti, ruggi,  
muggi, sul baratro scoperto e svuotato  
del mar che ti abissa ed innalza;  
turibola soffi e pomici:  
Terra, prodigio, proclama  
la tua passione profonda;  
lagrima bragie, romba;  
affidati all'anima tua,  
da crepa, spiraglio ferita;  
esùla, esulta e fuma,  
vittimata, sull'ara,  
dà inferie di te stessa al tuo furore,  
convulsa il tuo Popolo,

spegniti dentro l'ombre.  
Oggi ti fuga ed onora ed affranca  
l'eroismo recente,  
colla indefessa temerarietà,  
ti risigilla a noi,  
ti incatena alla nostra nazionalità.

Noi ti ameremo di più, se ci è dato;  
noi ti adoriamo, così, spodestata,  
milite, artiere, sapiente,  
artista, agricoltore e magistrato.  
Prendi di noi la parte migliore,  
quanto più vuoi e ti possiamo offrire:  
noi siamo senza invidie,  
e stiamo senza timore,  
tributeremo a te tutta l'anima nostra;  
sorgeran le Città luminose e ridenti,  
popolate, frequenti. guardate in la chiostra  
delle colline, aperte in sulle rade offerenti.

Però che Italia è nostra patria viva,  
si ristaura, s'abbella e si glorifica,  
nel fluttuar de' secoli:  
con guerra lunga e tormento,  
venimmo a possederti  
verde, placida, pia,  
una, redenta, sicura,  
Patria indivisa per sempre,  
d'opere, d'arti e di biade,  
riconquistata sempre  
contro te - stessa ed i Barbari  
fatica, stimolo, premio,  
protesa volontà.  
Sta,  
sacro e tragico orgoglio!  
Baciato dal Disastro in sulla bocca,  
mostro, che sforma e sublima,  
rispondi col fervore  
alla notte d'orrore:  
si rinsalda e risorge  
nel suo grembo ferace,  
Italia, amore e dolore.  
Viva la Terra d'Italia;  
è muscolo, è carne rossa,  
spiccata da lei la sua Prole le semina  
l'ubero e vi si infossa.  
Io ti canto a rinascere come la primavera  
canto le giovani schiatte  
tornate al suolo delli avi;  
lo ripolisce e lo fabbrica.  
Canto i nuovi palazzi rizzati,  
i porti accomandati,  
il faro che segna allo stretto le vie,  
le messi e le raccolte, pacifiche, georgiche,

## POESIA

i casolari, le malinconie  
care dei vespri che calano  
silenziosi ai coltivi,  
violacei ad imbrunir di tra li ulivi.

Canto Colei che non muore mai,  
non si abolisce, s'irradica nel cuore,  
nelle membra, nelli atti, nella lingua;  
canto la Patria nutrice  
e dalle prime origini  
alle postreme età.

E canto le nostre speranze  
sul giorno lagrimato,  
se il triste fato adduggia l'Angoscia.  
Che balza il Peana e declama;  
che intona la fanfara, al clangor delle trombe,  
Il lucido avvenir riaffermato.  
Noi, che abbiamo già vinto,  
vinceremo di nuovo;  
a noi tutto è dovere,  
non piangere, operare.

Ma se il grigio Egoismo si rimbuca,  
ragno dentro i crepacci,  
a tessere la ragna,  
stacciando colla tela  
il sole, la piovra e la noja,  
vigile al volo della preda innocente,  
interessata impudenza all'agguato,  
questo si additi e maledica  
disertor, scellerato, imperdonato.

Oh, ciascuno che è nato  
sia il buon valoroso;  
dia ogni mano moneta,  
ed ogni bimba un fiore,  
ed ogni giovane un bacio,  
un canto ogni poeta,  
ogni vegliarda preghiera,

ogni bellezza un palpito d'amore;  
diano dalle glebe il grano,  
della officina il ferro,  
dalla foresta la trave,  
e tele dai telai,  
lane li armenti,  
ed il bronzo campane e mortai.

Per il fior, per il bacio ed il sorriso,  
si plachi lo strido alla strozza,  
torni il sangue alle gote, alla carezza;  
ferita fragilità s'appoggi alle spalle  
di chi la sorregge e la guida;  
ma il pianto no, quest'oggi  
bisogna lavorare.

Oh, ciascuno che è nato  
venga predestinato a riscattare,  
dalle tombe insaziate,  
vite che si dibattono e vogliono sopravvivere;  
l'amore ci sfavilli dalla faccia,  
come il sole, e la indora;  
questa è l'ora suprema  
di sapere morire e rinascere.

Operiam sulla Terra,  
sul ferro che sprizza al martello scintille,  
sulla pietra scheggiata allo scarpello,  
operiam sulla Patria.  
Ed il sangue versato?  
Fluttuan sulle acropoli gonfaloni scarlatti;  
chi accorge sulla porpora  
macchie di sangue umano?  
Convien che ognuno si rifaccia Iddio;  
egli, che dà sè stesso in redenzione,  
non riconduca l'oblio, ma l'azione.  
Stirpe grande d'Italia,  
inesausto tesoro;  
Fratelli, operiamo: al lavoro!

*Gian Pietro Lucini.*



## A L'IDEA NUOVA

O mio santo pensiero, perdona se ancora una sosta  
 inutile mi tenne sospeso nel cammino mio;  
 perdonami qualche momento di dubbio, il desio  
 di farmi udir, la vana fatica che a l'anima ho imposta.

Sian questi versi come la mia ghirlanda d'addio  
 un po' vana, di fiori dei vecchi verzieri composta;  
 come un peso ch'io gitto per liberar la nascosta  
 idea che dentro il cuore mi batte chiedendo l'avvio.

Idea che, s'io riguardo nel mio Desiderio, m'appare  
 come un luminoso, sanguigno e terribile mare:  
 e il cuor trema talora di giungerne i porti lontani.

Ma — Volontà — squarciata l'ultima nube, domani  
 io risorgerò forse, recando — fiaccola o stella —  
 a gli uomini una luce di rivelazione novella.

*Federico De Maria.*

## SERA D'URAGANO

Il cielo è nero fumo che voltola, sfiocca, imperversa  
 come a un fiato d'incendio. Corron ruote di cenere  
 per l'infinito campo: gorgi d'ocra e di fuliggine  
 si riproducono e ripercotono. Tutto fugge come a un gran fosco mare.  
 Le case impallidiscono di spasimi su le montagne,  
 mostrano i mille occhi da le palpebre chiuse. I lampi sono rosei  
 come i filari efimeri de le gambe a le ballerine  
 in passo di finale.

Le folgori son come bisce verdi o violette.

Spesso han vene di sangue a capo, a coda.

Sparve la scena de' monti lontani.

I monti attigui sono i lontani. S'opaca la distanza.

Eccoli dispariti.

Una dolomia, sola, il chiaro picco mantiene  
 alto, in un canto de la nerezza, teso.

Piovon tutte le acque, a gocce, a schegge, a frecce, a micce arse di fuoco.

Gli uccelli fuggono gli occhi accesi dei gatti saliti su le piante:  
 i gatti fuggono le spire di bragia de le folgori:

le foglie degli alberi tremano per l'Universo.

Io m'abbandono a tutti i fiumi oscuri di me stesso che straripano.

*Paolo Buzzi*

VINCITORE DEL I CONCORSO DI "POESIA,,

# Da le "RANOCCHIE TURCHINE,"

## DANZA DEL VENTRE

Femmine ignude con pupille immonde  
avidamente saltano un trescone,  
e lor mammelle sitibonde e prone  
sgonfian sul petto flaccide e profonde.

Scattano torsi e ventri si ripiegano:  
coppe sanguigne in nudità di latte.  
Sotto le ascelle la cesarie sbatte  
e le pupille in mar d'ansie s'annegano.

Il desiderio sminuetta addosso,  
ride, saltella, guizza e non addenta;

### IL GIUOCATORE EBBRO

Bisbiglia: — Bevi, cane di taverna!  
Tutto l'azzurro sembra più turchino;  
ora le stelle in cielo smeraldino  
dormono: a loro il sol fa da lucerna. —

L'uomo compiace quella voce interna,  
e beve e grida, e canta ebbro di vino.  
Cantano le campane anche al mattino  
perdute nella giovinezza eterna.

Tracanna ancora, livido, e sghignazza.  
Gioca la fame. Ride, ebete, ignaro.  
E, cieco, a un tratto, trema, e si recide

la mano, che non ha più rame, e ride  
mentre irritato dalla luce pazza  
la getta nel piattello del denaro!

vigila e ringhia, lascia e poi s'avventa  
con un urlo bramoso di molosso.

Oscenamente si avviticchia e morde  
le carni, e le martella, e le ritorce;  
anime e braccia fuman come torce;  
si tendon seni e succhian bocche ingorde.

Strani tintinni orchestra a scrosci il sangue,  
passano fasce rosse sopra agli occhi  
e sembra a un tratto, o sogno, che trabocchi  
tutta la vita dalla vulva esangue.

### LA FORCA

O forca, aperta come una finestra  
dell'ombra, in tuo silenzio ecco m'affaccio!  
Un prete passa. Gesù Cristo ha in braccio.  
Una campana dondola maldestra.

Or sento il collo che mi si sbalestra  
e irrigidisce al taglio del tuo laccio;  
mi divincolo, grido e non discaccio  
quest'angoscia mortal che m'incapestra.

Gli occhi schizzan dalle orbite sanguigne,  
e vedon sotto a me livide, ingorde,  
le case accoccolarsi in loro frotte;

mentre le stelle arrazzano rossigne,  
e la Morte che sa, falcia le corde  
e mi sprofonda nel cuor della notte.

*Enrico Cavacchioli.*

VINCITORE DEL II CONCORSO DI "POESIA,"

# APOCALISSE

*« Au fond de l'Inconnu pour trouver le Nouveau »*

CH. BAUDELAIRE.

PER F. T. MARINETTI

Filibustieri del Tempo, corriamo  
 all'arrembaggio sotto le nubi sanguinolente  
 della Fatica demente !...  
 Pierrots sdrucchiolevoli, ansiamo  
 come dynamo.  
 Acrobati stellari,  
 danziamo sul filo d'oro falso  
 del millenario lavoro terrestre.  
 Oh gnomi dalle ispide barbe gialle  
 vi opprimeremo di un rupestre  
 sogno millenario.  
 Templario distruttore  
 che aizza le polpute cavalle  
 in foja,  
 contro la Noja.  
 — Pende il nembo  
 come spada di Dàmocle a sghembo  
 sui Vulcani  
 gonfi di dyonisyaco furore.

Ed ecco il Distruttore  
 si avanza  
 con la ganza incestuosa,  
 amante briosa  
 del boja adulterino.  
 E gittano all'aria la coltre  
 del Sogno e del Silenzio  
 che gravava sui Mondi malati.  
 — Rinnovate! Rinnovate !... —  
 gridano i Secoli strozzati  
 nel nascere....  
 a la volontà che accende la mina.

L'Avvenire in fasce d'assenzio  
 sbadiglia un sorriso perverso :  
 — Chi raccoglierà le scorie  
 dell' Universo?...

*Libero Altomare.*

# RÊVE ROUGE

L'albanais pâle à la ceinture rouge ;  
Un grand portique ; un tendre soir roumain ;  
Dans la cour rose un puits verdi qui bouge  
La perche haute où brille le carmin.

Au loin le bruit des violons en fièvre ;  
Et l'homme joue avec son couteau fin.  
Le fourreau vert soyeux comme une lèvre,  
L'air du couchant léger comme une main,

Lui font revoir le meurtre qui l'enivre,  
La femme en sang et l'acier dans sa chair...  
Et sur le ciel d'airain, d'ambre et de cuivre  
L'albanais pâle et brun baise le fer.

*Hélène Vacaresco.*

## POÈME DANS LA ROSÉE

Dans ce calme matutinal où trembleraient des flûtes  
aux doigts virgiliens des bergers,  
tu reposes, île de silence et d'or rose,  
ô Capri,  
parmi tes ombres aériennes,  
sur les genoux limpides de la mer.

Au port qui rit, du seuil des vagues,  
les barques — pareilles à des palombes frêles —  
dorment avec la tête sous leurs ailes,  
la proue baignée par l'eau peureuse....  
Un marin chante quelque part  
la Tarentelle....

Du village en clair de lune,  
des pergolas fraîches et des rochers  
vient un parfum sucré de figues et de treilles;  
c'est le naïf moment humide où tu t'éveilles  
svelte et ruisselant de jeunesse  
comme un joueur de lyre!

Tends-moi les bras, petite esclave  
dont les yeux rieurs ont contenu ma vie!  
Tu sais que mon cœur tremble au glaïeul de tes lèvres!...  
je veux presser, comme aux vendanges,  
ta chevelure de mûres noires  
et ton corps clair.

Voici qu'avec un friselis soyeux,  
tes pieds cambrés glissent sur le marbre:  
Te voilà au jardin, plus jeune que n'est un dieu  
dans l'aurore et dans la rosée!  
Et tu dances sur  
le profil du ciel bleu....

Jusqu'à l'instant où pâle et comme ivre de joie  
tu tendras tes poignets à mon rauque baiser,  
tes poignets et tes paumes un peu moites,  
ton ventre duveté et tes hanches étroites  
qui on effeuillé sur leur amphore  
toutes les roses de Trimalcion!...

## MEDIANOCHE

J'ai compris combien je t'aimais en voyant la nuit lunaire...  
Son reflet qui tremblait sur la mer  
semblait couvrir de diamants  
une poitrine qui respire,  
et que l'on n'étreindra jamais....

Ce reflet qui tremblait sur la mer  
— Floraison pâle du nocturne cimetièr —  
semblait aussi des lys de larmes, des nacres mortes,  
toutes les jeunesses effeuillées  
d'un doux cadavre qu'on emporte!...

On aurait dit enfin quelque sente mystérieuse,  
le chemin des destinées  
qui prennent envol dans la lumière,

la route vers les terres promises, vers les chimères  
irréalisées comme notre Amour!

Cependant, les rocs derrière nous, les rocs  
dressés à l'horizon implacable,  
nous heurtaient tels que la vie brutale et la réalité!...  
Nous ne verrons plus ces lueurs éteintes,  
ni ces paradis introuvables....

Car ces beaux corps frémissants d'eau,  
ces gerbes d'éphémères pétales  
ce chemin nostalgique et sans personne,  
ce clair de lune qui coule et tremble,  
aspirent — tel mon cœur — au delà du désir!....

*Jacques d'Adelswärd-Fersen.*

## LES MAINS

À CARLES VILDRAC.

Un bel été, si calme et pur, nous fut donné,  
 Que plus harmonieux vont nos pas dans l'automne.  
 Tout reste illuminé d'une ardeur forte et sobre  
 Et voici qu'au jardin, ce dimanche d'octobre,  
 L'air a gardé le goût d'une œuvre de santé.

Splendeur des dahlias où s'enclot le bassin!  
 Jeux d'enfants dont le rythme en mes yeux se balance!  
 Sincère envollement de petits bras qui lancent  
 Leur naissante vigueur vers de plus clairs destins,  
 Vous qui ne savez pas la rancœur grandissante  
 De mon être, tandis qu'appuyé là je pense  
 Au recommencement des gestes faux demain!  
 Souple beauté de ce dimanche, qu'ont tissée  
 Tant de travaux, d'efforts, de rythmes, de pensées!  
 Ignorez, ignorez ce qui fait qu'à cette heure  
 Parmi votre éclat qui palpite je demeure  
 A regarder, penché sur la rampe, mes mains!...

Oh! peut-être déjà le long de la terrasse  
 L'inconscient aveu aujourd'hui s'est posé  
 De mains pareillement infécondes et lasses;  
 Et peut-être elles s'approchèrent tour à tour  
 Divagantes encor d'avoir accompagné  
 La vieille semaine et son branlement de jours?

Oh! hantise et remords d'une tâche de vide!  
 Qu'est-ce, ce cœur qui bat, ce cerveau, dites, dites?  
 Ces pas sonnans sous l'azur, e l'ambition

De ces yeux qui cherchaient des tours à l'horizon,  
 — Si posent là, réel, leur misérable exemple  
 Toutes ces mains sans joie, en ligne, sur la rampe?

Oh! combien sommes-nous qui ne les pouvons suivre  
 D'un élan de l'esprit assez heureux et clair,  
 — Ce moment — tous les petits bras battant dans l'air,  
 Et qui songeons aux mains que nul temps ne délivre  
 De l'inutilité lourde comme les fers?

Par l'allée au génie ardent et bourdonnant,  
 Font la cueillette d'avenir — allant, venant,  
 Attendant les destins — ces doux gestes d'enfants...  
 Mais nos mains! mais nos mains, elles n'ont pas le temps!  
 Car leur tiédeur vivante est faible; et les jours passent,  
 Et le possible éclat s'éloigne de nos faces,  
 Qu'un jour, en s'en allant comme de jeunes sources,  
 Y auraient reflété nos mains fières et douces....

— O jeux qui tournez dans les fleurs! O vaste éclat  
 Qui les vouliez — mes pauvres mains — illuminées,  
 Noyez-les dans l'instant trop beau, dans tout cela,  
 Noyez-les plutôt d'or vivant — ces condamnées!  
 Et laissez mes regards les fuir en ce beau jour,  
 Pour qu'ils puissent du moins monter dans un grand trouble  
 Et peut-être évoquer au sommet de la tour,  
 S'agitant vers le ciel, des paumes délivrées....

*Georges Périn.*

## Mon cœur est un ciel lourd...

Mon cœur est un ciel lourd d'orage où la tempête  
 Eploie immensément ses deux ailes de plomb,  
 Et ne s'abat jamais, et semble toujours prête  
 A fondre, éblouissante, en l'espace profond.

J'étouffe ! Oh ! ce couvercle écrasant sur ma tête !  
 Ce brasier sombre où le vent meurt sans un frisson !  
 La terre sous mes pas semble craquer et quête  
 Un peu d'ombre, un peu d'eau... Où rafraîchir mon front ?

J'ai plongé mon visage au fleuve, et j'y retrouve  
 Le plomb de l'air et la torpeur de l'air brûlant.  
 N'éclateras-tu pas, orage ardent qui couves  
 Dans mon cœur accablé, depuis un si long temps ?

N'éclateras-tu pas ? Toute ma chair t'appelle.  
 Ivre-mort le soleil a coulé dans mon sang.  
 Dans un fracas sacré, dans un vol d'étincelles,  
 Ouvre l'écluse d'or de tes doigts ruisselants :

Les fauves passions aux gestes frénétiques,  
 Debout dans le refuge ébloui de mon cœur,  
 Vont dénouer leurs chevelures électriques,  
 Et je crierai de joie aiguë et de douleur.

Qu'importe ! Que l'orage exaspéré massacre  
 Tout ce qui fut jadis ma joie et mon orgueil,  
 Et que la foudre de son baiser bleu consacre  
 L'arbre qui se dressait, magnifique, à mon seuil,

Que l'espoir clair des nids s'écrase sur la terre,  
 Que le fleuve déborde en noyant les chemins,  
 Que flambent les moissons, que croule le tonnerre,  
 — Mais que le ciel devienne enfin pur et serein !

*Cécile Périn.*

## VIRGO PURISSIMA

A LA FRANCE

Tandis que complaisante et lointaine, presque étrangère,  
 Tu te livres à leurs caresses,  
 Comme une reine et comme une catin tout à la fois,  
 Tandis que leurs gestes vicieux  
 S'efforcent d'éveiller en toi, ô Vierge,  
 L'impossible volupté,  
 Je contemple tes yeux, tes beaux yeux d'immortelle,  
 Afin d'y découvrir ton âme !  
 Que m'importe ton corps qu'ils ne peuvent même pas souiller ;  
 Que m'importent les chants obscènes,  
 Et la fausse ivresse qui les pâme ?  
 Tu ne saurais frémir sous leur baiser !  
 Mais en moi, qui n'ai pas souci de te prendre,  
 Je sens pénétrer tout doucement  
 Quelque chose de divin, quelque chose qui dépasse le songe.  
 Et qui émane de ta vie, de ton tourment, de ta beauté,  
 Comme d'une fleur sauvage l'odeur profonde,  
 Et je pleure.  
 Je voudrais te donner mon sang :  
 Cela vaudrait mieux que des cris, des chants ou des psaumes ;  
 Mais je suis si humble  
 Et pour t'offrir mon cœur, je ne sais comment ;  
 Car tu acceptes les caresses  
 De tant de faux amants qui ne croient pas en Toi !

*Philéas Lebesgue.*

# A mia figlia Renata perugina

Perchè Davide di Domenichino,  
perchè san Giorgio in te di Donatello  
rinacquero, fratelli al tuo fratello,  
io ti chiamai col bel nome angioino.

Nè odoroso così nè così fresco  
mai, come il fior del tuo nome regale,  
alla stagion sua grande, il madrigale  
sulla bocca fiori di re Francesco.

Ma gl'ignari e i sereni occhi tu sgrani;  
ride l'aurora tua della parola  
vespertina che oscura i versi miei;

ed io nel riso tuo sento il domani  
rider dell'arte che falli. Tu sola  
la mia posterità, sola tu sei.



Odi, o tu che biancheggia unico fiore,  
nella notte del cuor, come un ligustro;  
tu che sei, nell'albor del primo lustro,  
al cuor vecchio e non lasso ultimo amore.

Chiare così come le luci chiare  
che per quegli occhi parlano del sole,  
parole io d'arte, io vo' d'amor parole,  
chiare che tu le intenda, oggi parlare.

Io ti dirò che là Tor degli Sciri,  
là dove tu vagisti, alto alla luna  
favoleggia di Braccio e di sue bande.

Che l'Umbria di smeraldi e di zaffiri  
ornò la povertà della tua cuna,  
che Pier Vannucci fu vicin tuo grande.

E ti dirò che là, dove s'inarca  
Porta San Luca, Cesarin Roschetto  
la chiesa architettò come un sonetto,  
puro come un sonetto del Petrarca.

Entriamo: è del disio l'ora di miele;  
e tu, l'ignara del peccato, piega,  
senza gravarlo, il tuo ginocchio, e prega  
tu, che sorella sei di Gabriele.

Ave, o piena di grazia, ave Maria;  
o madre, che mi dici unica il cuore  
muto, il cuor muto della madre mia.

Tu, l'eletta che hai teco Iddio Signore,  
sei benedetta in fra le donne, e sia:  
tu che il frutto maturi e che sei fiore.



No, del sognar mio vano io non vergogno;  
anzi, la man che i riccioli ti sfiocca  
seminare a te vuol fra ciocca e ciocca,  
per il tuo pane, i chicchi aurei del sogno.

Ed il tuo cuore eleggasi origliere  
dall'assiduo tepore il cuor paterno:  
eleggansi origliere il cuor del verno  
i sogni di tue cinque primavere.

E, se l'ultima notte a me consenta  
ch'io non veda il tuo bel maggio sfiorire,  
pieni del tuo riflesso a me bendare

lascia tu gli occhi; e che, dormendo, io senta  
tutte del maggio tuo le rose aulire,  
tutti i nidi del tuo maggio cantare.

*Nicola Marchese.*



# A mia figlia Lidia romana

Lidia, sapessi tu qual nel tuo nome  
albeggia venustà paria di forme;  
quale, mentre che tu dormi, ti dorme  
aurora del dì greco entro le chiome.

Lidia, sapessi tu quali ad Orazio  
strali ed a Giosuè saettò strali  
l'arco del ciglio tuo; sapessi quali  
lampi die' l'elmo tuo d'oro e topazio.

Fior della strofe, onor gemmeo dell'ode,  
il tuo nome odorò, fulse; nè omai  
rosa odora così, gemma non brilla.

E, d'effluvio e di luce avido, gode  
tutti il cuor per la tua bocca i rosai,  
tutti i zaffiri per la tua pupilla.



Tu vivesti altra volta; ed il maroso  
che la statua rendea d'Anzio negl'idi  
fausti, in essa, rapita ad altri lidi,  
il ritratto rendea dolce e pensoso,

il ritratto in cui l'omero il chitone  
ti veste e il pie' lo zoccolo t'allaccia:  
dolce così che a te d'ogni bonaccia  
debitor fu il Tirreno e fu Nerone.

Or l'anima, che di tutti i dolori  
sà zanna ed unghia e sa rostro ed artiglio,  
in tua serenità bianca si queti,

se promesse pur tarde a me di albori  
effondansi dal tuo marmoreo ciglio,  
se per te m'abbian caro i tuoi poeti.



Ch'io sogni per la tua chioma di mirra  
l'april breve di Ofelia auricrinita;  
e ch'io beva, ne' tuoi di Margherita  
i capelli baciando, estasi e birra.

La corolla mi sii tu dello svevo  
fiore la qual fu capo a Corradino;  
a me odora nell'ultimo cammino  
di quante hanno ginestre Agro e Vesevo.

Accendersi vegga io del tuo profilo  
il sol d'una medaglia, e ne' verzieri  
rifiorire a quel sole il fior di Milo.

Io vegga, per virtù del crin tuo sauro,  
al trionfo anelar quattro destrieri,  
frondeggiar nel romano oro il mio lauro.

*Nicola Marchese.*

# LA MORTE DELLA TERRA

I.

Addio feconde, trionfanti aurore,  
Fresche fontane, imbalsamati cespi,  
Stormir di selve, mormorar di venti  
Ed inni di viventi!

Addio trilli d'allodole e falcate  
Fughe di rondinelle in biondi cieli!  
Umana gloria, vasta orma di Dio,  
A te per sempre addio!

Sull'arido piano di scheletri  
Coperto e d'immense ruine  
La luce spettrale s'indugia  
Del sole che muore,  
Sommerso nel livido algore.

Smeraldo nel cielo diafano,  
Deserto d'alati e di nubi:  
Immobile, gelido, gemmeo.  
La tiepida vita  
Per sempre, per sempre è fuggita.

II.

Pallido a mezza notte dal cielo senza vento  
Discese un raggio di cinerea luna  
In fondo al vitreo mare,  
E apparve un mondo spento.

Fori, colonne ed archi sotto l'equoreo velo  
Giacean sepolti in candida ruina,  
Col poema di gloria  
Che cantarono al cielo.

Colà fu Roma, triplice madre d'imperî e donna  
D'innumerate genti, in tre pensieri.  
Or negli abissi giace  
Nè più mai si dissonna.

Passò lunga di secoli un'alata coorte,  
Fu mar la terra e fu la terra mare:  
Fioca vani l'Istoria  
E s'accampò la Morte,

Ora il fulgente nome chi sa? Nel nulla sparve,  
E al nulla torna omai tutta la Terra,  
Che la morente Luna  
Ripopola di larve.

*Alfredo Baccelli.*

# SANTA MARIA DEI CATALANI

(MESSINA)

Forse su 'l bianco cimitero immenso  
che il mar flagella disperatamente  
ancora s'erge la vetusta chiesa  
dei Catalani....

.... E la marina sorrideva, tutta  
palpiti d'onde, palpiti di luce,  
e la voce s'udia delle sirene  
di tra le spume,

quando, pensosi del divino Ulisse,  
innalzavano i Greci al Dio del Mare  
queste colonne per placar del Nume  
l'ira superba.

Ma si tingeva d'un color di fiamma  
fingendo forme d'oasi lontane  
l'opposta riva che nel lutto tace  
tra le ruine,

quando il grido echeggiò del muezzino  
e sotto gli archi di tra le penombre  
si prosternava il popolo silente  
dei Saraceni.

Liete coorti d'angeli, le nove  
speranze sollevarono un candore  
d'ali dischiuse su gli arbusti cupi  
dai frutti d'oro;

sovra il delubro, sovra la moschea  
salda sorgeva la normanna chiesa  
il soave messaggio a celebrare  
di Gabriele.....

Via nelle brume delle età lontane  
si disperdono i fior delle leggende  
nate dal gran desio d'essere eterno  
che l'uom corrode....

Non indagate indarno tra le stelle  
la muta eternità che non v'ascolta.  
In ogni istante che dilegua è il germe  
d'eterno bene.

La vita della specie, ecco l'eterno.  
Iddio cercate in ogni volto umano.  
In ogni umana lagrima tergete  
pianto divino!

Il grido di dolore ha superato  
tutte le terre, le montagne, i mari.  
Chi non l'udì? Chi non accorse al grido?  
Chi, tra gli umani?

L'ora fu sacra. Niuna così sacra  
vide il mortale mai come quest'ora.  
Da tutti i mari veleggiò la scolta  
verso quel grido;

tacito, per la notte paurosa  
avendo in core una segreta angoscia  
da tutti i mari si drizzò il pilota  
verso il dolore.

Diede ogni terra il nuovo peregrino,  
cui la febbre rodea, rodea l'assillo  
di giunger prima della morte all'arsa  
tomba dei vivi.

Non mai, non mai discenderà l'oblio  
su la suprema stretta disperata,  
sovra lo sguardo che rivide il sole  
dopo il sepolcro.

Non si rallenti il vincolo sublime!  
Le mani che si strinsero, fraterne,  
non s'armino del ferro dei rivali  
più su la terra!

*Guido Menasci.*

## DIE MUTTER

(LA MADRE)

O wie so trunken Glaukos sich vergessend  
 die hehre Mutter schlug! Doch war der Mutter  
 es nicht gegeben mit gelassnem Antlitz  
 in Schmerz und Demut jenen Schlag zu tragen,  
 zumal ihr Herz von solcher Qual verwundet  
 in Stücke brach - dass sie dran sterben musste.  
 Und allsogleich erschien - ihr guter Dämon  
 und scheller noch denn einer Mutter letzter  
 Gedanke nahm er die gelinde Seele  
 mit sich herauf und brachte sie von hinnen  
 und tauchte sie des öftern in den Lethe.  
 Und redete: "So mögest du vergessen,  
 die du zu viel, betrübte Seele, littest!,"  
 Und liess zu Häupten sie der Erde nieder,  
 allwo mehr Licht, mehr Schöne wohnt, mehr Gottheit:  
 in dem Elysium, von wannen niemals  
 die Seele kehrt ihr Leben zu beweinen.

Doch in den Kern der dunklen Erde stürzte  
 der Sohn, in einen Abgrund, unterirdisch:  
 um so viel tief herab als hoch die Sterne  
 des Himmels über seinem Grabe schienen.  
 Im Finstern ward er von dem Uebermasse  
 des Wassers umgeworfen, das inmitten  
 von einem unbegrenzten Abgrund gurgelt  
 und während sich der Erdball weiter fortschwingt  
 da drinnen flutet und die starken Wände  
 bestürmt und mit Gewaltigkeit zurückschlägt.  
 Und unaufhörlich ward des Glaukos Seele  
 vom dunklen Wasser bald auf glatte Klippen  
 heraufgeschleudert bald herabgerissen,  
 Und keine Sonne, blos ein dumpfes Dröhnen,  
 gedankenlos, und der Verlauf undendlich!  
 Als eine Woge sich mit einem Seufzer  
 in einen Spalt ergoss, und er kopfüber  
 in das Geschäum hinunterglitt von einem  
 verdeckt und nächtig reissenden Gefälle.  
 Und ein verdecktes allgemeines Weinen  
 verhallte dort, ein Weinen nach dem Tode,  
 ach, so vergeblich, dass an all den Tränen  
 nur noch die nackten Regenwürmer schlürften!  
 Und Acheron, der Strom des dunklen Schmerzes,  
 liess ihn im Sumpfe seiner Mündung nieder,  
 wo sich in Flut und Ebbe die vom Tode  
 geprüften Seelen aufzuhalten pflegen,  
 die dermaleinst zum Leben wiederkehren  
 wenn sich nach ihnen das Geschick erkundigt.

Und Glaukos sah die sehnsuchtsvollen Seelen  
 im Schlamm gelagert, an den Strand gestossen;  
 und es schrie Glaukos laut und rief die Mutter:  
 "Durch mich gekränkete du, durch mich verletzte,  
 durch mich betrübte Mutter, ich erreiche  
 dich, Mutter, endlich auf dem Strom der Tränen!  
 Ich liess dich sterben, Mütterchen! Gestorben  
 bin ich nun auch und mehr noch als gestorben!  
 Ich weiss, ich schlug dich; doch du kannst nicht wissen  
 mit welcher Wucht das Wasser auf das rauhe  
 Gestein des Abgrunds mich im Dunklen schleudre,  
 zutiefst! O dass ich nie geboren wäre!  
 Vergib mir, Mutter, lass mich zu dir steigen,  
 und as genügt dein Wille, dass ich steige!  
 Oh! Ich will artig sein, für immer artig!  
 dich nicht mehr schlagen.... Mütterchen, die Welle  
 reisst mich mit sich.... Vergib mir also, Mutter,  
 ich sinke fort, beeile dich.... einst warest  
 du gütiger! Dich hat der Tod verändert!,"

Der Sohn bat also, da die dumpfe Brandung  
 ihn aus dem Schlamme riss und ihn kopfüber  
 in das Geschäum des Tränenflusses tauchte,  
 und seinerseits ergoss mit einem Seufzer  
 der Strom sich in den Abgrund und im Abgrund  
 ergriff ihn wieder der geheime Wirbel,  
 und des Verruchten Seele ward vom Wasser  
 herumgeschleudert und herabgerissen  
 und hin und wieder auf den Stein gehauen.

Doch die zu Häupten heiter sass der Erde,  
 allwo mehr Licht, mehr Schöne wohnt, mehr Gottheit,  
 sie lehnte lieblich die gekränkete Wange  
 auf ihre flache Hand und liess vom Meere  
 der blauen Luft sich wiegen, von dem leisen,  
 dort oben leisesten Geräusch der Erde.  
 Als sie mit einmal die gekränkete Wange  
 von ihrer Hand erhob und um sich schaute,  
 bestürzt. Und es erschien ihr guter Dämon  
 und redete: "So komm zum süssen Lethe,  
 zu trinken, noch, du trankest nicht genügend!,"  
 So trank sie denn, doch träufelten die Tränen  
 zugleich ihr aus den Augen in die Wellen.  
 Und leise bog der Dämon ihren Nacken,  
 unmerklich leis und flüsterte: "So trinke!  
 So trinke! Noch! Du trankest nicht genügend!,"  
 Und folgsam trank sie, da die bittern Tränen

ihr immer bitterer in den Lethe fielen,  
 Vergebens sich die Mutter ein Vergessen  
 des Schmerzes trank und sie stand auf im Schluchzen  
 und sprach "Ich fühle dass mein Son weint! Bringe  
 mich hin zu ihm., Was er ihr nicht versagte,  
 weil Götter selbst vor Mutterherzen weichen.  
 Ihr Dämom führte sie, die weinend immer  
 bis in den Kern der Erde stieg, zum Ufer  
 des Acherons. Und in dem Tang der Mündung  
 verstrickte sie sich und im eklen Schlamm,  
 zu jedem neuen Wasserschub hineilend  
 wenn sie die Brandung unterirdisch rauschen  
 und das Gejammer der verstorbenen Seelen  
 auf schwarzen Flüssen, roten Flüssen hörte.

Und eine Woge schleuderte dort unten  
 mit einem Seufzer Glaukos ins Gefälle  
 des schwarzen Stromes reissend unterirdisch,

da, wo verdeckt ein allgemeines Weinen  
 im Sumpf erscholl, ein Weinen nach dem Tode.  
 Und es schrie Glaukos laut und rief die Mutter:  
 "O Mutter du, dich hat der Tod verändert!  
 Ich liess dich weinen, Mutter, kleine Mutter,  
 ich liess dich sterben, ich, dein Sohn, dich sterben!,,  
 Doch schrie die Mutter eher noch womöglich  
 denn er, im Schlamm, durch das Gebrüll der Wogen:  
 "Du mein Geschöpf, ich tat es nicht mit Absicht  
 dir so zu sterben, so mit einem Male  
 zu sterben... dir zu hehlen, dass es garnichts,  
 dass es zum Spiel war.... komm herauf, verzeihe!,,

Und Glaukos stieg. Und Sohn und Mutter kamen  
 alsdann vom Sumpf ein zweites Mal zur Erde  
 herauf. Er Leids zu tun, sie Leid zu tragen.

*G. Pascoli.*  
*Benno Geiger, trad.*

## O, HEART, BE STRONG!

Awake! awake to ev'ry song  
 That brings the heart delight,  
 For life is short, and sleep is long,  
 And day will close in night.  
 The harp that thrills, the voice that cheers,  
 Are gifts for ev'ry day —  
 O, rest thine eyes upon the hills,  
 Till sorrow steals away.

Awake! awake to ev'ry joy,  
 For earth has many tears;  
 Thy guardian angel will destroy  
 Thy greatest doubts or fears.  
 The gift of life, the gift of love,  
 Are thine for ev'ry day,  
 And ever shine the hills above —  
 Let sorow steal away.

Awake! awake! O, heart, be strong;  
 Keep bright thy love, keep sweet thy song  
 And thou shalt live, and thou shalt be  
 Bright as the stars of eternity.

*Fred. G. Bowles.*

# IL CONDORE

Sulla rupe elevata  
che domina la valle  
e maestosa tra le nubi s'avventa,  
sta l'aquila dell'Ande,  
il superbo condór, re dello spazio,  
e calpesta la vetta eccelsa altero,  
e nella luce, dall'eterea reggia,  
l'infinito misura.  
Solleva il collo nudo  
e cresta e rostro adunco con baldanza,  
e con occhi di vivido fulgore  
penétra l'estensione e la pianura.  
Poi sbatte l'ali di potenza somma  
e si slancia a scalare il firmamento;  
e divora lo spazio; impetuoso  
la piuma bruna aquilon gli rabbuffa.  
Lascia addietro la nube,

ove si forma la folgore ed il tuono,  
ruggisce e volteggiando oscilla, sale,  
ascende le regioni del sereno.  
Nè l'aria sublimata, nè la fiamma  
dell'astro incendiario — eterno fuoco  
che riscalda la terra —  
può frenarne un istante la carriera.  
Nulla trattien l'audacia sua, l'ardore:  
d'immensità, di luce ha bramosia,  
e luce e immensità gli porge il cielo,  
e del sole, al cratere drizza il volo.  
E già si libra ad un'altezza eccelsa,  
per i deserti dello spazio avanza  
e su nell'aria un lieve punto sembra,  
che l'occhio non discerne.  
Un alato battello meno ratto  
solca l'onde del mare e si dilegua

nelle brume lontane.  
Già il fuoco aspira della zona ardente  
e corona l'ardore l'albagia;  
vede da presso i raggi rifulgenti,  
da cui è cinto il luminar del giorno;  
vede di sotto i mari in lotta eterna  
e da per tutto la voragin'erma.  
Dominator di questa solitudine,  
Re d'ogni esser che lo spazio serra,  
gode l'azzurro per volare augusto,  
di contro il sole ed ai suoi piè la terra.  
Cotal s'innalza peregrino ingegno  
e alla gloria immortale s'apre il varco.

*Vincenzo Coronado*  
*Gilberto Beccari, trad.*  
*dall'ispano-americano.*

# NUBI D'OCCASO

Al cader della sera e delle foglie,  
verso ponente, sulle lunghe ombre  
vagando, giva il sogno mio,  
a perdersi del cielo tra le rosse  
nubi d'occaso.  
E al giaciglio del sol se ne volavano  
disperse, come il sogno mio, le foglie.  
O autunno, autunno di mia gloria, come  
la tua calma serena è malinconica,  
quando verso occidente, sul tramonto,  
va la ronda de' sogni, e sulla terra  
cosparge semi d'altri mondi ed ombre!  
E verso il sole occiduo s'ammucchiano  
le giallognole foglie  
che, verdi ieri ed attaccate all'albero,  
i suoi raggi ne bevvero

dalle cime ignorate, dello stesso  
sole assetate, ed anelanti  
la sola eterna sorte  
d'ardere del suo cuor nella fucina  
ardente sempre.  
E là, cenere e fumo,  
dar alla terra ciò che d'essa sorte  
ed alle nubi e al ciel l'azzurro,  
ed ogni giorno sulle azzurre coste  
al sol che, lasso d'opra sua, si corca,  
asciugare il sudore d'oro fulgido,  
vital succo vermiglio.  
E voi pure, miei sogni,  
dell'arbor della vita fresche foglie,  
lascereate alla gleba il vostro cenere,  
che fu terra fangosa,

e al sole eterno,  
nel tempio della gloria,  
dove oriente e occidente s'affratellano,  
in suprema vittoria renderete  
alfin l'anima intera,  
al suo fonte di vita.

Al cader della sera e delle foglie,  
come le foglie pallidi, i miei sogni  
sen vanno; accavallandosi com'onde:  
nel giaciglio del sole van cercando  
libertà redentrice.

*Miguel de Unamuno*  
*(Versione libera dallo spagnolo*  
*di Gilberto Beccari).*

## DEUX SONNETS DE JOHN KEATS

## I.

Heureuse est l'Angleterre! Je pourrais être satisfait  
de ne voir d'autre verdure que la sienne;  
de ne sentir d'autres brises que celles qui soufflent  
à travers ses bois vigoureux, mêlées aux claires chansons.

Cependant, j'éprouve souvent une langueur  
pour les cieux d'Italie et je souhaite au fond de moi, en soupirant,  
m'asseoir sur l'Alpe comme sur un trône,  
et oublier à peu près ce que le monde et les vivants se proposent

Heureuse est l'Angleterre! douces ses filles ingénues;  
c'est assez de leur simple tendresse pour moi,  
c'est assez que leurs bras si blancs en silence m'étreignent!

Cependant souvent, j'ai été brûlé du chaud désir de voir  
des beautés au plus profond regard, d'entendre leurs chants  
de glisser avec elles sur les eaux de l'été.

## II.

Pour celui qui a été longtemps parqué dans la ville,  
il est doux de regarder le beau  
et franc visage du ciel, de soupirer une prière  
vers le plein sourire du bleu firmament.

Peut-on être heureux davantage, quand, le contentement au cœur  
lassé, on se plonge dans quelque agréable retraite  
d'onduleux gazon et qu'on lit une simple  
et douce histoire d'amour et de langueur?

On retourne chez soi, le soir, l'oreille  
captivée par le chant du rossignol, l'œil  
attentif à la course brillante des petits nuages qui appareillent.

On s'afflige que le jour si vite se soit écoulé:  
soir pareil à une larme furtive d'un ange,  
à une larme qui tombe à travers le pur espace silencieux.

*Léon Bocquet, trad.*

# IL SUICIDIO D'UN'ARMATA

FRAMMENTO DI UNA TRADUZIONE DELLA "CONQUÊTE DES ÉTOILES",

Le gigantesche braccia entro gli abissi,  
 il Mar Sovrano,  
 carponi, si chinò su l'orizzonte  
 a sorvegliar de le sue armate il moto.  
 Libravasi altissima l'enorme lozanga  
 de la sua faccia olivastra  
 il cielo ingombrando, e la nera  
 sua chioma torrenziale  
 inondava lo Zenit.  
 In un gran riso pieno d'alterigia solare,  
 il Mar Sovrano aperse la colossal sua bocca  
 ove la carneficina fumava del tramonto  
 e gridò: Avanti!  
 Subito lentamente s'avanzarono le Trombe,  
 i lembi congiungendo  
 de le loro tre file interminabili;  
 formavan esse una vasta  
 circolar colonnata  
 che andava richiudendosi  
 sui condannati eserciti.  
 O disperazione dei sacrificati squadroni!  
 O spaventevol suicidio  
 d'una intera armata, che lenta  
 inanellarsi intorno a sè vedea  
 la cintura mortale,  
 la ronda veemente e mostruosa  
 de le Trombe allineate!

Gli squadroni de l'Onde da ogni lato  
 de l'orizzonte  
 volgean le briglie e convergeano al centro.  
 Impazzava il galoppo fino alla frenesia.  
 Le zampe lor convulsive picchiavano

il suolo, in crescente precipitazione,  
 così che i disfrenati  
 zoccoli battevan la carica  
 sui sonori tamburi dei terreni.

Tra lo sfregamento del vento infaticabile  
 stringente a caso le omicide spazzole  
 di ferro, per strigliar, a grand'acqua nel fango,  
 fino al sangue i nervosi  
 fianchi de l'Onde nitrenti.

Tra il fracasso tonante  
 e la vertiginosa stridenza  
 d'un milion di martelli su l'incudine,  
 tutti gl'infuriati martelli d'un cantiere  
 a l'elettrizzante vigilia  
 d'un combattimento navale.

Si richiudeano i ranghi sempre,  
 i cavalli l'un l'altro  
 si mordevan la groppa e la criniera.  
 Tra le fila de l'Onde il sol fuggiva  
 siccome l'acqua nera, un sol vetroso  
 giallastro e maciullato,  
 tutto feltrato di vipere e d'erbe agitate,  
 tutto di rossa bava inondato e di fiele.  
 E talor la Cavalcata  
 battea la testa entro a pozze di sague.

Ad un tratto un abisso si scavò  
 davanti al primo rango, che sbuffò troppo tardi,  
 giù cadendo nel baratro sì come  
 falde d'una ruina, in un fracassamento  
 di zampe e di narici. La caduta  
 fu ratta, e nondimeno

salì sul primo il secondo  
 rango in tutta la sua prestezza, e su l'informe  
 mucchio de l'onde schiacciate  
 altri squadroni schiumanti  
 precipitaronsi, al cielo  
 brandite tutte le lor spade come  
 denti d'un colossal pettine d'oro.  
 File su file, in grandi soprassalti  
 rutilanti di serpi prodigiosi!  
 E le cavalle s'abbattean boccone  
 rantolando. O sinistra divulsione d'armate!

Poichè dietro, altre d'Onde  
 cavallerie, lanciate a gran carriera,  
 sentendosi perdute, s'impennarono  
 in fino al cielo con terrificanti  
 giravolte su sè stesse. Scavavano  
 mille zoccoli il vòto, a sbalzi,  
 e mille rivulse narici  
 sprizzavan sangue sotto le strappate  
 delle briglie. I pesanti cavalieri, crestuti  
 di fiamme, dimenavansi,  
 gesticolavano, altissima-  
 mente levati, le bocche scoppianti,  
 sputando in un delirio la lor anima.  
 Le cavalle sbandate, a dritta e a manca,  
 gittavano di sella i cavalieri, drizzandosi  
 grondanti, rivestite de le loro criniere di neve,  
 quali fantasmi velati di bruma,  
 al chiaro di luna!

*F. T. Marinetti.*  
*Elda Gianelli, trad.*



## ARC-EN-CIEL

A CLAUDINE DE LA TOUR

Le temps est uni. De mouvement et d'éclat les rues abondent. — Il n'a pas plu sur la ville — Les nuages n'essayent pas d'étouffer le jour — Il ne pleuvra pas sur la ville...

J'ai pleuré... Maintenant mes yeux sont secs. Je soupire encore... Mon cœur tremble autant qu'un enfant perdu dans la nuit... Je ne sais plus pourquoi j'ai pleuré...

Mon cœur s'apaise autant qu'un enfant qui se réfugie dans l'ombre douce.. Il ne fait plus gris dans mon âme; il fait mauve comme à l'aurore...

Mon cœur s'anime autant qu'un enfant qui s'évade... En moi surgissent l'amour, bleu comme la mer, la science, verte comme les cadavres, la volupté, jaune comme l'or, la gloire, rouge comme le feu...

Il ne fait plus gris dans mon âme. Je crois voir resplendir la joie. J'ai toutes les couleurs du spectre...

Le crépuscule prend la ville..

J'ai pleuré... Je ne soupire plus... Voici l'arc-en-ciel...

## CROQUIS MATINAL

Des roses.... Des roses.... Il y a des océans de roses dans les gazons. Il y a des fleuves de roses dans les allées. Il y a des cascades de roses dans les massifs. C'est un déluge de roses....

Des papillons.... Il y a des nuages de papillons. Ils prennent l'espace ensoleillé. C'est un vivant arc-en-ciel qui joue dans un vivant ciel bariolé.

Il y a des tourbillons de parfums. Il jaillit des musiques d'allégresse: les mélodies des oiseaux, les refrains des cigales e des grillons, les chants de la brise parmi les feuilles.

Ce matin, la terre a tout engendré dans une joie exubérante.

Le matin, la terre est une bacchante gigantesque!...

Ah! il y a aussi des hommes. Ils ont les paupières grosses, les yeux petits et des cœurs stériles.

## CROQUIS NOCTURNE

Il n'y avait au ciel que du deuil traînant dans du sang...

Une étoile apparut, petite, très lointaine...

Et je me mis à prier l'étoile,

Toute pâle, perdue dans le deuil et le sang...

## ARMES

Le chat a des griffes; mais l'oiseau a des ailes.

Le richard a de l'or; mais le poète a des dettes.

L'âne a de l'entêtement; mais son maître a un fouet.

L'homme-modèle a de la raison; mais l'ivrogne a des illusions.

Le loup a des crocs; mais le mouton a de l'innocence.

L'éditeur a des bénéfices; mais l'écrivain a du travail.

Le serpent a du venin; mais le journaliste a de la bave.

Le sanglier a des défenses; mais la femme a de la pitié.

La vierge folle a des amants; mais la vierge sage a des bien-aimés.

L'honnête épouse a des vertus en conserve; mais la courtisane a des cœurs en réserve...

Etc., etc.

Tout est donc pour le mieux sur notre terre, puisque toutes les créatures ont des armes.

*Charlette Adrienne.*

# LA NEMICA

(POEMA IN PROSA)

PER LA SIGNORA PIA BARTOCCI FONTANA.

La mia nemica è là. Stamane ha dei riflessi strani e degli scintillii insoliti nelle sue cento chiome. Quella neve che giuoca col sole sulle rame gelate, quasi per coprire al mio occhio investigatore il palpito di tanta vita nascosta, manda all'anima un sapore di placida dolcezza. Mi diverto. Anche perchè la mia nemica, sotto la tirannia dell'autunno, non desta in me quell'ammirazione inconfessata, che pure le ho dovuta quando ogni sua bellezza aveva il potere dell'incantamento.

Poichè se io odio la mia selva, sento di odiarla solo per l'odio che essa mi porta, non perchè a me non giunga il fremito della sua vasta vita e l'alito della sua potenza.

Ecco dunque perchè nel mio odio c'è lo stupore, quel vago stupore ammirativo che sanno destare nelle piccole anime silenziose le forze gagliarde di natura.

Io vivo qui in questa balza di monte, fuori dai sorrisi della vera vita: ma è qui ch'io discerno ed ascolto tutte le voci che mi amano e tutti i colloquî vergini delle piccole cose, cui gli uomini han negato l'anima e soffocata la vita. Ma anche qui, dove pure la ripercossa delle amarezze e l'eco della giocondità non giunge, io mi dibatto con l'odio e con l'amore, con tutte le avide necessità del mio egoismo.

È vero che la mia lotta è fatta di prepotenza e quasi sempre di vittoria: poichè io non combatto gli uomini, ma tiranneggio e violento le forze inferiori che a me son soggette; e non per capriccio insano io mi erigo sui trionfi della morte, ma per l'amore che mi preme l'anima di leggere e di vivere nell'infinito delle verginità ignote.

Ma ogni odio è spento dall'amore, quando, come oggi, io vedo la mia selva soffrire: poichè nel suo sof-

frire c'è aperta e visibile la paura del mio giogo e la confessione della sua inferiorità.

Non che essa mi creda despota degli elementi e signore del sole e del cielo, ma la selva comprende — ed io lo leggo nell'ondeggiare delle sue chiome — che quando io non ammiro il suo verde ed il tremolio della sua aulente bellezza, la mia potenza non è discussa: ed oggi io son certo di essere temuto. La neve è solo rimasta qua e là sulle rame de' suoi alberi, come per diletto: chè tutto all'intorno la montagna ride di sole, di un sole che le era ignoto da tempo.

Ma il sole, con uno sforzo ultimo fugherà quel gelo che mi protegge? Amerà egli ancora la mia selva di tutto l'ardore estivo? Io non voglio temerlo, nè pensarlo: ho fiducia ancora nei venti e nelle nuvole che su nell'alto del monte cicaleggiano con le aquile:

« Un po' di acqua », dicono le aquile: « dàcci ancora un po' di neve », sospirano gli aquilotti dai nidi: « fateci godere ancora la carezza diaccia del gelo », urlano i corvi famelici, lanciandosi verso le forre, dove la prima neve non ha finito di sciogliersi.

Rispondono le nubi: « Perchè tanta fretta vi scuote, o compagne di solitudine? Verrà l'ora della dispensa lunga, non dubitate. E quell'ora non avrà il termine vicino, quell'ora vi sembrerà eterna. Siete proprio stanche di sole? »

E la selva, dal basso, unisce alla voce delle nuvole il suo rimprovero: « Voi piangete il sole e chiedete il bianco riposo della neve: ma perchè, o aquile, quando il candore non vuol cessare e il sogno della luce vi tormenta, volate a me per cantare il gran coro della riscossa? »

Il coro della primavera che giunge, segna il prin-

cipio del mio tormento. Non perchè io non senta nell'anima il fluido d'una nuova vita e il gagliardo tremore della bellezza che risorge: ma io mi tormento perchè la poesia della selva riesce nuovamente a vincermi e ad attirarmi.

Io sento che dovrò tornarvi. Nell'anima il gran desiderio rode e s'approfonda, come un verme eternamente insazio che ha perduto ogni via di satollamento.

Ed essa è là, la nemica terribile, che sorride, ed attende; poichè nel suo tragico aspetto di stamani c'è in apparenza rimpianto, ma il rimpianto nasconde un sorriso che è di scherno, che è di gioia repressa: essa attende e sa ch'io andrò e tornerò ancora a subire il suo fascino agghiacciante, ad udire ancora la sua voce ammonitrice.

Ma io non devo, non dovrò andare. Poichè so bene che anche questa volta, se tornassi, sarei costretto a piegarmi od a fuggire: là sotto io non son più il signore

che taglia e fa tagliare, che uccide e fa morire: io divengo piccolo ed inconscio, come il carbonaio che prega il Signore ed accende il fuoco la notte per rispetto del cielo. Sotto la mia selva tornerebbero ad intristirmi il cuore i canti ed i lamenti, tutti i ricordi d'una millenaria freschezza.

La foresta parla: tre volte ha parlato per la mia vita, le sole tre volte che io considero come dolorosi momenti di sconforto, tre volte essa mi ha tenuto per la notte e per l'alba, sotto il canto avvincente.

Li ho chiamati i canti dell'amore, dell'odio e della morte e non ho ritegno di farli palesi: e poi non era attenta ad udirli la luna fedele? Furono tre notti estive che raccolsero le voci della foresta: e quei canti sorsero per la mia anima e contro la mia signoria.

Sento che dovrò raccontarli.

*Mario Puccini.*

## QUIA PECCAVI NIMIS

Talora, in un momento di follia,  
io ti chiedo perchè m'hai messo al mondo  
in un'età che vive di bugia  
e di coscienze in un mercato immondo.

Ma tu, buona e gentile, o Madre mia,  
mi guardi col pensoso occhio profondo  
e un sorriso di gran malinconia  
ha il labbro, che fu sempre verecondo.

E' un sorriso di spasimo. Dio! quanto  
è dura freccia d'una madre al cuore  
il tristo grido: A che m'hai generato?

Poi piango, piango, ma il mio lungo pianto  
è vano, chè tremendi, in tutte l'ore  
m'addentano il rimorso ed il peccato!

*Angelo Maria Tirabassi.*

# SPARTACO

(POEMETTO)

A DONNA ELDA, OMAGGIO DI AMMIRAZIONE E DI AFFETTO

Sui corpi stanchi de' giacenti rùtila  
L'ultima fiamma il sole e pel difforme  
Piano, s'adagia la caterva mùtila.

Per entro il campo non l'Eroe s'addorme  
Pesantemente chino sul ginocchio  
Alla maniera de l'antiche forme:

Non ei s'addorme, ma pensoso è l'occhio  
Che sogguarda pel tacito sentiero  
Nel ciel notturno, se ripieghi il cocchio

Di Delio verso il risonante Ibèro.  
Ora Spartaco parla e il campo desto  
D'ampie file lo cinge: O figli, il nero

Istante de la gran vendetta è questo....  
Vedete voi come s'accenda Marte  
Tra una pioggia di stelle, e di tra 'l mesto

Gialleggiamento de le foglie sparte  
Come l'armi corruschino racchiuse  
Nel saldo pugno? Il buon Varino, in arte

Di guerra buon maestro, qui ci chiuse  
Tra le biade sonanti come un mare,  
Siccome in cerchio tragico che l'use

Nostre lance non valgono a spezzare  
Nè il giavelotto. Ma non vi donò  
La Maliarda, il ferro che sull'are

Di Rodope, distrutte si temprò  
Nel vostro sangue e di terribil via  
Lo sovvenne ed il petto corazzò

Contro la lotta e l'onta?... L'arme dira  
Che ben conobbe che non mai si tacque,  
Più forte ben di quella che Lamira

Temprò ne l'officine sue con l'acque  
E il foco, l'arme ignota a la fatica  
Ed al riposo, che giammai si giacque

E nel silenzio si fè più nimica,  
L'Odio sarà per voi l'arma dai sordi  
Colpi: sarà per voi spada e lorica

Ed asta: l'Odio su dai gran precordi  
Del cuor vermiglio risalisca a Voi  
O magnanimi figli dei ricordi,

E vi rafforzate! Or quante o tristi Eroi  
Di nostre donne e figlie, semispente  
Giacquero immote pur davanti a noi?

Vi sovvien ne la calda ora lucente  
La sorella violata in su la soglia  
Di vostra casa, al vespero tepente?

E la tristizia de l'ansante voglia  
Che nel triclinio cadde? Oh vi sovvenga  
Qui, tra 'l gialleggiamento de la foglia.

Tre m'erano sorelle: e Marinenga,  
Lasi crinita e Fècasa dai corti  
Polsi: (ognuno di voi ben lo ritenga)

Tre m'erano sorelle ardite e forti  
A la mola, a condurre il cocchio in corsa  
A disfiore ed irrigare gli orti:

E tre con l'occhio mio che or vede l'Orsa  
Tra le foglie non anche giù cadute  
E distingue la rama ancor non morsa,

Ai gran cocchi del Despota ho vedute  
Calcar la polve con la faccia pronta,  
Calpeste dai cavalli e fatte mute,

Senza grida nè lacrime per l'onta....  
Per la strozza con mille e mille lai  
Al gran combattitore il pianto monta:

Spartaco piange, che non pianse mai.

Un ululato vasto ora per l'Etra  
Che s'accende di triste meraviglia  
S'alza e le grotte tacite penètra.

Non più l'occhio purissimo s'ingiglia  
De la memoria, al risuonare alterno  
Che tra le rupi informi si assottiglia,

Ma la Vendetta erompe e l'odio eterno  
Ne la sua voce chiocchia si confonde  
Ripalpitando de l'oblio fraterno.

E il Grande or parla: Noi de le profonde  
Scaturigini figli, l'orgoglioso  
Seguimmo, a diletta sue schiave bionde.

Nel gran circo di pugne fragoroso  
Chi di noi, chi di noi giammai non vide  
Il bel fratello volger l'occhio ansioso

Nell'attesa del colpo, e le numide  
Vergini ancelle pronte a la canzone  
Che accompagni la danza di chi uccide?

Chi di noi non posò l'ampio tallone  
Sovra le membra del buon padre tardo  
Ne la pugna, ridendo le matrone?

O figli de l'angoscia, o del gagliardo  
Vendicator magnifici compagni,  
Or v'accendete nel sanguigno sguardo:

V'accendete nell'occhio ai tristi lagni  
Però che ancor la verga del lanista  
Curva, minacci nei romani bagni.

... Or son diritti in lor forza commista  
Mirabilmente vigili i Titani  
De la vendetta.... e il cielo è d'ametista.

Non risorridon pei notturni piani  
Le falbe spiche all'avidò certame,  
Poi che la luna sembra s'allontani?

Ma per la sete ardente e per la fame  
Che le membra attenaglia acri ed attorte,  
Or si fa acuto il ferro. (Per le rame

S'agita il vento, e mormora la Morte  
Tra le acacie del piano e i verdi mirti).  
Ai mani, or dice Spartaco, la sorte

Nostra accomando, o sanguinosi spirti  
De le foreste Tracie, ai mani santi  
Dei nostri morti; sui Romani irti

Di saette, tra mille e mille canti  
L'odio vermiglio ci dominerà:  
Ci darà il giavellotto e le ruggianti

Spade a due tagli, e l'onta ci sarà  
Lorica! Che ricordi i figli suoi  
Non anche nati, che ricordi e avrà

Buon polso e braccio fermo ognun di voi!  
S'accenda l'odio ne le membra snelle  
O magnanimi figli, invitti Eroi,

E si sovvenga de le sue sorelle }  
Ciascuno, de le sue sorelle falbe  
Come l'Aurora, e morse alle mammelle.

Figli di Tracia, su le schiere scialbe  
Del despota ancor nuovo a la sconfitta,  
Che germogliò tra i mirti e le vitalbe,

Su le schiere che mai la forza invitta  
De la Tracia domaron fra i tormenti  
Or passate: al prostrato che vi gitta

L'ultimo sguardo, or dite voi: Rammenti  
La triste cella le percosse amare  
E i bramitii de' laceri morenti?

Così, così direte, e tu o gran Mare  
Dove la guerra tacita s'ammorza,  
Tu ci darai riposo, o padre Mare!

Non vorrai tu ne la tua verde forza  
Di Roma dischiantar le navi adorne  
E protegger di noi la ruvida orza?

.... Or la notte è discesa: la bicorne  
Pallidamente ride e la sonora  
Messe biondeggia al lume: O pio Petorne,

Spartaco dice, è giunta la grand'ora  
De la vendetta: temi tu il notturno  
Milite, o l'ansia in volto ti scolora?

Ma ne la notte or scende taciturno  
Il dolce eroe, dal vertice penoso,  
Superbamente: è l'ultimo Caturno

Da la selvaggia chioma, e del petroso  
Monte Vesèvo or indica le prode  
Che non vider giammai l'uomo pensoso.

Così la negra schiera che non l'ode  
Dell'aedo ebbe mai, verso l'ignoto  
Maravigliosamente va, tacita e prode:

Così ella va, ridendo nel cuor vuoto  
D'ogni cura, e il ricordo delle arene  
Percuote il forte Spartaco devoto

Ai patrii mani. Non l'Eroe ritiene  
La morte in pugno ed ha la vita in cuore,  
Mentre la notte ancor profonda è lene?

Pur la Vendetta ha il suo combattitore!

*Ottorino Checchi.*

## SONNET

En automne j'avais le printemps dans le cœur,  
Les bois prenaient pour moi des couleurs de lumière,  
Et dans le vent qui pleure aux portes des chaumières,  
J'entendais rire avril, tendre, jeune et moqueur.

Quand vint l'hiver, traînant son fardeau le rancœurs,  
Le vent sinistrement chantait dans les oulmières,  
Et je croyais renaître en la chaleur première  
Qu'épandait pour moi seul un bel été vainqueur.

Quand ce fut le printemps, tous, l'âme émerveillée,  
Joyeux, allaient revoir la nature, éveillée.....  
Il courut sur mon cœur un étrange frisson.

A présent, c'est l'été.... J'ai froid; mon cœur se gerce;  
Et, quand l'air est tout blanc de soleil, sous l'averse,  
Mon cœur et moi, dans notre coin, nous frémissons....

*René Benézech.*

## CRÉPUSCULE

Dans le val silencieux, plane un calme profond,  
L'air très souple balance un parfum de fleurs mortes,  
Et les vents, ralentis aux branches, vous apportent  
Le chant vague du soir dans les feuillages blonds.

Les reflets du couchant, au loin, teintent les brumes,  
Le jour n'est déjà plus, la nuit n'est pas encor;  
Entre tes cils mi-clos des étoiles s'allument  
Et du soleil s'éteint parmi tes boucles d'or....

Je t'aime..., l'heure est douce, inquiétante. Je t'aime...  
Nos lèvres vont bientôt se trouver dans la nuit,  
Et nos cœurs, en glissant sur les grands rayons blêmes,  
Vont monter lentement vers la lune qui luit.

*René Benézech.*

# “TOUTE LA LYRE,,

**Giovanni Pascoli** — LE CANZONI DI RE ENZIO. — *Zanichelli*; Bologna.

Il potere dell'arte pascoliana appare sempre più indefinibile. Nei *Poemi Conviviali* era un lontanissimo mondo che sorgeva con tutto l'occulto fremito di un mondo, quasi più che presente, avvenire. In queste due *Canzoni* (il *Carroccio*, l'*Olifante*) è l'anima del Medio-Evo che ci balza dinanzi espressa in formule magnifiche, in quella serie di lotta dall'intonazione solenne e insieme primitiva che non potrebbe rendere meglio il bel tipo canoro d'un popolo di vittoria e di libertà.

Come milanese d'antica razza sono gratissimo, al Poeta di *Mirycae*, della superba dedica impressa alla Canzone del Carroccio. Oggi Milano inaugura una storia di nuova gloria. Affermatasi in conspetto dell'Italia, tende, ormai, ad affermarsi in conspetto dell'Europa. Ma nessuna gloria futura di lei uguaglierà la gloria di cui questa poesia del *Medio Evo italico* viene a cantarci, sovrana.

Queste *Canzoni*, nell'insieme, dovranno costituire un saggio perfetto di poesia nazionale. Enzo, o Enzio (chiamato anche Enrico dagli Italiani) re di Torres in Sardegna, figlio naturale di Federico II, è, dopo Dante, il personaggio forse più incisivo nella storia delle imprese guerresche e letterarie che il medio-evo italico abbia presentato. Aver pensato a lui come il centro umano di quel mondo d'eroismo panico nel quale la Patria nostra, precipitata dentro l'abisso delle sventure, seppe pur sempre fremere del suo fremito immortale e dare, quasi, a se stessa la nota del gigantesco risveglio futuro, è, senza dubbio, prova di una formidabile coscienza della missione che il Poeta d'Italia può, oggi, ancora imporsi se vuol dare, al suo canto, il raggio di gloria ideale che lo giustifichi e lo innalzi a simbolo dell'anima nazionale.

Re Enzio ha una vita non lunga ma tutta piena d'un veemente soffio d'Italianità. Egli è un'espressione salica: ma i suoi atti mentali e muscolari, sulla gran scena della Patria, ne fanno una di quelle stupende figurazioni dello stile *vulgare* le

quali, sia sulla carta come nella carne, diedero la prova massima che il popolo italiano aveva i suoi guerrieri-poeti pronti a riassumerlo e che nulla d'un passato e d'un avvenire di grandezza poteva considerarsi perduto. Enzo è una specie di Boezio che annunzia Garibaldi.

Mi pare che nulla di più grande e di più singolare potesse offrirsi ad un Poeta di schietto genio indigeno qual'è Giovanni Pascoli.

Le guerre di Enzio il Re Poeta sono, si può dire sempre, combattute contro l'elemento guelfo per non dire a dirittura contro il papa. Nel Bolognese, quasi ancora fanciullo, Enzio aiuta il padre in campo travagliato dalle armi pontificie e dalle scomuniche di Gregorio IX. Alla Meloria sconfigge una flotta genovese che portava a Roma i cardinali pel concilio. In Lombardia e nell'Emilia, il suo braccio è sempre dato a sostegno della causa ghibellina. A Fossalta, nel 1249, è fatto prigionero dai Bolognesi dopo sforzi d'inaudito valore personale. Buttato in un carcere, a Bologna, vi dura 26 anni non valendo a farlo libero nè le offerte, nè le preghiere, nè le minacce del padre imperiale, nè la pietà nè i mezzi posti in opera dagli amici suoi e della sua casa. Unico conforto, nella prigionia mortale, songli le lettere.

Abbiamo, di lui, una canzone nella Raccolta dei poeti antichi dei Giunta e un sonetto pubblicato dal Crescimbeni. La fama lo definì — *solatiosus homo quando volebat et cantionuuu inventor*. La sua gloria e le sue sventure furono cantate da Alessandro Tassoni che ne fece un personaggio principale della *Secchia Rapita*.

Ora il nuovo cantore è Giovanni Pascoli colui che sarà sempre il più gentile dei poeti italiani. E non è a dubitarsi che la nobilissima dolorosa figura di questo *principe-trovatore* avrà in lui il rievocatore più degno.

Nei due libri che abbiamo dinanzi, la *Canzone del Carroccio* e la *Canzone dell'Olifante*, il sogno evidente di portare l'anima comunarda del Medio-Evo dentro la sua giusta cornice d'arte e di gloria, ci

sembra, ripetiamo, magnificamente realizzato.

Alla luminosità del concetto etico, risponde la perfezione adamantina della forma.

Il Pascoli è il grande artefice dell'endecasillabo. A lui quel verso viene con la maestosa facilità del getto d'acqua al ciglio della rupe. Egli sa ripiegarlo, sn darlo, spezzarlo, erigerlo con una elasticità incomparabile. E se ne serve come un liberista si servirebbe del verso libero.

Per distendervi la maggior copia di sensazioni, per ricavarne, come da una corda di fibre multiple, il più complesso ordine di suoni.

Questo potere tecnico ha fatto sì che, in fondo, il Pascoli fosse un poco sempre considerato come uno dei poeti più virtualmente insiti alla sfera rivoluzionaria del verso libero e, quasi, lo stesso punto di partenza classico della novissima Scuola che preparerà all'arte italiana il suo grande Avvenire.

.....  
E venne tempo, e patria sola il plaustro restò. Giaceva la città di pietra.  
E il plaustro pavè il gran carro di stelle che intorno a un punto sempre va nel cielo. Ma vennero altri plaustri, altre vaganti città trainate dai muggenti bovi, altri raminghi popoli. Fu il mese d'aprile, il mese che aprono le gemme. Di fiori in boccia sorridea l'altare. Le Martinelle scnavano a gloria. E il doppio a festa si faceva immenso e percotea nell'avvenir profondo. Misto era a scrosci, a voci, a urla, a rombi. Era d'arile. Dalle tue macerie nascean, Milano, l'erbe ancora e i fiori. Vi aveva arato l'arator selvaggio: dal solco fondo germinò l'Italia. E fu l'Italia giovinetta, eterna, Su te, con te, Carroccio di Milano, quel fin di maggio! Giù sfiorian le rose. Andava lento in val d'Olona il plaustro. Il distruttore di città lo scorse: gli si avventò coi cavalier di ferro, ruppe la schiera, i sacri bovi attinse. L'azza scagliò contro la sacra antenna. Allor su lui con novecento spade splendide al sole si gettò la Morte. E quella sera il carro del convento, il santo carro di Pontida, attese. Reddiano stanchi i falciatori a vespro rossi di sangue e rosso era di sangue il carro, e i bovi, che muggian sommessi. Ma il canto andava, delle trombe, al cielo. Rosso era il cielo, che s'empia di stelle. Lucean le stelle ai morti. In mezzo, eretto, si riposava sull'enorme spada Alberto da Giussano.

Se è vero che in Italia sta per trionfare la scuola del *Futurismo*, la quale per primo suo canone ha: *Noi vogliamo cantare l'amor del pericolo, l'abitudine all'energia ed alla temerità*, queste due canzoni di Giovanni Pascoli, scritte nella più sciolta delle misure e disegnate col più franco moto dell'idea, ci sembrano veramente degne di preludere al nuovo movimento letterario della patria nostra.

Qual soffio più magnifico di musicale italianità che non sia quello emanante, ad esempio, da tutta la canzone dell'Olifante, la canzone che io chiamerei Aralda della Poesia che viene?

Di là, l'altr'anno, sorgere una stella soleva, lunga, che pareva selvaggia del cupo cielo, e lo fendeva in fuga, lasciando il segno come una ferita.

È la stella di una nuova Poesia. Siamo in vigilia d'armi. Ed il poeta sa gli accenti che infiammano i giovani come diane.

Rolando amico in bocca l'olifante!  
È pieno il monte, è piena ormai la valle.  
Tanti elmi al sole! Tanti spade e lance,  
bandiere al vento rosse azzurre e bianche!  
Giammai non vidi sforzo così grande.

Quanti begli anni vanno via col sangue!

Maravigliosa è la battaglia e forte.  
Per tutto il mondo tanto non si muore!  
Scorre tra l'erbe, sgronda dalle foglie,  
bulica il sangue, come quando piove.  
Vanno cavalli, con le selle vuote,  
nel campo, in fuga, e scalciano alla morte.

Lontan lontano, tutto il ciel si muta.  
Tempesta in terra, in alto mar fortuna.  
A mezzodì, come di notte, abbuia.  
Cielo non v'è se un lampo non l'alluma.  
Tuona con una cupa romba lunga.  
La terra trema, crollano le mura.  
Dice la gente: Secol si consuma.

Ah sì; vigilia d'armi: ora di morte è questa! Mentre mi beo di questi versi bellissimi, l'amico Marinetti mi legge il proclama del *Futurismo*, con la sua voce che sembra lo squillo dell'Olifante di Rolando e, fuori, le voci spaventose degli strilloni mi annunziano Reggio e Messina rase al suolo.

Maravigliosa è la battaglia, e forte.  
Per tutto il mondo tanto non si muore.

Ah sì, Maestro! Avete trovato il distico glorioso e tremendo dell'ora.

In Italia, nascono i guerrieri del Futurismo sulle duecentomila salme del cataclisma infernale.

**Paul Adam.** — LA MORALE DE L'AMOUR. — *Méricant*; Paris.

Parlare di Paul Adam e della sua arte è ormai inutile. Sappiamo tutti che egli è uno dei più grandi scrittori francesi viventi. Dello scrittore d'*Images sentimentales*, di *Lettres de la Malésie*, delle *Vues d'Amérique* del formidabile analista e sintetizzatore d'*Epoque* chi più recentemente e degnamente ha parlato in Italia è Giampietro Lucini nel suo *Verso libero*, usando quelle poche frasi incisive e definitive che sono tutte sue proprie. Paul Adam è il romanziere satirico e mistico per eccellenza. Egli è colui che, maneggiando i fatti psichici ed estetici, sa comandare la metamorfosi ed esserne capace, ispirare vita d'arte nell'idea, fare delle anime, delle carni.

Questo libro *La morale de l'amour* è uno dei più benefici che si possano incontrare. Sul fenomeno dell'amore, nessun libro è mai inutile. Non abbiamo mai appreso abbastanza alla scuola della vita. Gli eruditi sono, un poco sempre, gli analfabeti e viceversa. V'è della confusione, insomma, in questo gran corso di scienza umana.

Paul Adam è, tra i professori che professano questa scienza in una cattedra di gloria, il più degno di portare la luce e l'ordine, il più sicuro d'essere ascoltato e creduto.

Dopo la *Toison d'Or* di Jean de Gourmont, dopo le *Vaisseau des Carences* di Jules Bois, dopo la *Conquête des Femmes* di Maurice Magre, ecco quest'altra monografia sull'Amore, senza dubbio, fra tutte, la più formidabile.

E' difficile trovare espressi giudizi così profondi, coraggiosi e definitivi sul convenzionalismo dei sentimenti e dei sensi umani in fatto di passione. Gli amanti ed i mariti, gli adulterî ed i matrimonî, i divorzi e le indissolubilità macabre trovano, ad ogni pagina, nel Libro, il gesto critico che uccide e seppellisce. E nessuna delle classi sociali è risparmiata. Ferocemente colpita l'aristocrazia sulla quale il *Leit-motiv* è questo: *les deux tiers des familles nobles doivent un blason à la complaisance de leurs aïeules pour les caprices des grands seigneurs*. Sferzata a sangue la borghesia che ne copia i costumi: e, qui, magnificamente reso il documento umano della coppia coniugale

che, co' suoi cataclismi spirituali e i suoi trascorsi pratici, è l'elemento dinamico determinante di tutta la società. Gli esempi non mancano. E la prosa, squisitamente naturalista di Paul Adam, sa metterla in luce con suprema evidenza.

Guardate la fidanzata di quasi tutti i di! Essa, se spera di realizzare delle scene d'opera e cantare il duetto col suo bel tenore ideale vedrà sicuramente eclissarsi il suo sogno. Dunque, domani, essa, sposa, finirà col tradire per realizzare la commedia dei costumi: poi per realizzare la farsa, a meno che bisbetica e cattiva, essa non disgusti il marito il quale, presso le amanti, andrà a cercare maggiore indulgenza. Dunque, conclude Paul Adam, il matrimonio non vale nulla per le anime sentimentali. Esso non le accontenta. Le unioni appassionate avvizziscono al primo capello bianco. Ancora i meno delusi sono quei temperamenti positivi che fanno del matrimonio una combinazione d'affari. Essi sanno ciò che prendono. Pagano e ricevono. E' della contabilità.

Ora (e il libro di Paul Adam ha su questo tema una di quelle pagine che trasportano per la potenza epica del concetto e della forma) il matrimonio deve essere qualcosa di meglio che non tutto questo sia. Comporre fra sè e l'altro essere un solo carattere che si educa e si istruisce. Voler diventare in due una persona sola dotata d'energia migliore. Augurarsi di essere per l'altro, l'esempio del bene. Sacrificargli affine di apprendergli la possibilità del sacrificio. Sentire che, se si muore, si continuerà a vivere nell'altro. Trarre dall'amore un'amicizia, una stima, una scienza, una devozione, un pensiero, un'emozione sincera. Spogliarsi a poco a poco dell'amore sentimentale per rivestirsi d'una saggezza manifesta. Fondare insieme un'opera utile agli uomini, volerle bene con tutta forza, consacrarle tutta la potenza di due cuori esaltati dalla loro passione mentale: poi, il giorno in cui l'opera raggiunge il suo scopo, procreare l'essere che la perpetuerà.

Realmente è ancora questo solo che il matrimonio può offrire di grande. E per arrivare al binomio così perfetto quanto eroismo d'individualità è d'uopo trovare in sè stesso e gettare a fondo perduto! Così che, per la maggioranza ormai provata alle

tragedie dell'anime che si cercano e non si trovano, le meravigliose pagine ammonitrici di Paul Adam aiutano e celebrano l'opera di propaganda a favore del celibato.

Altre pagine deliziose sono quelle in cui il grande scrittore francese studia i delicatissimi rapporti d'anima che, naturalmente, sorgono fra la madre e il figlio i quali hanno raggiunta una relativa maturità e si narrano le loro giovinezze, le loro avventure, i loro dolori: *essi possono dirsi tutto*. E sono, al mondo (non c'è che dire) gli unici tipi d'esseri che lo possano fare.

« Mais comment décrire la pudeur tragique d'une mère avide de savoir, sans trop interroger, les amours du fils, à fin de les comparer à ce qu'elle crut être les sentiments du père quand il la conquit. S'est-elle trompée? Fut-elle chérie selon ses espoirs? Elle ressuscite tout le poème des épousailles. Le fils explique le secret du père. En retour, le fils apprend quels émois de femme surent l'adorer, quels le pourront, un jour, adorer. Les deux vies éclosent une seconde fois. »

E altrove, pagine d'un verismo psicologico sorprendente ha fermato l'autore del *Triomphe des Médiocres* parlando di quella tendenza umana, ormai universale, di camminar nella vita plagiando Dante che cammina nell'Inferno sfrontando i suoi nemici, dannati alle pene del contrappasso: *Il bisogno d'essere invidiati, (Les plagiaires du Dante)*. La bella adorata che passa a volo di folgore nell'automobile fiammante a fianco dell'uomo innamorato, gode più di vedersi intorno una folla sbattuta e asfissata dal turbine che non di sapersi amata e spinta verso i più divini punti della natura. Un uomo senza amanti, sia pur giovane, bello, piacevole, è sempre meno corteggiato dalle donne che non il marito o l'amante d'una donna bella, fosse pur egli brutto, citrullo, maturo e pedante. E così in tutti i fenomeni, in tutti i volgimenti, in tutti gli alti e bassi fondi della costruzione sociale. E' la crudeltà brutale e obliqua che sostituisce la crudeltà brutale e franca del medio-evo. La scienza di addolorare le anime succede a quella di torturare i corpi. E ciò prepara delle generazioni criminali, necessariamente. Ci mancano dei *professori di bontà*, i quali abbiano ad insegnare che l'onore non è d'essere *invidiati ma rispettati*.

Altre pagine magnifiche sono scritte sul Divorzio al quale, naturalmente, il grande scrittore francese è favorevole.

Si tratta di emancipare il matrimonio dal sospetto d'ipocrisia; si tratta di dargli tutte le sue influenze morali. Il divorzio, lunge dall'ostacolare il miglioramento dei costumi, vi gioverà al massimo grado. Perchè, grazie ad esso, verranno subito a crearsi due categorie ben determinate di coppie; da una parte quelle che saranno lealmente, definitivamente acquisite al dovere dell'eredità familiare e capaci di subordinare i capricci dei loro istinti alla vita della razza; dall'altra, quelle che intendono il matrimonio come una specie di moda a seguire indispensabilmente da tutti gli *snobs* desiderosi di relazioni mondane, per tutti gli operai e borghesi avidi di essere ben notati nello spirito morale dal padrone, ma che si sottomettono alla regola verbale pienamente sottraendosi alle reali tirannidi di questa regola. Costoro finiranno col trovarsi smascherati. Dovranno confessare la loro logica libertaria, affrancarsi pubblicamente, separarsi dai primi, abdicare, insomma, la menzogna.

E Paul Adam crede sicura la formazione d'una nuova società che onorerà l'unione libera e gli amori successivi trovandoli indispensabili alla sua vita ed al compimento delle nuove opere grandi. *La nobiltà della franchezza*: ecco la più bella forma di morale. La metamorfosi dell'ideale. E una metamorfosi che è un ingigantire.

Libri, naturalmente, scritti per le anime forti, per le anime sole. Libri che la Congregazione dell'Indice condannerà: ma che lo spirito moderno, travagliato e naufrago, domanda con tutta la voce ed assimila come sangue di rigenerazione.

Paul Adam non avrebbe potuto essere più logico, più temperante ed umano nella sua magnifica diagnosi del male sociale. Bisogna avere, a parte la potente virtù scrittorica, una gran dote di mente e di cuore per disegnare il profilo etico d'un'opera simile e scaldarne l'insieme con tanta veemenza di filantropico calore. A noi, scettici, questo libro di uno che è scettico alla sua maniera, lascia un poco perplessi ma profondamente compresi. Esiste una religione che nacque per *adornare d'un velo candidissimo*.

*Amore nudo in Grecia e nudo in Roma...* questa religione ha un Pontefice e dei Vescovi e dei Sacerdoti e dei bronzi che tuonano da mane a sera sopra il nostro ronzio di ditteri lascivi: questa religione è considerata la tutrice augusta della *morale corrente* e l'Amore è più che mai, è più che sempre immorale?

I due ultimi capitoli del libro di Paul Adam parlano di *templi della bellezza*, di *feste della bellezza*.

« Le théâtre sort des coulisses, les figurantes parent la rue de leur présence évocatrice, les ballérines et les modèles de leur beauté corporelle. Avec le cortège, l'art descend sur la voie publique! Il enseigne. »

Vedremo noi dunque veramente la tua rinascita, o Paganesimo, eterno amante nascosto dell'anima umana?

**Aurel.** — POUR EN FINIR AVEC L'AMANT. — « *Mercur de France* »; Paris.

Chi scrive è una donna, una delle più acute e squisite e misteriose donne di Francia. Il libro non potrebbe essere più originale e profondo. Certo, si comprende come queste pagine siano state anche scritte con la volontà che non avessero a piacere.

A pena la loro indovinatissima forma dialogata, tra scenica e mentale, riesce a velare l'urtante struttura del concetto che è la guerra dichiarata all'amore (al maschio, insomma, trattandosi d'una dichiarazione di diritti della donna) e che non è certo il più adatto a deliziare le donnine e gli omuncoli comuni.

Ma quanta stupenda verità, quanta inesorabile magistero morale in questi cinque saggi classici della vita e della critica della vita che hanno per titolo dei brividi di parole universali!

*L'insociale — La manie d'aimer — Audelà du pardon — Nus — Mère.*

La scrittrice incantevole che, ripeto, parmi debba essere una delle anime più misteriose ed elette cui sia oggi possibile incontrare sulla linea dei fantasmi umani, ha dell'amore, opinioni di questo genere: *l'amore è il così detto amore: l'amante è un personaggio nauseabondo e divino: la donna è in procinto d'inventare la coppia ideale: la donna, in amore, può fare un'altra figura di quella che le si attribuisce: essa può apparire bella e emancipata dal maschio per*



*amore.* Tutto ciò potrebbe apparire desolante pel nostro sesso brutale, o uomini, e legittimare qualche sospetto sul naturismo sessuale ed etico di queste nozze ideali. Ma la finalità della nostra scrittrice incantevole è in tutto degna d'una regina del sesso gentile. Essa conclude col credere che vi siano altri omaggi, all'infuori del sorriso e delle menzogne della grazia, da offrire all'uomo, al *nostro fratello* (dice la Fata) *di pena, d'ardore e di pensiero.* Non più amanti, insomma, nel senso troppo corrente del vocabolo, come non più mariti: ma l'uomo e la donna nel tentativo supremo di uscire dalle tradizionali costumanze erotiche, nella meravigliosa lotta per denudare, d'un gesto commosso ed armonico, il povero chiuso cuore di polpa e di sangue. Insomma un libro di interesse estremo una battaglia eroica combattuta in cinque episodi dei quali taluno, quale *Au delà du pardon, Nus e Mère* ci avvincono, oltre che col mistero simbolico, con la potenza drammatica del verbo e della scena. Bisognerebbe diffondere questo libro nella società italiana che è, senza dubbio, in fatto d'amore, una delle più legate a tutti i più malsani pregiudizi. Questo, nel genere. Nella specie ognuno di noi, che pure vincendo sempre ha le sue sofferenze d'anima mortali, vorrebbe poter incontrare questo delizioso tipo di donna per confidarle, come ad una dea, la pena ed implorare il conforto.

A completare questo cenno e a dare un'idea più esatta del libro, stimo opportuno, d'altronde, riprodurre qui, intera, la mirabile prefazione dell'autrice:

« L'amant, ce personnage nauséux et divin, apparaît depuis quelque temps assez mal en point sur la scène. Il m'a semblé qu'il y était encore trop bien. Voici du moins trop longtemps qu'on nous en parle, pour que ce vague état de l'homme préposé à l'amour, garde une once de vraisemblance. Rien ne s'use comme la vérité.

« Si ce terme d'amant répondit parfois à une réalité, il n'exprime, de plus en plus, qu'une condition trop précaire, trop éloignée de notre esprit de simplification pour valoir les égards qu'on lui accorde encore. C'est la grandeur de la goujaterie moderne, que son besoin d'aveux et de situations claires.

« Il m'a semblé que notre temps procréait

peu à peu une sorte d'union plus andacieuse qu'on ne l'espéra jamais. J'ai vu des couples, un peu partout, réaliser une forme de la sincérité antique, dont l'antiquité ne donna que la prévision. Alceste n'accomplit que ce qu'on fait au Malabar. Nous sommes devenus moins sobres.

« La femme est en train d'inventer le mariage et d'en faire le seul vertige qui nous reste, celui qu'on ne détruit pas d'une chiquenaude. Je voudrais définir cette espèce d'union, ce qui ne se pourra qu'en dépouillant tout d'abord le vieil être.

« J'ai vu surtout la femme, dans l'amour, faire une autre figure que celle qu'on lui croit; et je me donnerai la paix d'avouer comme je l'ai vue belle et dégagée du mâle, *par amour.*

« Il y a un autre hommage que le sourire et les mensonges de la grâce, à offrir à notre frère de peine et de pensée.

« Donc, plus d'amants (je ne lutte que contre un mot) pas plus de maris, mais l'homme et la femme achevant de sortir des coutumes d'aimer, tentant, d'un geste ému, d'en dénuder le cœur ».

**Paul Fort.** — ILE DE FRANCE. — Editions de « *Vers et Prose* »; Paris.

La poesia di Paul Fort (l'autore di quelle ormai copiose *Ballades Françaises* che sono certo uno dei saggi più eloquenti della moderna lirica francese) esercita un fascino tutto particolare determinato dalla continua onda della ispirazione e dalla struttura originalissima delle strofe nelle quali l'alexandrino è così abilmente combinato e rifratto da apparire la più libera delle misure libere, la stessa prosa ritmata.

Questo nuovo volume ha un interesse speciale perchè l'ispirazione del Poeta è circoscritta a un paesaggio fra i più cari a coloro che amano la terra francese per le sue memorie storiche e le sue bellezze naturali. Coucy-le-Château, Senlis, Saint Jean-aux Bois, Gonesse, Roisy-en-France, Jouyen-Josas sono altrettanti luoghi che la poesia di Paul Fort disegna, colora, sviscera ed esalta con tutte le risorse della sua arte fatta di contemplazione e di commozione squisitamente disposte.

La lune se lève sur les chaumes. Sur les chaumes le soleil se pose. Lune et soleil sont en balance aux deux confins de l'horizon.

Les mains tendues vers eux, il semble, comme je les vois, au ras des paumes, que je m'en vais enfin jongler avec ces grands fruits de la Terre.

Margot sur l'orbe du soleil, sur l'orbe de la lune Marcelle, font soudain glisser leur profil et j'hésite entre ces deux astres.

Marcelle pleure, Margot sourit, et la balance est dérèglée. Le soleil d'un seul coup s'enfonce. La lune légère saute en l'air.

.....  
O Marcelle! O Margot! berceuses d'espérances. Minuit sonne. La neige couvre l'Ile-de-France.

**Colette Willy.** — LES VRILLES DE LA VIGNE. — Ed. de « *La Vie Parisienne* »; Paris.

Nulla di più amabile e di più sorprendente, ormai, d'un libro di Colette Willy. Questa scrittrice è venuta affermandosi una delle più originali e delle più potenti del nostro tempo. Le sue pagine hanno il meraviglioso sapore della vita Parigina, non solo, ma ne racchiudono lo stesso incantevole macchinismo, portano il medesimo straordinario viluppo di correnti e di luci innanzi il telaio dei nostri sensi: ci lasciano deliziosamente intontiti e, pure, esaltati.

Il libro va letto da chi voglia divertirsi e, insieme, bearsi all'incantesimo di un'arte che va facendosi sempre più difficile e rara. Non esito a definire taluno di questi adorabili *Vitici della Vigna* dei veri capolavori di grazia e di potenza scrittoria. Leggete *Nuit blanche, Nonoche, De quoi est-ce qu'on a l'air? Partie de Pêche*, e quella perfetta *Dame qui chante*: e vi persuaderete di quale raffinatissimo gusto, di quale stupenda virtù veristica, di quale modernità di concetti creativi questa scrittrice possa vantarsi dotata.

Non è possibile che certe pagine di Colette Willy siano scritte solamente coll'inchiostro. Direi che siano scritte con lo Champagne....

**Neera.** — L'INDOMANI. — *F.lli Treves*; Milano.

Il romanzo, scritto e pubblicato la prima volta parecchi anni or sono, ha una storia, quasi direi, eroica. Dopo averlo scelto per la *Revue des deux Mondes*, ove sarebbe apparso nella limpida traduzione di Herelle (il traduttore di D'Annunzio) Ferdinando Brunetiere, all'ultimo momento, decise di

sopprimere il capitolo finale: e l'autrice ricevette le bozze mutilate. *O mi pubblicate il romanzo come l'ho scritto, o ritiro tutto* — protesta Neera. Brunetière, con la tenacia, sacramentale d'un Eminentissimo di Curia, insiste. Neera perde Parigi per pochi fogli di stampa: perchè Neera è fiera più di Enrico IV... e non andrebbe ad ascoltare una Messa se... puta caso, a un dato momento, la Messa le riuscisse una cosa noiosa... e l'esistenza del Paradiso, in compenso, le apparisse una cosa ancora più sicura dell'esistenza di Parigi.

Questa scrittrice resta pur sempre il tipo più singolare della moderna letteratura italiana. Feconda come una buona madre d'altri tempi, essa ha lanciato al pubblico, una trentina di romanzi nei quali il sapore della vita e della sua relatività è reso con la più semplice potenza di mezzi e la cui lettura può essere in certi momenti d'ogni giorno, necessaria come il pane.

Neera è, senza far torto a nessun'altra, la più sincera fra le scrittrici italiane. In ciò sta la sua forza e, possiamo ben dire, la sua gloria. L'idea de' suoi romanzi è sempre desunta da un diretto contatto colla vita quotidiana. I suoi personaggi sono della carne che soffre e che capisce. Le loro parole non soffi vani, ma espressioni positive d'un'anima che esiste e vuol farne esistere altre.

Perciò ogni romanzo di Neera, a parte i gusti estetici che ognuno di noi può avere, riesce sempre simpaticissimo e ci riconcilia, un poco sempre, con quel genere di letteratura ormai vicino a dichiarare il fallimento. — E' della vita! Andiamo a trovare noi stessi dentro queste pagine! — E si respira.

*L'indomani* parmi uno dei capolavori (e sono diversi) della illustre scrittrice lombarda. Si sente ad ogni pagina, l'arte squisita che ha dettate le non dimenticabili di *Teresa* e di *Lydia*.

Marta, la protagonista del Romanzo, è una delle figure più appassionatamente e dolorosamente vive uscite dal fervido cervello di Neera. La quale pare si sia prefissa uno scopo sacro: quello di additare agli uomini increduli le creature ideali che, pure ci sono. Marta è la sposa giovine, bella, buona, ingenua che sogna il suo amore come potrebbero darglielo gli angeli: e va verso l'indomani, sorpresa, non spozietizzata dalla cruda realtà che continuamente le dimostra essere invece gli uomini, specie nell'amore, tutt'altra cosa che non gli ufficialetti aviatorii del paradiso. Una creatura che, malgrado i tempi evoluti, ognuno di noi (spesso nella cerchia della sua stessa famiglia) può aver conosciuto e conoscere: perchè, se è vero che si estende oggi il tipo della donna eman-

cipata, non è men vero che, nelle famiglie, si perpetua il tipo della donna nata per essere compagna sommessa dell'uomo: e questo sogno, tutto femminile, dell'amore fatto di assoluta reciproca dedizione fino alla morte, è antico quanto il mondo e non svanirà mai. Perciò il libro di Neera, più che scritto, parlato con uno stile semplice e profondo come quello degli oracoli di Cuma, esercitò sempre un fascino speciale sul sesso gentile ed ancor oggi troverà le lettrici entusiastiche che ne comprenderanno tutta la soave bellezza e la potenza confortatrice. A noi uomini, naturalmente, una donna dei tipo di Marta, quanto più piace per la significazione ideale, altrettanto sembra eccessivamente morbosa nella sua applicazione alla vita reale. Di questa pasta si fanno le gelose classiche della commedia e della tragedia umana. Alla larga! vien voglia di gridare. Ma Neera sa quello che ha scritto. La sua fu ed è sempre grande arte perchè è, in fondo, arte di simbolo. E' un altro frammento di questa atroce miseria umana ch'essa ha voluto fermare nel lucido raggio de' suoi occhi esperti come quelli delle Aquile. *Si vive per amare, si ama per morire*. Facciamoci alla scuola della pazienza se non vogliamo gettarci dal quinto piano. *L'indomani* è il tramonto, per tutti, uomini e donne, con la sua gioia, con la sua gloria color del sangue quieto.

Paolo Buzzi.

# “La Giovane Italia,,

Rivista di combattimento  
guidata da

## NOTARI

MILANO, Via Revere, 15

# MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

**Directeur: Alfred Vallette**

# LA RENOVATION ESTHÉTIQUE

(QUATRIÈME ANNÉE)

Rédacteurs en chef: EMILE BERNARD, LOUIS LORMEL, ARMAND POINT

Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe,  
formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.

ABONNEMENT: France et Etranger, 10 francs par an  
12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.<sup>e</sup>)

# LA TOISON D'OR

2.<sup>e</sup> ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Rédaction: MOSCOU, Norvinsky boulevard, maison Rogofine; PARIS, Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse; H. FLOURY, Boulevard des Capucines; HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

# Românul

POLITIC - LITERAR - RELIGIOS

Redactia si administratia:

Strada Lucaci, N. 10 - BUCAREST

# "PAN",

REVUE LIBRE

Directeur: JEAN CLARY

PARIS — 35, Rue de Trébise

# LE FEU

REVUE MENSUELLE - QUATRIÈME ANNÉE

Directeur: EMILE SICARD

Administration - Rédaction:

2, Boulevard Mérentié - MARSEILLE

# VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

**Directeur: Paul Fort**

# LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8<sup>e</sup> ANNÉE) (*Spécimen 50 cent.*)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BOCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

# LA BALANCE

(VIÉSSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: 18 fr. par an.

Directeur: SERGE POLIAKOFF

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

# LES MARGES

GAZETTE LITTÉRAIRE

Directeur: Eugène Montfort

PARIS - 5, Rue Chaptal

# La Phalange

Directeurs: JEAN ROYÈRE - JULIEN OCHSÉ

6, Villa Michon (Rue Boissière)  
PARIS

# AKADEMOS

Revue mensuelle d'art libre et de critique

Directeur: A. DE FERSEN

PARIS - 24, Rue Eugène Manuel - PARIS

Prezzo del presente fascicolo doppio: Lire 2.-

V.<sup>me</sup> Année

# POESIA

V.<sup>me</sup> Année

## Organe du FUTURISME

A PUBLIÉ DES VERS INÉDITS  
DES PLUS GRANDS POÈTES  
CONTEMPORAINS:

G. D'Annunzio, Henri de Régner, Gustave Kahn, Verhaeren, Pascoli, Francis Jammes, Paul Adam, Catulle Mendès, Vielé Griffin, La Comtesse de Noailles, M.<sup>me</sup> Catulle Mendès, Lucie Delarue-Mardrus, Ada Negri, Jules Bois, Mockel, Mauclair, Arno Holz, Arthur Symons, Dehmel, Paul Fort, Rachilde, Hélène Vacaresco, Stuart Merrill, E. Marquina, S. Rueda, G. Marradi, R. Bracco, Capuana, E. A. Butti, F. Chiesa, G. Lipparini, D. Tumiati, A. Baccelli, D. Angeli, V. Aganoor, Colautti, G. P. Lucini, F. De Maria, C. Govoni, Paolo Buzzi, E. Cavacchioli, ecc.